

RENCONTRES AVEC ROBERT DUN

Les amis de Robert Dun



AVANT-PROPOS

Amis et camarades !

Robert Dun nous a quittés le 8 mars 2002. Nous nous sommes retrouvés pour lui rendre hommage. De là est né le projet de rassembler des textes d'auteurs de sensibilités différentes : ils disent l'exemple et l'œuvre de cet homme qu'ils ont connu de près et longtemps.

Ce n'est pas un ostensor.

Les plus beaux discours ne remplaceront jamais le regard posé par Robert Dun sur la vie, le monde, tantôt pétillant de malice et de joie, tantôt flamboyant de colère devant la lâcheté et la compromission.

Nous souhaitons que ce soit une arme pour le combat des jeunes Européens d'aujourd'hui et de demain.

Les Amis de Robert Dun



C'ÉTAIT UN REGARD...

Robert Dun, c'était un regard. Un regard visionnaire qui illuminait. Et derrière ce regard, c'était le timbre d'une voix légèrement chantante qui semblait parler de très loin comme pour annoncer un avenir très proche. Robert Dun était un de ces hommes très rares qui savent et qui peuvent allier l'Idée et l'Acte, le Théorique et l'Exemplaire, le Pensé et le Vécu. Dès l'après-guerre, il érigea avec Saint-Loup l'île intérieure de la survie spirituelle et identitaire, l'empire invisible de la métaphysique et de la renaissance païenne européenne. Toute une génération, la mienne, y redécouvrit les clés que la fée Mélusine y avait précipitamment cachées pendant le crépuscule des dieux. Ce sont les clés que Robert Dun et Saint-Loup nous apprirent alors à manier pour réouvrir ensemble les trésors de connaissance et de sagesse que la Bête tentait de détruire mais que Merlin, toujours en avance d'un stratagème, avait sauvé du pillage. Saint-Loup et Robert Dun, les deux sages d'un monde dont les racines remontent jusqu'à Thulé, nous permirent alors de déchiffrer les messages que les initiés d'un Ordre Noir, vieux comme la saga des Indo-Européens et jeunes comme le Sang nouveau des nouvelles générations, avaient enfoui sous les décombres phosphorisés de l'époque post-hitlérienne. Un nouveau maillon était désormais ancré, la chaîne des femmes et des hommes qui avaient fait le serment de veiller à la survie du Graal restait ininterrompue. Dans la lignée de Robert Dun et de Saint-Loup, il nous revient de faire passer le message à la minuit de l'Europe ; à nous de préparer les générations à venir au maintien de l'héritage bio culturel, condition *sine qua non* de la survie identitaire de l'homme blanc ou de sa disparition dans le magma informe du métissage ; à nous d'assumer la continuité culturelle de l'héritage prométhéen et faustien qui change sans jamais se transformer, dans la variété infinie des formes, aussi longtemps que l'esprit qui le porte – c'est-à-dire le sang qui le véhicule – reste identique à lui-même, inaltéré et inaltérable.

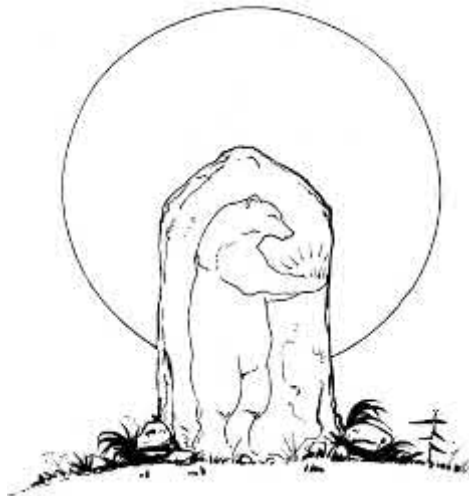
Pierre Krebs

Des pseudonymes ?

La police de la pensée aidant, Maurice Martin prit de nombreux noms – (certains de nos textes sont, pour la même raison, signés d’initiales ou de pseudos.)

Connu en Allemagne, Suisse et Pays scandinaves sous le pseudo de *Bojorix*, ses amis évoquaient ainsi le chef des Cimbres et des Teutons. Ce roi les conduisit durant une marche vers le sud ponctuée de plusieurs grandes victoires sur l’armée romaine dans la plaine du Pô. Caius Marius y anéantit en 101 avant notre ère ces fiers guerriers et leurs peuples.

En France, Celtes oblige, notre homme s’habille lui-même – étymologiquement et avec humour – en Robert Dun “*l’ours rude de l’oppidum*.”



1. L'Homme

*“Nous sommes quelques-uns à savoir
que l'homme occidental a tout perdu
en se mettant à l'abri du combat élémentaire,
seule garantie pour la survivance de l'espèce.”*
Pierre Vial (*Rencontre avec Saint-Loup*)

PATRIE CHARNELLE

*“La forêt est notre poumon,
notre temple, notre recours.”*

L'homme n'est pas seulement le produit de ses gènes, de son éducation et de ses multiples expériences. Il est aussi, consciemment ou non, soumis aux influences décisives du paysage dont il est issu, surtout s'il y a passé son enfance. Pour toi, ami, ce fût celui de l'Auvergne, cette montagne aux paysages si variés, plantée au centre de la France, avec ses planèzes dénudées et ses forêts profondes, ses rivières encaissées et ses grottes magiques, ses villages de pierres grises, à demi délaissés, ses châteaux collés sur des pitons rocheux. Pays de silence austère, de mysticisme, de mémoire historique et de nature en paix avec elle-même. Ce pays t'a marqué et tu lui as toujours gardé un amour indéfectible. Tu as toujours pris plaisir à montrer et à faire apprécier aux amis de passage, lors de nombreuses excursions en voiture ou à pied, ses beautés et ses mystères. Aucun guide n'était plus qualifié que toi. Découvrir un pays avec les yeux de quelqu'un qui l'aime : cet accès aux courants de la force tellurique éternelle s'ouvrait à nous, grâce à toi en de multiples facettes.

Par delà l'Auvergne, d'autres régions ou pays ont retenu ton attention, capté ta sensibilité : la Bourgogne, riche de son histoire et de sa culture, la Bretagne, avec ses témoignages millénaires de la science et de la technique de nos ancêtres indo-européens ; la Suède, ses eaux pures et ses forêts primordiales ; l'Allemagne, cœur de l'Europe, à laquelle te rattachaient de nombreux liens personnels et spirituels ; la Grèce, « pays des Atrides aux cheveux d'or », synthèse du sens de la beauté et de la clarté lucide des fils aryens du soleil, ou encore l'Islande, île de glace et de feu sur le pourtour septentrional de notre continent, aujourd'hui encore reflet de la pensée, de la foi et de la volonté d'affirmation des vieux Germains. *“La présence palpable de notre ancienne foi y est partout sensible...”* écrivais-tu lorsqu'en 1989 tu l'as parcourue. Toutes ces contrées n'étaient point pour toi des décors touristiques pour contemporains en mal de sensations, tu voyais en elles l'expression et l'incarnation de la soif de construire et de l'aspiration à la lumière des hommes de notre sang. Présents des dieux, objets de notre amour et de notre nostalgie. Terres charnelles au sens vaste, au sens profond.

Urs Lontei



*Présents des dieux, objet de notre amour et de notre nostalgie :
Patries charnelles.*

(Illustration : La cascade des âmes en Islande)

UNE VIE, UN DESTIN, UN COMBAT

*“Vous êtes à la recherche du Souvenir et de ses fantômes,
et nous, nous cherchons le fantôme de l’Espérance.”*

Khalil Gibran.

Maurice Martin, alias Robert Dun, alias *Bojorix* naquit à Marseille le 13 février 1920 de Jean-Louis Martin et de Marie Julienne Giraud.

Ce fut pour ses parents un mariage de guerre, en 1916 entre deux époux très contrastés : Jean-Louis, enfant unique est issu d’une famille originaire de Dunkerque, descendue sous le Second Empire par la vallée du Rhône. Il avait derrière lui une carrière prometteuse de musicien : premier violon d’un orchestre lyrique. Tournées à l’étranger, compositeur et chef d’orchestre à ses heures. La guerre déstabilisera cet être très sensible. Elle, Marie-Julienne, de quinze ans sa cadette, était “dame commise aux PTT”. Elle était la septième enfant d’une famille de paysans de montagne établie en Auvergne. Esprit positif avec les principes d’un catholicisme étroit.

Maurice était si petit à sa naissance que sa mère le plaça dans du coton cardé dans un carton à sa mesure... Semblable au phénix, il eut plusieurs vies et survies jusqu’à ses 82 ans. Peu lui importèrent les obstacles car *“l’homme est une chose qui doit être surmontée”*. Une vision intérieure l’animait ; elle lui donna force et direction vers un mouvement créateur élitiste européen.

Enfant, il fut confié avec sa sœur aînée aux soins de deux tantes célibataires et à son oncle revenu gazé de guerre dans le hameau de Florat. Il y vécut jusqu’à l’âge de sept ans. Toute sa vie il parla le patois local autant que le français. Les parents venant travailler à St-Etienne les reprennent avec eux. *“C’est”, dit-il, “un horizon lépreux dans une cour minuscule qui succède au vaste panorama de ma première enfance.”*

Il suit sans problème ses classes primaires dans une école catholique de ce quartier “sensible” de la Ville Noire.

Le père de Maurice quitte St-Etienne : désaccord entre ses parents, perte de son emploi au théâtre qui a brûlé... Maurice avait 9 ans. On lui fera croire que son père est mort... Les deux enfants sont élevés par leur mère seule, dans le sens du devoir. Il reportera son affection sur son oncle de Florat qu’il revoit à chaque vacances. Tout jeune il tiendra à décharger ce dernier de tâches pénibles.

Adolescent il tiendra à faire avec les hommes les travaux saisonniers : les foins, la moisson, les sacs de grains qu'il faut monter sur l'épaule au grenier, les noix qu'il conduit au moulin à huile dans la vallée. C'est souvent des défis qu'il s'impose puisqu'on le dit de santé fragile.

Il adore la campagne qu'il parcourt avec la joyeuse bande de ses cousins et cousines venus en vacances. Son vélo, c'est sa liberté : il explore toutes les montagnes alentour, collectionne les minéraux qu'il trouve avec son cousin. Il participera à des courses cyclistes locales en excellent grimpeur et fera des virées foudroyantes vers la Méditerranée.

Sa vive intelligence et son excellente mémoire lui font faire sans difficulté ses études, mais il a refusé avec horreur le latin car son entourage rêve de faire de lui... un curé !

Sa personnalité s'affirme, il se pose des questions sur la société. *"A quatorze ans, j'étais marxiste avec beaucoup de sérieux"*, dit-il dans une interview en 1992. Puis il prend part aux activités d'un groupe d'anarchistes libertaires : courses poursuites dans les rues les poches bourrées de tracts interdits, débats de géopolitique... Il sera toujours fidèle à ce groupe où il rencontre des hommes de valeur qui seront ses premiers mentors. *"A seize ans j'avais tous les arguments qui sont ceux de l'écologie sans utiliser ce mot qui n'existait pas. J'eus aussi la certitude absolue qu'une Seconde Guerre mondiale était imminente et que celle-ci marquerait la fin de la domination de la race européenne. Je dis aussi mon inquiétude devant la démographie galopante et ses perspectives dangereuses"*.

En 1939 il est bachelier ; il entre à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Montbrison. C'est alors qu'il découvre Nietzsche à la bibliothèque.

Il faut nous attarder un peu sur l'importance de ce moment pour sa vie. Le "philosophe au marteau" convenait très bien à ce jeune homme qui n'enrobait pas ses affirmations dans du papier d'argent.

Ce ne fut pas seulement une découverte intellectuelle, mais plutôt une expérience irrationnelle jaillie de son inconscient que cette rencontre fusionnelle avec la pensée de Nietzsche. Toute sa vie, Maurice Martin reviendra sur cette nuit de lecture "non-stop" au cours de laquelle il a trouvé son initiateur, son prophète dira-t-il même. Il éprouve une jubilation intense au matin en découvrant que des passages entiers d'*Ainsi parlait Zarathoustra* sont entrés en lui ; intégrés en lui *"comme s'il les avait faits"*.

On peut comparer cette jubilation à celle mystique de cet autre auvergnat, Blaise Pascal *"Ô ! Joie, pleurs de joie"*. *"Nietzsche m'apporta l'approbation et la maturation de tous mes pressentiments, la foi en moi-même."* Maurice ne mettra pas sa lumière en sourdine mais la portera haute et claire car *"il faut pour changer la société, changer les hommes."* D'où viendra plus tard sa vocation d'éveilleur.

La guerre de 39-40 s'achève par l'occupation allemande. La France du Maréchal n'emballa pas notre jeune homme. Il sent des égoïsmes, des compromissions dans la société. Il hait le mensonge et le faux-semblant. Même le monde paysan le déçoit, affectant d'ignorer qu'on peut avoir faim en ville.

Premier poste, premier salaire. Il veut préparer une licence de lettres et se met à l'allemand.

Dans un café de St-Etienne, avec des amis, il est contacté par un Germain en civil du service de propagande, (peut-être de l'Abwehr.) On lui propose de faire des analyses de presse régulières. Il s'y met, il pose des questions.

Cependant la guerre déroule son tapis rouge de sang sur l'Europe et sur le monde. Désastre de Stalingrad (2 février 1943) pour l'Allemagne. Débarquement des alliés en Sicile (juillet 1943). En août 1943, il a 23 ans. Il part pour l'Allemagne par Paris, Iéna, Leipzig, Berlin, arrive à Dresde, et s'engage dans la Waffen SS. C'est dans l'Ordre SS qu'il trouvera sa dignité, son espérance pour les hommes. *"Il est totalement gagné par le projet biologique, psychique et culturel de la SS. Il la voit seule capable de créer un ensemble d'hommes de haut niveau bio-psychique qui créeront une société nouvelle basée sur l'éthique et le sens de l'honneur"*⁽¹⁾

Il ne vient pas combattre le communisme. C'est vers les derniers porteurs de l'idéal SS qu'il vient s'instruire...

L'esprit de cette Chevalerie nouvelle, il faut qu'il le recueille avant que ne meurent ou ne soient bâillonnés ces chevaliers. Il est lucide. C'est la vingt cinquième heure quand il s'engage. Pas de temps à perdre.

A toutes ces réminiscences de Robert Dun ajoutons notre imaginaire : un soldat dans la bataille qui voudrait être mort tant il est épuisé. Dans une vision fugitive il aperçoit, portés par quelque walkyrie, le Graal de l'Esprit, la Tête coupée des Guerriers, et enfin, la Lance du combat de l'Avenir.

De 23 à 27 ans, Maurice Martin traverse, comme ses camarades, des années fertiles en occasions de mourir et de survivre au propre comme au figuré.

Il n'a jamais écrit de mémoires de guerre ou d'après guerre : *"Tout ça c'est du passé, peu importe !"* Il en parlait peu, même avec ses intimes, et s'il fréquentait les "anciens" ce n'était pas dans des voyages commémoratifs. On peut qualifier son parcours d'atypique.

Certes, il accomplit avec tous les volontaires français le "cursus" de formation au combat. A Sennheim (Cernay) et Benechau-Neweklau (au sud de Prague) où se prépare la *Französische SS Sturmbrigade* qui montera combattre en Galicie.

Le Haut Commandement décide de créer une division nouvelle avec tous les Français. Les rescapés seront regroupés avec des Français de la *Kriegsmarine*, et plus tard des miliciens venus de France. Tout ce remaniement se passe à Scharnegast (territoire de Danzig) et Wildflecken (Franconie⁽²⁾). La *Charlemagne* est sur pied.

C'est à partir de là que le parcours de Maurice Martin diverge de celui de ses camarades de combat à l'Est contre les Russes. Il terminera sa guerre à l'Ouest contre les Américains du général Patton et les Français du commandant de Castries.

Comment expliquer ce changement d'orientation ? Nous le verrons tout à l'heure.

Revenons d'abord au combat de l'Est. Maurice Martin est dans la section des pionniers de l'Oberscharführer Lopez. Quelques brèves notations : pluies infernales de projectiles, déflagrations à rendre sourd, effroyable hécatombe de morts et de blessés. Les amis qui tombent auprès de lui, l'un les tripes à l'air, l'autre la tête broyée ("*les deux seuls nietzschéens*", ajouta-t-il). Les Russes à 60 mètres derrière lui quand il s'échappe à travers une isba en feu tenant fermement un blessé de 17 ans. Le camion de munitions qui verse avec eux et tout le chargement. Une reconnaissance qu'il fait à proximité des Russes pour découvrir le tireur qui fait des cartons sur eux, dissimulé dans le feuillage d'un arbre élevé. La route et la voie ferrée qu'il faut reprendre aux ennemis pour rétablir la liaison avec l'arrière. Enfin le contexte général : ravitaillement en munitions et vivres aléatoires, sommeil nul, manque de liaison et de repères dans des forêts où tout se ressemble. Tous morts ou blessés le soir (il continuera après extraction d'éclats dans les lombaires, puis une balle dans l'épaule).

Objectivement on peut se référer aux recherches historiques de Jean Gaulois. Il nous écrit : "De toutes les unités de volontaires français engagés sur le front de l'Est, c'est ce millier d'hommes qui connaîtra le plus brutal et le plus sanglant des combats contre un adversaire très supérieur en nombre et en matériel et qui ne fait pas de quartier. En 13 jours d'engagement il y aura : 7 officiers tués sur 15, 90 hommes sur 980, 660 blessés et 40 prisonniers. C'est une lutte impitoyable plus dure que les plus durs combats de la Première Guerre mondiale, et de plus, une guerre de mouvements."

Combats à l'Ouest : motivations de ce changement. On se rappellera l'excellente connaissance de la langue allemande de Maurice Martin. De fait il fut orienté après Sennheim vers un stage Friedenthal formant à Hradischko dans les vastes camps de Beneschau des spécialistes, interprètes, voire des hommes capables de diffuser les thèmes de la

“Weltanschauung” de la SS aux camarades. Il fut, dit-il, interprète du commandant Kostenbader qui dirigeait la mise sur pied du I^{er} bataillon de la *Französische SS Sturmbrigade* dont Pierre Cance prit le commandement.

Il est donc compréhensible qu’il fut désireux d’être orienté vers l’unité *Friedenthal* de l’Obersturmbannführer Otto Skorzeny. Cette unité fut rattachée à la *Division SS Niebelungen*.⁽³⁾

Il prit part à une instruction de trois semaines à Etville près de Wiesbaden. Réputé “français capable de passer inaperçu chez l’ennemi” il part effectuer, au printemps 1945, en commando, des missions de sabotage en Alsace (Haguenau) puis il se dirige sur le nord de la Bavière par la Franconie et la Forêt-Noire. Ils sont à pied par petits groupes (10 à 12) sous de nouvelles identités, en tenue bleu nuit de parachutistes. Ils font des coups partout où l’occasion se présente comme ce tank qu’ils détruisent près d’Ulm. Il est avec quatre SS et des *Hitlerjugend*. Partout des villes en ruine à raz-de-terre (Darmstadt). Ils se rapprochent des frontières, arrivent à Freudenstadt. Ils sont dans la ville le 18 avril. Elle vient d’être bombardée et prise par le 3^e Régiment de Spahis marocains. De Castries a donné quartier libre à ses troupes qui se déchaînent et violent femmes et jeunes filles. Maurice Martin et ses camarades se mêlent à la foule et descendent silencieusement à main nue autant de violeurs de femmes qu’ils peuvent (plus tard, un journal français écrira qu’une division SS était en ville... et Robert Dun de répondre qu’ils étaient 10 !)

C’est la fin : capitulation sans condition de l’Allemagne le 8 mai 1945. La “bête immonde” est à terre. Quatre guerriers las, déguisés en civils arrivent à un petit poste frontière pour rentrer au pays. L’Alsacien du poste a vite repéré les cicatrices remplaçant le tatouage du groupe sanguin, signe de reconnaissance de leur appartenance. D’un geste il fait signe de passer (l’un d’entre eux sera peu après battu à mort par des gendarmes).

La France libérée fait le ménage. La chasse aux mauvais Français est ouverte. En arrivant à Florat, Maurice Martin trouve en chemin sa mère éplorée : “*Tu n’aurais pas dû revenir, il vont te fusiller !*”

Le hameau est cerné par des F.F.I. Il échappe à la capture, progresse dans le maïs, parvient à la grange et s’enterre dans le foin. Aux gendarmes qui sondent partout, la tante dit : “*Faites attention près du mur à mes petits chats !*” Une portée de chatons sauve peut-être la vie de Maurice Martin. Pour ne pas mettre en danger sa famille, il part au bout du département vivre dans les bois. Il vit ainsi trois mois des ressources de la forêt et de quelques vivres posées par un cousin à proximité d’un moulin en ruine qui l’abrite.

A la fin de l'automne, il quitte ce "stage de survie" pour gagner l'Alsace. Tout l'hiver il travaille comme bûcheron dans une concession de forêt truffée de mines et d'obus.

A nouveau en Allemagne, il se fait paysan près d'Ulm d'avril à septembre. Il espérait trouver dans la région Sofie, une belle et bonne amie qu'il avait connue en mai 1945. Il ne la trouve pas mais tombe dans un piège et est arrêté. Prison américaine, prison française. Interrogatoires serrés. *"Où une faible tête ne voit pas d'issue, elle se figure voir la fin"* ⁽⁴⁾ Il a une forte tête : une part importante de ses états de service dans la SS ne figurera pas sur son dossier.

Transfert à la prison de Strasbourg (15 jours nourris aux orties bouillies avec accompagnement de morceaux de verre). Transfert à la prison St Paul de Lyon (il faut s'organiser : six détenus dans des cellules pour deux). Treize mois, on a vu pire. A son jugement le 8 octobre 1947, il est libéré après avoir refusé d'aller en Indochine : *"Vous voulez rire ! Vous me reprochez d'être raciste, indigne national et vous voulez m'incorporer dans une guerre coloniale à votre profit. Je ne sais pas ce que je ferai demain, mais je sais qu'aucun colonisateur n'aura sous peu plus aucune colonie !"* Peu lui importe d'être frappé de la saisie de ses biens "passés présents et à venir" il n'a pas de biens, mais il est "indigne" pour l'enseignement et devra se contenter de petits boulots et se faire oublier. A St-Etienne, il reprend son vélo et fait les marchés locaux pour vendre d'ingénieuses petites machines à faire les pâtes alimentaires. Le démonstrateur peut vendre les pâtes qu'il a faites aux restaurants et s'en nourrir. Par temps de restrictions c'est appréciable. Il peut ainsi se refaire une santé (sport et naturisme en plus).

Maurice Martin n'est pas fait pour capituler. Il dira plus tard *"qu'il a toujours vu le message nietzschéen comme positif, apportant l'énergie, la pureté et la joie"*. *"Destin je te prendrais à la gueule !"* se dit-il, d'après la phrase attribuée à Beethoven devenu sourd.

La pureté et la joie il va bientôt les vivre dans le mariage et la paternité : Sofie retrouvée arrive à St-Etienne. Ils se marient en 1951 après quatre ans de correspondance.

C'est dans sa descendance que l'homme revit. Deux enfants sont nés. La famille vit encore dans une baraque puisqu'il faut reconstruire les villages. Ils sont en Alsace avec vue sur un petit lac et les forêts à Haspelschied près de Bitche. Maurice ne vend plus ses petites machines, mais des engins de chantier, des grues.

La famille est à Chambéry, en Savoie, de 1956 à 1963. Le vieux projet que Maurice avait abandonné à 23 ans c'est à la quarantaine qu'il le réalise en passant sa licence de lettres. Il enseigne dans un cours privé catholique l'allemand, l'histoire et la géographie.

Durant les vacances de 1958, il est interprète dans un congrès international au Danemark (médecine physique et massages). Il double ses journées en lisant et annotant les ouvrages de la sociologie du Sacré de l'Ecole allemande et en étudiant les runes.⁽⁵⁾

L'image qu'il donne de cette période est celle d'un homme qui a su rebâtir sa vie, attentif à sa famille et aimé de ses élèves.

Nous le trouvons pourtant seul en Algérie de 1963 à 1966. Il enseigne comme coopérant au lycée d'Anaba (Bône). Il fréquente Boumédienne.

Il obtient haut la main son Brevet Officiel de Traducteur Interprète.

S'étant séparé de sa femme, il vit seul à Lyon, se remettant d'un accident de judo survenu en Algérie. Une fidèle amitié s'établit avec Pierre Vial et Serge Bourrez. Puisqu'il ne sera jamais titularisé par l'Education Nationale, il veut être traducteur. Son projet : aller à Paris.

Divorcé, il se remarie en 1967 à Paris avec une assistante sociale franco-suisse, issue d'une lignée de missionnaires protestants, Suzanne.

Traducteur, il travaillera pour le Mercure de France et les Editions du Cerf entre autres.

L'éventail des relations et rencontres de Maurice Martin s'élargit beaucoup : universitaires, psychiatres, philosophes (comme Raymond de Becker). Participation à des groupes symbolistes, et au mouvement "Planète" de Louis Pauwels. Intérêt pour les religions naturelles, indiens d'Amérique, vaudous, tziganes et pour les brahmanes. Petit groupe de Frères de la forêt à Rambouillet. Des liens solides s'établissent avec des camarades tels Guy Sajer, Léon Colas, Henri Simon et surtout Saint-Loup dont il prononcera l'éloge funèbre plus tard.

Il plonge avec passion dans le mouvement de Mai 68 : discours-débats sur les places publiques. Proches de ceux de l'Internationale Situationniste⁽⁶⁾ sont les slogans qu'il écrit sur les murs. Il transmet son manifeste de la Révolution totale au comité permanent de la Sorbonne et campe à Censier...

Chez lui, beaucoup de jeunes recevront des conseils de stratégie autre que celles de mouvements politiques : comment détecter sous de flatteurs attraites le piège que tend l'adversaire, comment pratiquer soi-même l'entrisme, se garder de bavardages irréfléchis... Etre solide ! Fiable !

En même temps il achète deux modestes ruines à Montlcair en Auvergne. Il commence à les reconstruire avec son fils et ses amis. Ces maisons, qu'il donnera à ses enfants, serviront de banc d'essai pour ceux et celles qui veulent créer des communautés familiales hors des villes.

Avant de se fixer définitivement en Auvergne, Maurice Martin passera 18 mois sur les bords de sa chère Méditerranée, à Cap d'Ail, non loin d'Eze. Sur son initiative, le maire d'Eze et les autorités inaugurent officiellement son chemin Nietzsche.

Maurice Martin n'est décidément pas un citadin. Il enseigne maintenant le français à la jeunesse d'Europe et d'Amérique dans le cadre magnifique d'un centre de langue et de vacances.

Avec de jeunes amis il lance *L'Or Vert*, un magazine dans le style après 68⁽⁷⁾. A Nice une estime réciproque le lie au camarade Abel Chapy. Ils déploreront ensemble la "führerite" de certains jeunes vaniteux et l'esprit de chapelle, de groupuscules.

Robert de Largerie Montaigu, un ancien de la Résistance et lui passeront de longs moments fraternels en études sur l'antiquité germanique et les runes.

Ce séjour en méditerranée s'achève par un long périple en Allemagne. Maurice Martin participe avec sa femme et son fils au congrès de l'*Artgemeinschaft* à Haitabu en Schleswig. Il fera la connaissance de Thies Christophersen et d'un ancien combattant d'El Alamein. Ce dernier, Teya Schimpff lui décernera le surnom de *Bojorix* par lequel il signera ses ouvrages en allemand.

L'Auvergne retrouvée, en 1971, c'est Monclair, ce sera Saint-Vincent. Pour les trente-et-une dernières années de Maurice Martin – *Bojorix* qui signera désormais Robert Dun.

Monclair près de Brioude : un caravansérail rustique face au vent d'altitude. Durant ses congés de nombreux amis et amies se découvriront en partageant le pain, le feu et l'eau de la source : anciens élèves de Chambéry, Allemands, parisiens, méridionaux, normands, enfants, kshatrias, écolos... Un laboratoire d'idées et d'expériences.

Saint-Vincent : un troisième enfant est né en 1972. Une troisième maison "sans poutre ni chevron" à rebâtir dans ce village de 600 habitants près du Puy-en-Velay. Robert Dun y recevra aussi beaucoup : "*Maurice, celui qui vient sera-t-il seul ou accompagné ? Mangeront-ils ? Pour combien de jours ?*", s'enquiert Suzanne !

Les activités de Robert Dun sont multiples. Une vaste correspondance l'absorbe. Il n'est pas un écrivain ordinaire, il tape ses livres directement sur sa machine, les photocopie, les diffuse lui-même au cours de conférences ou par correspondance.⁽⁸⁾ Puis il trouve des éditeurs ou des imprimeurs. Enfin il reçoit l'aide efficace du groupe des Amis de Robert Dun et de l'édition de l'A.C.E. "*Je n'ai jamais été aussi heureux que depuis je vis ici*", s'écrie-t-il souvent.

D'autres vont dans cet ouvrage parler de ses livres. Mon but est seulement de tracer le personnage de ce vieux sage fougueux. "*Tu ne crois pas, disait sa fille quand elle était petite, que papa est un peu fou avec toutes ces idées sur la fin de la civilisation ?*" Elle ajoute : "*On y est maintenant en plein dedans.*"

“Robert Dun écrivain auvergnat casse du bois” titre en 1983 une revue locale. “Il faut, dit-il, une hache aiguisée pour casser le bois nouveaux.” Il dénonce les contre-valeurs de la société décadente et inquiétante qui anesthésient les hommes...

Parfois le voici absorbé en lui-même, il “bovine” selon son expression paysanne. De ces plongées conscientes vers l’inconscient, il ramène des idées-forces, des clés universelles. Parfois elles semblent étranges pour les esprits rationnels, inquiétantes pour eux. Ils le comparent au loup maigre qui leur fait honte de leurs chaînes.

Ce démasquage, ce renversement des valeurs qui caractérise les propos de Robert Dun sont sa tendance naturelle. Ils sont proches de ceux de ses maîtres Nietzsche et Jung.⁽⁹⁾

Robert Dun transmet ce qu’il croit. Son message est pour beaucoup et pour tous (d’où son style familier). Son métier en Haute-Loire lui en donne aussi l’occasion. Il est conférencier délégué du Comité de défense contre l’alcoolisme. Chargé de la prévention, c’est tous les élèves des établissements scolaires du département qu’il atteint (de la 4^e à la terminale). Dans ce langage familier et positif durant des années il s’adresse aux jeunes, adaptant ses propos selon son public. Les questions fusent, souvent l’heure est dépassée, on cause encore dans la rue. Ça marche, il est heureux. Les mêmes réactions surviennent s’il fait des conférences à un jeune public en Allemagne. On y apprend à se sentir justifié et fortifié. Voyez aussi quelle tendresse il porte aux petits enfants qui sont “l’or de l’aurore” de nouveaux temps.

Robert Dun qui a l’âme musicale et poétique créera des chants de marches pour les jeunes de la “mouvance”. Un beau cadeau ce *Chant de Fidélité* qui fera partie de notre patrimoine spirituel.⁽¹⁰⁾

Parmi les originalités de son personnage notons qu’il s’intéressera beaucoup plus qu’on ne croit au corps : bain de rosée sur l’herbe, nu, se rouler sur la neige, douche sous la pluie. “Venez les enfants, c’est la fête !” Passer la nuit sous les étoiles en Islande quoi de plus naturel ! Soigner ses voisins avec ces remèdes ancestraux transmis par des maghrébines, c’est normal ! Concevoir un vélo-volant et l’expérimenter sur l’aérodrome local, pourquoi pas ? Créer et diffuser un calendrier cosmologique. Allumer le feu du solstice grâce au soleil avec une loupe, quel symbole ! Créer une langue artificielle, l’Europo ! Diriger à 70 ans un stage de survie ! Rattraper (en s’exposant) les erreurs dangereuses d’activistes irréfléchis. Créer une Chevalerie qui ne soit pas imbue d’elle-même. Participer au plus vieil Ordre allemand encore existant...

Jamais pour la gloire, toujours “fier avec les forts et doux avec les humbles”. Combattre c’est se donner...

Et quand l'épreuve de la maladie survient, accepter avec émotion et simplicité que vienne la mort, que les atomes qui formaient son être se séparent pour revivre d'autre façon.

Le 8 mars 2002 – *exit* Maurice Martin
Fin de la Saga de Bojorix – Robert Dun.

Suzanne

Aidée par des souvenirs notés sur le vif, mais aussi d'amis de jeunesse et de proches de Maurice Martin enfin de camarades de la T-K. Merci à eux tous.



“L'âme des morts survole les berceaux”.

UNE VIE, UN DESTIN, UN COMBAT

Notes :

- (1) J-F CERA – Mémoire de maîtrise. Université de Nice. “*Les raisons de l’engagement des volontaires Français sous l’uniforme allemand.*” Juillet 41 mai 45.
- (2) Le destin n’a pas voulu que sa permission qu’il veut prendre à Dresde s’achève sous la criminelle “tempête de feu” qui anéantira sous les bombes alliées cette ville pleine de réfugiés et de blessés de guerre. A 16 km le train s’arrête de 13 février 1945 à 23 heures. Il voit comme en plein jour ce typhon de feu dont des fumées remontent à 6 km de haut et ses cendres retomber lentement sur eux.
- (3) Qui regroupait, outre les stagiaires des centres de formation, des jeunes du Service du travail et les *Hitlerjungen*.
- (4) Il a tapé en morse cette phrase de Goethe contre le mur de sa cellule pour encourager un camarade.
- (5) Otto Höfler : *Kultische geheimbünd der germanen*. Karl-August Eckardt : *Irdische unsterblichkeit germanische glaube an die wiederverkörperung in der sippe*. Lily Weiser : *Altgermanische Männerbünde und junglingsweihe*.
- (6) A bas la société spectaculaire marchande !
Dans ses pensées que nul n’a pensées risque ta tête !
Dans les chemins que nul n’a foulés risque tes pas !
- (7) C’est là que paraît pour la première fois le “*Chant de Fidélité*” qu’il a créé.
- (8) On retrouvera de ses livres au Japon, en Inde (par Savitri Dévi), en Russie, au Canada, en Amérique du Sud.
- (9) Jung a dit la puissante stimulation que lui a apportée la pensée de Nietzsche. Témoin les dix volumes dactylographiés de ses cours sur Zarathoustra. (Voir *Société française d’études Nietzscheennes*, Aix-en-Provence.)
- (10) Ses “maîtres ès poésie” sont Alfred de Vigny, Leconte de Lisle et les Symbolistes ainsi que Stefan George, mais aussi des modernes qu’il apprécie : Alan Stivel, Tri Yann, Edith Soëdergran. Quant aux mélodies des chants de marches ce sont celles qu’ils ont chantés sur les routes allemandes, ses camarades et lui.

ÉCOLOGIE : ROBERT DUN UN PRÉCURSEUR

TRISTES CONSTATS

Evoquer la vie des combats qu'a menés Robert Dun nous fait penser à deux de ses citations qui lui collent d'instinct à la peau, peau qu'il n'a jamais hésité à mettre en jeu, au nom de ses idéaux, portant ces derniers au bout de son fusil : *"La vérité ne triomphe jamais, mais ses ennemis finissent par mourir."* *"Les faits sont têtus et finissent par faire taire les idéologues et autres bateleurs de foire."*

Un dimanche de novembre 2002, les infos d'*Antenne 2*, suite au tremblement de terre meurtrier en Italie, évoquent la catastrophe en chaîne sur le site de onze de nos centrales atomiques en France, pays le plus nucléarisé au monde sur le plan des énergies industrielles.

Tchernobyl multiplié par autant de centrales vieillissantes dont les éléments refroidisseurs ne résisteraient pas à la même amplitude que le séisme ayant frappé nos voisins. Effrayant.

Le monde vit sur un volcan. La croûte terrestre qui nous sépare est proportionnelle de l'épaisseur d'une coquille d'œuf...

La vie de ce monde est suspendue à de multiples dangers mortels aujourd'hui imparables que sont au plan civil la multitude des centrales atomiques et au plan militaire, la prolifération d'armes nucléaires, mais aussi les cimetières de nos sous-marins atomiques sombrés dans la mer de Mourmansk, que la rouille rongera jusqu'au moment où les réacteurs non désactivés exploseront et contamineront l'ensemble des océans.

J'ai vu sourire amèrement Robert Dun quand il y a trente ans, certains scientifiques déclaraient que "l'avenir alimentaire de l'humanité résidait dans la mer." Déjà, à ce moment-là, quinze pour cent de la faune et de la flore marine était détruite à cause de la pollution.

La situation n'a fait qu'empirer en y ajoutant l'épuisement de la faune par la pêche industrielle. Qu'en sera-t-il le jour où la contamination nucléaire sera généralisée, sur terre, mer, et dans les airs ? Toutes les formes de vie disparaîtront de la surface du globe, déjà grandement malade...

Un exemple de radiation mineure (si nous pouvons oser le terme !) : quand la Chine se livre à des essais nucléaires maritimes, dans les dix jours, le taux de radioactivité de la Manche est multiplié par trois... (source : conférence de Saumur qui s'est déroulée il y a plus de dix ans et qui réunissait des savants atomistes patentés.)

Ecologie

Tout ce préambule pour dire que Robert Dun, dont nous ne pouvons qu'évoquer l'ensemble de l'œuvre dans de multiples domaines, fut l'un des premiers à faire entendre au monde cette petite voix qui tirait les sonnettes d'alarme dans sa prise de conscience des dévastations déjà largement amorcées dans notre environnement.

En 1972-73, ses proches reçurent une petite brochure polycopiée d'une huitaine de pages intitulée : *L'Or Vert*. La page de garde était évocatrice : une allégorie de la Mort fauchant sur la plaine...

Dans un village de Provence où la doctoresse faisait figure "d'intellectuelle" au sein de la population, prenant en main la brochure écrite mi en patois, mi en français, elle dit : "qu'es à co ?" l'écologie ? Ce simple témoignage pour montrer que le terme d'écologie était peu connu. Il allait être à l'origine d'un mouvement qui allait se répandre comme une traînée de poudre dans les pays occidentaux.

Initialement, cette notion était celle du petit groupe gravitant autour de Robert Dun. Mais un groupe sans appuis financiers.

Les requins de la politique, ceux qui ne trouvaient pas les moyens idéologiques de se créer un électorat de droite ou de gauche, s'accaparèrent de cette manne tombée du ciel et formèrent une multitude de mouvements internationaux sous le label "Ecologistes". Le proverbe s'applique aussi à la politique : "Quelques-uns en vivent, beaucoup en crèvent." Les Mamère, Voynet, Cohn-Bendit en vivent plus que grassement et ont leur fauteuil dans les assemblées, sinon dans les ministères. Ils sont devenus les chantres (chancres ?), les gameleux du Système.

Mais ces "écolos bêlants", comme les appelait Robert Dun, les voyons-nous pelle, râteau et seau à la main, à l'occasion des catastrophiques marées noires sur nos plages ? Non. Baste. Ils survolent les désastres en hélicoptère, laissant à la masse obscure des citoyens le soin de récupérer le terrain, et parfois de s'y contaminer...

Ces nouveaux "seigneurs" de la République et autres états se bornent à pérorer du haut de leurs chaires. Ils nous inspirent le même mépris que le reste de la gent politique inféodée aux puissances de l'argent, du dollar en particulier, au nom duquel le pays le plus puissant du monde (les USA) refuse de limiter la pollution visant à diminuer l'effet de serre catastrophique, en repensant l'usage des énergies polluantes.

Ces monstres, en toute conscience, en refusant de signer les accords de Kyoto, sacrifient sur l'autel du Dieu Dollar l'avenir de leurs propres enfants !

Serge Bourrez

ROBERT DUN, UN HOMME DEBOUT

“Nous savons aussi que nous ne pourrons sauvegarder nos libertés et notre liberté que par un combat ingrat, incessant, déraisonnable. Et ce combat exige une loyauté totale, une discipline constante, une maîtrise absolue.”

Jean Mabire, *La Torche et le glaive*

Cet homme était fils de France, fils de cette glèbe qui pourvoit en même temps à l'édification du corps comme de l'esprit, fils de France et fils d'Europe, hanté par la délivrance qu'il se faisait une joie d'entrouvrir à ceux qu'habitait encore la vie.

Comme une racine qui s'est perpétuée depuis le fond des âges, il était survenu et transperçait les scléroses établies.

Esprit pénétrant et cependant tendu d'espérance, il avait entrepris sa quête et risqué son être. Ce guerrier total qui signait Robert Dun saisissait son interlocuteur par sa gentillesse, étonnait par la liberté de son esprit.

Tel qu'il était, sa vie n'aurait pu être autre chose que le combat de démystification qu'il avait entrepris, très tôt, il avait pris conscience des mensonges des hommes : *“Tout enfant j'avais déjà remarqué que les grandes personnes étaient de la plus extrême méfiance”*.

Toute sa vie Robert a houspillé bien des idées, il a mis bien des certitudes au pied du mur, il a montré le dérisoire de bien des gens lorsqu'on les dépouille de leur livrée d'hypocrisie. Sans concession, il avait aussi cerné la responsabilité des victimes.

“Quand il arrive aux hommes de comprendre c'est trop souvent à retardement. Comprendre pourquoi ? Se charger de la connerie du monde pourquoi ? Vouloir qu'ils ne soient plus ce qu'ils sont, pourquoi ?”

Et Robert a entrepris de donner aux hommes de son temps la passion de s'extirper du piège gigantesque qui s'est refermé sur eux.

“Ils mettent tout leur génie à nous faire avaler n'importe quoi, et personne en réalité ne sait où il en est sur la voie d'un quelconque accomplissement. Qu'importe, le seul accomplissement c'est s'enrichir !”

Robert a fustigé ceux qui avaient par trop tendance à se laisser manipuler : *“Un nombre suffisant de contemporains acceptera-t-il de voir que les dupes ne sont pas innocents mais complices des duperies qui les asphyxient, que l'océan de mensonges qui a englouti notre compréhension de nous-mêmes, de notre passé et de notre destinée n'a pu déferler que grâce*

à la délectation que nous éprouvons à nous baigner dans les haines les plus recuites, nos illusions les plus myopes, nos vanités les plus niaises ?”

“La vérité existe ! Pour la trouver lavez-vous le cerveau et l’âme, désencanaillez-vous !”

Et Robert démasquait cette société d’autant plus tentaculaire qu’elle nous opprime sous des attributs de liberté. “Je déteste le béton, le bitume, les odeurs et vacarmes de mégapoles, la veulerie et la résignation.”

“Je déteste les fumisteries de l’art prétendu figuratif mais qui ne figure que trop souvent ce dont il sort, le vide intérieur de ses concocteurs.”

“Il est inconfortable de découvrir, contrairement à ce que l’on pensait, que l’on n’est pas un esprit libre, que l’on fait partie de ces visages pâles qui n’ouvrent la bouche que pour mentir, et ne s’aperçoivent pas qu’ils ne trompent qu’eux-mêmes.”

“L’humanité est devenue ce dragon énorme, lourdaud et venimeux issu de l’engeance des chiens. Cette engeance qui fait le monde actuel dans lequel les valeurs de l’avoir nient et détruisent les valeurs de l’être.”

“En prétendant fonder la société sur des lois contraires à la vie et donc inapplicables vous généralisez les pires hypocrisies.”

“La vie est un meurtre permanent, chaque seconde nos brutes de globules blancs dévorent des millions de microbes. Donc il faut fusiller tous les globules blancs comme fascistes !”

Robert avait un mépris foncier pour l’équivoque, les ambiguïtés attentistes, l’hypocrisie latente qui nous baigne.

“Là où le Galiléen avait dit : « Que votre oui veuille dire oui, et votre non veuille dire non, tout le reste est pervers », ses successeurs ont inventé les restrictions mentales, développé la dispute à coup d’arguties. Cela ne vous choque sans doute pas parce que vous placez la lettre au dessus de l’esprit. Sans doute auriez-vous hurlé à mort contre le Galiléen au milieu de ces Pharisiens qu’il traitait de sépulcres blanchis”. Robert se défiait de ceux qui couvrent leurs pensées et leurs arrières-pensées d’une prétendue volonté divine, il laissait aux hommes toute la responsabilité de l’exploitation que les hommes font de Dieu.

Robert a combattu pour tous, à chacun de saisir dans ce militantisme l’étincelle de vérité, à chacun de se défier des fanatiques de la “tolérance”, ceux qui se vantent d’être les combattants qui désarment le mieux.

Pour Robert, “l’érudition n’est pas une clef suffisante pour ouvrir la compréhension des cultures.”

Inquiet des apathies, heureux des manifestations de bon sens, tout à la fois attentif à la survie du corps et de l’esprit, il avait fait sienne cette pensée des Stoïciens : “Il est dur d’être asservi à la nécessité, mais je ne

UN HOMME DEBOUT

vois pas la nécessité d'y rester asservi."

"Ma liberté m'a souvent coûté cher, mais je ne l'échangerai pour rien au monde !"

Toute sa vie Robert a assumé le rôle du pseudo-vaincu qui porte en lui les forces qui vont rendre pitoyable le vainqueur du moment.

"Même si le présent rend toute révolution fallacieuse, pour cause de corruption générale, le besoin d'un nouveau contrat social n'en est pas moins grand."

"Les esprits poussés dans le camp de concentration du politiquement correct, l'hébertude d'une humanité réduite à la condition de vache au râtelier, la guerre moyen de relance économique, les acrobaties du verbiage, la dictature des pense-petits, tout assure le pogrom des braves gens."

"Devant la triple impasse de l'engorgement économique, de la démographie galopante et de l'usure de la biosphère existe-t-il des solutions autres que catastrophiques ?"

"Nos démocraties ne sont depuis longtemps que des systèmes qui permettent à la canaille d'éliminer les gens honnêtes et capables en manipulant les naïfs et les imbéciles."

"La sottise n'irait pas aussi loin si la lâcheté ne lui tenait pas compagnie."

"Nous sommes en train de revivre le mythe de Babel, montée vertigineuse de la puissance matérielle, parallèlement à la mort de l'esprit." "On ne secoue pas d'un coup d'épaule des millénaires de dictature spirituelle sémitique." "L'histoire ne nous offre pas un seul exemple de décadence qui ait remonté la pente et donné naissance à un mouvement rigoureux."

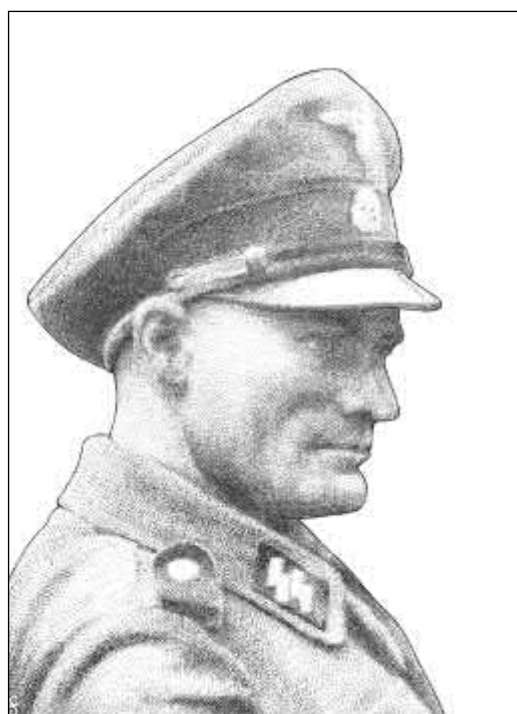
"Nous ne discutons pas avec les esclaves en esprit. Les esclaves bien nourris sont les pires ennemis de la liberté, ce qui fait la force du système."

Et Robert aimait à appliquer à l'ogre mondialiste cette pensée de Nietzsche : "Ils sont fatigués de la terre, et la terre aussi est fatiguée d'eux ; qu'ils s'en aillent donc. Lorsqu'on ne trouve plus à aimer il faut passer !"

A notre époque d'intense férocité spirituelle, Robert, nous gardons de toi la réalité d'une Foi offerte, et nous te retrouvons tout entier dans ta pensée : *"L'être animé du souffle d'un message a soif de donner, non de vendre."*

P. Vernhettes

Militant, 10 avril 2003



J'AVAIS UN CAMARADE

“Ecris avec du sang et tu verras que le sang est esprit”
Nietzsche.

Bien qu'ayant comme lui appartenu à la *Sturmbrigade Frankreich*, en raison de nos affectations, je n'ai pas connu Robert Dun. Ce n'est qu'après la guerre qu'il m'a raconté ce qui lui était advenu.

Ainsi, j'ai su qu'il était sous les ordres de Lopez, responsable de la section des pionniers, dont les terrains d'entraînement en Bohême étaient assez éloignés des zones fréquentées par les unités de grenadiers. Il fût un des rares survivants de cette section décimée en Galicie. Après, il fût orienté à sa demande, vers des centres de formation politique et de propagande... Ce terme ayant chez nous conservé son sens originel, n'est pas assimilable à ce que nous entendons actuellement, c'est-à-dire : réclame, au mieux batelage de foire.

Robert Dun était par nature pacifiste et discret. Il ne vint pas parmi nous pour partager la gloire d'un corps d'élite, mais avec la conscience de ce que la victoire des Alliés pourrait avoir de catastrophique pour les peuples européens. L'histoire nous l'a confirmé. *Le grand suicide* n'est hélas pas un fantasme de vaincu... il se range aux côtés du *Camp des saints* !

Mais là ne s'arrête pas l'œuvre de notre camarade. Après la guerre, il a perfectionné ses connaissances en allemand, l'a enseigné et s'est ainsi permis de mieux disséquer et de comprendre l'œuvre magistrale du plus grand philosophe du XIX^e siècle : Frédéric Nietzsche. *Ainsi parlait Zarathoustra*, l'apologie de la volonté de puissance... non pas pour dominer, mais pour ne pas l'être et s'épanouir en étant maître de tout ce qui constitue une personnalité, corps, pensées, sentiments, pulsions. La vraie liberté !

Bien qu'intellectuel, au sens profond du terme, se méfiant de la magie souvent trompeuse des mots, Robert Dun était aussi capable d'action et l'a prouvé. Beaucoup de camarades de combat de 1941 à 1945 n'ont pas compris son itinéraire. Ils ont trouvé bizarre, que parti d'une organisation anarchiste, après être passé dans le camp réputé fasciste, il soit retourné à ses premières amours. C'est de leur part un manque de formation et d'information politique. Ils restent prisonniers des schémas simplistes. La véritable anarchie est loin de l'image que l'on s'en fait : la libération de ses pulsions, passions, égoïsmes, jalousies, envies... C'est tout le

contraire, leur domination et la conscience de la nécessité d'une vie sociale et communautaire si élevée et aiguë qu'elle se passe de lois. Elle est très élitiste, elle aspire au surhomme.

Cela se retrouve dans l'idéologie nationale-socialiste mais assortie de la notion de hiérarchie. Ce que les égalitaristes et intoxiqués des Droits de l'homme se refusent absolument d'admettre. Les anarchistes véritables sont des nobles. Non pas des vaniteux de leurs titres ou des amasseurs de fric, mais des êtres conscients des besoins et des soucis des autres. Ils sont imprégnés du sens du symbole des chevaliers de la Table Ronde, concept s'il en fut, essentiellement païen.

Le national-socialisme n'était connu en France que sous un aspect caricatural exprimé journallement par les médias de l'époque. Rares étaient ceux qui savaient ce qu'il était, d'autant plus que le ministre du Reich, Joseph Goebbels, avait annoncé qu'il n'était pas un article d'exportation.

La droite française, dont étaient issus les mouvements collaborationnistes était à l'époque chauvine, d'une part jacobine, de l'autre maurrassienne. Obnubilée par le danger mondial que représentait le bolchevisme, elle collabora de manière opportuniste. Une fois la défaite consommée, rares furent ceux qui eurent la chance, le temps et la curiosité de savoir quel était le véritable sens du conflit : entre Horst Wessel et Elie entre la primeur accordée à l'homme ou à l'argent. Chacun de nos jours fait devenir le choix opéré... évident !

Encore imprégnés des conceptions archaïques et périmées du nationalisme, beaucoup des nôtres n'ont jamais eu les ouvertures d'esprit nécessaires pour comprendre celui qui, avec Saint-Loup, exprima le mieux nos véritables pensées et aspirations.

Robert Dun, mon camarade et ami... toi qui étais beaucoup plus doué pour manier les idées – et tu l'as prouvé – dans le désarroi et la défaite. Toi qui n'as pas hésité, à l'encontre de tes convictions pacifistes, à troquer la plume contre le fusil, à accepter un rôle modeste, alors que par la suite tu excellas dans celui d'éveilleur...

Dans ce monde désenchanté, aux horizons bouchés, voué au paupérisme et à l'esclavage, où les chaînes sont d'argent, les gens cherchent le salut dans les sectes, l'ésotérisme et se font escroquer. Cela n'est pas nouveau. Tous courent après des "vérités", obéissant à des gourous et oubliant que la vérité est multiple et fugace !

Il faut s'armer pour affronter la vie et ne pas compter sur les autres pour se réaliser. La solution est en soi, dans le développement de sa volonté de puissance, en essayant de se comprendre, de s'ouvrir des chemins, de les tracer avec discernement et lucidité. Savoir que cette quête ne se fait pas seul. Seul, l'homme est un animal chétif, une proie.

J'AVAIS UN CAMARADE

Mais en harmonie et en collaboration avec d'autres, il peut éviter de se laisser atomiser sous le couvert de droits illusoires. Trouver le chemin de l'union qui exige des devoirs pour être une force, cesser de croire qu'on peut indéfiniment "se servir" alors qu'il est indispensable de "servir". Et ce qui est vrai pour les individus l'est aussi pour les peuples. Voilà ce que j'ai en commun avec Robert Dun.

Au cours de nos rares rencontres, il n'était pas besoin de longues conversations pour être pleinement d'accord sur presque tout. Il était mon camarade et mon ami...

Paul Pinsar-Berthaz



La sève qui monte dans l'arbre peut fendre le roc.

RENCONTRES D'ANARCHISTES AUTOUR DU MESSAGE DU VERSEAU

*“Les anarchistes (les vrais) m’ont appris trois vertus importantes :
la droiture, la fraternité sélective mais aussi l’assurance.”*

Robert Dun

En 1977, une revue “underground” annonce le *Message du Verseau* de Robert Dun. Je me procure le bouquin et c’est la surprise. Enfin quelqu’un avec qui je partage une vision du monde ! Il faut dire que depuis mes 18 ans, je me trouvais dans la mouvance anarchiste avec une sympathie marquée pour les Anarchistes Libertaires, leur individualisme correspondait à la pensée d’un Chateaubriand qui disait : “J’ai en moi une impossibilité d’obéir”. Cela correspondait à mon être profond depuis mon enfance très indépendante.

J’ai 43 ans quand je découvre le livre de Robert Dun. Je le dévore, je le reprends souvent. Sans exagérer, il me bouleverse. Le temps passe, et quand je me décide à écrire à l’auteur, celui-ci n’est plus joignable à la boîte postale que j’avais notée...

Si j’aime me plonger dans les mouvements de pensées les plus contradictoires, les idées de ce Robert Dun me hantent. Je retrouve celles-ci dans une revue d’écologie libertaire que j’avais lue antérieurement et presque oubliée, *l’Or Vert*.

Treize ans passent en une vie laborieuse en entreprise. Chez nous je me cultive et nous cultivons aussi, en pleine ville, un bon jardin qui nous fait manger bio. Nous y vivons aussi avec joie et respect la couvaison d’une jolie merlette qui a installé son nid dans notre haie.

L’ami Marcel Renoulet, anarchiste de toujours, édite la revue libertaire *l’Homme Libre* où chacun peut exprimer ses opinions, souvent divergentes. Un jour de 1990 il me dit : “Je viens de retrouver un ami de jeunesse et de pensée, Maurice ; il va participer au journal sous son nom de plume de Robert Dun”. Il m’explique le parcours du bonhomme, rien ne m’étonne. Je suis surtout réjoui de la perspective des articles qu’il promet : ça va faire une belle bousculade dans le cerveau de certains compagnons anars limités dans leur conformisme. Eh oui, ça existe aussi chez les anars !

Les textes de Robert Dun durant des années ont fait un beau tabac, une réussite, un bon déboufrage de crâne.

ROBERT DUN

C'est la même année que, participant à une réunion de *L'Homme Libre*, j'ai enfin pu découvrir l'homme lui-même. Je n'ai pas beaucoup apporté à Robert Dun mais il m'a beaucoup donné au cours de conversations approfondies, hélas trop rares et trop brèves. Notre accord était total sur la définition de l'anarchiste qu'a faite Antonin Artaud : "L'Anarchiste est celui qui respecte trop l'ordre pour en accepter la parodie". Aujourd'hui en pensant à lui, il me vient à l'esprit ces mots de V. E. Michelet (*Le secret de la chevalerie*) : "Il est des hommes qui naissent fraternels en des siècles différents et des patries distinctes. Hors du Temps et de l'Espace ils sont frères... Une même passion, un même amour les mènent vers la crypte où ils verront enfin à travers le voile transparent la lumière espérée".

Roger Dorey

EN HOMMAGE AU VEILLEUR DE L'ÉTERNEL RETOUR...

*“Beaucoup avaient prédit les maux qui se sont abattus sur la planète,
mais peu d’hommes s’étaient préparés à les surmonter”*

Philippe Randa, Poitiers demain !

J’ai fait la connaissance de Robert un peu plus d’un an après le grand carnaval soixante-huitard, ce devait être en novembre 1969. Notre ami Georges S. nous l’a présenté et j’ai immédiatement été séduit par des propos dont la densité m’apparut d’emblée des plus roborative dans les temps de confusion et de bouillie intellectuelle qui prévalaient alors. Nous nous étions rencontrés avec Georges et bon nombre de nos amis, au hasard du combat pour l’Algérie française, parce que des jeunes gens normalement constitués n’acceptent naturellement ni le mensonge ni la défaite et, parce que nous sentions plus ou moins confusément que ces événements là, quelle que fût l’interprétation retenue alors, étaient porteurs à moyen terme de lendemains douloureux. Ce que Robert résumera clairement un jour en me disant qu’il s’agissait avant tout non de garder l’Algérie française (et nous savons depuis combien était lourde l’ambiguïté de la formule) mais d’empêcher que l’Europe ne devienne africaine... Comme l’exigeait notre âge, nous étions tentés par toutes les radicalités et nos esprits rebelles s’empressaient d’établir les liens qui pouvaient nous inscrire dans la poursuite de la grande aventure européenne que nous idéalisions, à l’excès, et qui avait englouti les réprouvés, les hérétiques et les maudits de la génération précédente. En un temps qui voyait le triomphe de la consommation de masse et du bonheur cher aux “derniers hommes” que raillait le solitaire de Sils Maria, nous avions également entrepris une quête spirituelle un peu hétéroclite dans laquelle – au moment où le catholicisme, rompant avec tout ce qui le rattachait à la tradition européenne, réalisait son *aggiornamento* suicidaire – Guénon côtoyait Evola, Abellio ou Gurdjieff, alors que Pauwels et Bergier – mode “*Planète*” oblige – nous entraînaient vers cet étrange “ailleurs absolu” évoqué dans leur *Matin des Magiciens*. Dans certaines revues, quelques éveilleurs nous avaient ouvert des horizons nouveaux et révélé des auteurs interdits après que l’échec électoral de 1965 nous eut vacciné pour longtemps contre les mirages et la vanité de l’engagement “politique” au sens classique du mot.

Même s'il était en ses profondeurs et dans l'inconscient de ses acteurs porteur de certaines contestations nécessaires, le déferlement gauchiste de 1968 avec ses foules de moutons ahuris usant d'un jargon aussi prétentieux que ridicule – nous avait laissés dans la posture de spectateurs car le lourd contentieux qui nous opposait au “régime” nous interdisait de le rallier pour la lutte contre la vermine trotsko-maoïste qui était en toute hypothèse condamnée à l'échec politique à court terme, même si les poisons idéologiques dont elle était porteuse allaient développer tous leurs effets au cours des deux générations suivantes. C'est donc dans un contexte d'incertitude et de déshérence, au moment où s'imposait le sentiment d'un certain vide organisationnel, que ne comblerait que progressivement la Nouvelle Droite au cours des années soixante-dix, que Robert est venu nous dire ce qu'il avait à nous transmettre. Il était alors dans sa cinquantième année et nous avions tous à peu près la moitié de son âge. Autour de lui nous constituâmes rapidement un groupe de quelques dizaines d'amis composé pour l'essentiel d'étudiants de la “classe soixante” et de militants déçus des combats les plus récents, des jeunes gens qui – tels les réprouvés d'Ernst Von Salomon – savaient instinctivement et de manière certaine ce dont ils ne voulaient à aucun prix mais qui étaient encore bien incapables de formuler les alternatives nécessaires...

Quelques semaines après notre première rencontre, nous nous retrouvâmes durant deux jours à Montclair, en ce coin perdu d'Auvergne – devenu depuis pour nombre de nos amis un “lieu où souffle l'esprit” – afin d'y célébrer le solstice d'hiver. Moments puissants et chargés de mystère au cours desquels la quinzaine de dissidents réfugiés hors d'un monde devenu étranger eut le sentiment de participer à cette “nouvelle aurore” chère au philosophe de Fribourg. C'est là que furent composées avec Robert et avec Vincent les paroles françaises d'un certain *Chant de Fidélité*. Avec ses bois et ses deux maisons en ruines perdues à mille mètres d'altitude, l'endroit avait quelque chose d'envoûtant et tous ceux qui y vinrent le ressentirent. Pour eux, ces quelques bâtisses furent sans doute l'équivalent de ce qu'avait été pour nos anciens de la génération précédente la bergerie du Contadour où Giono les accueillait pour leur faire découvrir les “vraies richesses” du sol et du sang. Le maître des lieux – qui, sachant tout faire de ses mains, retapait progressivement des bâtiments de ferme rachetés pour une bouchée de pain – nous faisait part de ses expériences et de sa longue complicité avec certains auteurs et certaines traditions. Germaniste de tout premier ordre – on serait surpris aujourd'hui de connaître l'identité de certains de ses élèves, rencontrés au hasard des établissements privés dans lesquels il enseignait – il avait une connaissance

intime de l'œuvre de Nietzsche qu'il avait interprétée comme un évangile, comme la révélation d'un ordre du monde encore en gestation mais puisant ses racines dans le passé le plus ancien. A l'inverse des commentateurs laborieux et poussifs qui s'efforçaient alors de réconcilier l'auteur du *Crépuscule des idoles* avec la logorrhée soixante-huitarde, il allait immédiatement à l'essentiel et éclairait d'une interprétation fulgurante des passages entiers de *Zarathoustra* ou du *Gai savoir*. Affilié à l'*Artgemeinschaft* qui se voulait l'héritière des groupes animés par Mathilde Lüdendorf et entendait concourir à la résurrection d'une authentique religion européenne, il possédait une connaissance étonnante de l'héritage "païen" germanique et nordique en même temps qu'il mesurait les limites de l'œuvre d'un Mircea Eliade et à l'inverse, l'apport fondamental que représentaient les travaux de Carl Gustav Jung. Aux antipodes des érudits dont la science se résume à une accumulation de savoirs dépourvus de "sens", il était en mesure – en maîtrisant parfaitement un nombre limité d'auteurs et de textes essentiels – d'exprimer une "vue du monde" complète et cohérente immédiatement compréhensible pour ses différents interlocuteurs. Abolissant les siècles de l'Histoire, il prophétisait le retour des dieux "des bois, du roc et du sang" mais, plus que leur "retour", leur nouvelle manifestation car ils n'avaient en fait jamais disparu d'un monde dans lequel les "derniers hommes" étaient devenus incapables d'identifier leur présence. Bien avant les saltimbanques médiatisés et les "paysans" d'opérette du Larzac et autres lieux, il avait perçu et analysé les dimensions de la crise écologique qu'allait fatalement engendrer la mondialisation industrielle et marchande et l'on ne peut que regretter que l'axe stratégique sur lequel il croyait possible une intervention "méta politique" susceptible de prendre l'adversaire à contre-pied n'ait pas été d'avantage exploré, même si l'on peut raisonnablement penser que l'avenir – quand, c'est une autre affaire – lui donnera sans doute raison sur ce terrain où il retrouvait le Saint-Loup de *La Peau de l'Aurochs*.

Refusant d'entretenir la simple nostalgie des combats glorieux mais perdus de sa jeunesse, il était résolument tourné vers les Ages de Fer de l'avenir, vers ces époques peut-être prochaines qui verront notre monde condamné à affronter les épreuves qui décideront de sa survie ou de sa disparition. Accablé par l'aveuglement de ses contemporains face aux défis annoncés, il n'en demeurait pas moins inaccessible au découragement et continuait, inlassablement, à éveiller les consciences pour conjurer la marche vers le chaos.

D'autres solstices suivirent celui de Montclair et d'autres retrouvailles, en Auvergne bien sûr, au Puy de Sancy, au Plomb du Cantal, à Brioude et à Saint Nectaire, mais aussi sur les rivages de la Méditerranée en cet endroit

paradisique où notre ami s'installa quelque temps avec sa femme, non loin de ce chemin que gravissait Nietzsche pour ce rendre à Eze. Comment oublier, à l'automne 1972, ce rendez-vous en Forêt-Noire suivi d'une excursion étonnante au long des mystérieuses murailles de la Montagne Sainte Odile... Il y eut ensuite le retour vers ce Massif Central qui constituait, comme la Haute Provence pour Giono, le "milieu naturel" de Maurice, près de Saint Etienne d'abord, près du Puy ensuite où nous nous retrouvâmes au retour d'un raid inoubliable dans le Mézenc sous la neige... De nombreuses années s'écoulèrent au cours desquelles les contacts se limitèrent à des échanges réguliers de correspondance et à la lecture des ouvrages de celui qui était devenu Robert Dun et qui publiait officiellement sa lecture personnelle du *Zarathoustra*. Entamée avec *Les Confidences d'un Loup-Garou*, réservées alors au petit cercle des initiés, l'œuvre s'enrichissait désormais régulièrement de plaquettes ou de livres chargés de cette vision aussi décapante qu'originale qui allait séduire de nouvelles générations militantes. Prophète de la renaissance des religions de la forêt victorieuses de l'esprit du désert, annonciateur des fratries génératrices de l'ordre à venir, notre camarade demeura toujours parfaitement inclassable. Sa robuste santé, son sens de la matière concrète, son habileté manuelle, enfin son goût de la nature et de la vie authentique l'écartaient des dérives de l'intellectualisme, un mal dont on a pu, en de nombreuses occasions, expérimenter les ravages. Alors qu'il aurait pu chercher à jouer ce rôle, il se garda toujours d'être le gourou d'une secte. Il avait mesuré toutes les vanités du militantisme classique en même temps que les limites de toute action conduisant à composer avec le système. Figure emblématique de la dissidence radicale, veilleur en attente des catastrophes annoncées et actuellement en cours de réalisation, il avait su dépasser totalement ce qu'avait été l'expérience historique de ses années de jeunesse et était l'un des rares, avec son ami Saint-Loup et quelques autres, à en avoir tiré une lecture intelligible, encore inaccessible aujourd'hui au grand nombre. L'esprit toujours en mouvement, il imaginait la construction d'une langue nouvelle et concevait, déjà octogénaire, les organisations de combat des années décisives à venir. Héritier du plus lointain passé et annonciateur lucide des terribles lendemains qui attendent notre Europe, il a été l'un de ces voyageurs du Temps qui, bien au-delà de leur simple existence, montrent le chemin et transmettent les messages "afin que l'or de l'aurore réponde à l'or du couchant". Dans les épreuves qui nous attendent – et qu'auront aussi à affronter tous ces jeunes Européens qui l'accueillirent et l'écouteront si souvent à la lumière des feux de leurs camps d'été – nous savons que "marchera avec nous l'âme de notre camarade".

Oswaldo Ferrero



*“Seul l’homme d’action apprend”
Zarathoustra, Frédéric Nietzsche*

*Le divin dort dans la pierre,
respire dans la plante,
rêve dans l'animal
et s'éveille dans l'homme.
Dans la ronde de la vie
il n'y a pas de place pour la mort
et la terre gelée de l'hiver
contient les fleurs et les rires du printemps,
"coucou !" nous crie la Dryade espiègle,
"je serai bientôt là".*

PAÏEN, D'ABORD !

Sur les flots du temps qui s'écoule et au fil des flux et reflux de notre vie, nous découvrons avec bonheur quelques royaumes, îles précieuses dont les phares et les mouillages émergent avec force de la brume, et vers lesquelles il fera toujours bon revenir, de fait ou en pensée. Après Stonehenge et Sark, Montclair fut pour moi une de ces îles-là, bien réelle et un peu mythique à la fois.

C'était en juin 69, j'avais alors une vingtaine d'années ; nous abordions, en stop, knickers et sac au dos, ce repaire vallonné d'Auvergne pour y faire la connaissance de Robert Dun, "l'Ancien". Depuis cette première rencontre, par épisodes mais fidèlement, la route m'a ramenée vers Robert pour d'autres solstices, d'autres aventures, à Montclair, au Barbaris, ou ailleurs... Chaque fois, j'en suis revenue riche de nouvelles idées à moudre, de chaleureux partages, d'autres combats à mener.

Pour la jeune femme que j'étais lorsque je l'ai connu, Robert a fait figure d'"éveilleur". Par la pertinence de son propos, par sa curiosité et sa capacité de mise en perspective, par sa façon d'être aussi, il nous encourageait à aller plus loin en nous-mêmes, dans la réflexion et dans l'action, à nous dépasser. L'insoumis qu'il était espérait de nous qu'avant toute chose, nous soyons des esprits libres, critiques et exigeants, combattifs mais sans vaines illusions. Pour briser le formatage de l'esprit judéo-chrétien, "pour redonner à l'homme sa dignité, pour qu'il retrouve ses vraies valeurs de santé, de force, de foi en soi et de fierté", comme il l'a souvent écrit, il nous répétait déjà que ce qui est juste et bon pour soi, c'est ce qui convient à l'homme "naturel", l'homme dans son instinct de vie. Il nous incitait à poursuivre une démarche personnelle pour renouer avec la "vie naturelle" et retrouver en nous les fondements d'un paganisme véritablement vécu, et pas seulement pensé, mettant en avant le fait que tout est intimement lié dans "l'interdépendance créatrice de l'esprit, de l'âme et du corps", comme l'est l'homme, dans sa part divine, avec la nature et le cosmos. En nous invitant à lire et relire Nietzsche, en nous faisant partager avec passion sa vision exigeante et élitiste du monde, il nous a ouvert et proposé de nombreuses pistes...

Certaines, d'ailleurs, n'étaient pas encore forcément bien de mise. Je pense, par exemple, à l'écologie, naissante à l'époque, dont il voyait tout l'intérêt pour nos enfants... et pour notre combat. Ou, dans un autre domaine, celui des runes, alors qu'il n'existait aucun ouvrage en français sur ce sujet, il a su nous en entretenir et il a pris le temps de répondre patiemment à toutes nos questions.

Sur la palette des souvenirs, d'où surgissent le bleu de ses yeux écarquillés, le son de sa voix pressée et convaincante, son pas décidé et allègre, sur ce kaléidoscope d'impressions d'idées, de moments partagés, il y a tant à évoquer, du nietzschéen-jungien au créateur de l'Europo, du soldat engagé à l'écrivain maudit, du druide au maître en Chevalerie, de l'anthroposophe au libertaire... car, comme la vie et la liberté qu'il aimait tant, c'était un homme riche, cultivé, foisonnant, généreux.

Mais ce qui émane de Robert, c'est la cohérence globale d'un homme aux multiples facettes, qui avait mis son existence en adéquation avec ses idées, ce qui n'est pas si courant... Pour ma part, je voudrais saluer le païen qu'il était. Païen, bien sûr, de pensée et d'âme : *"Le paganisme est une mystique d'émerveillement. Le païen pose sur l'objet un regard d'amour joyeux et interrogateur"*. Et à la fois païen dans sa façon d'être et de vivre au jour le jour.

Se moquant de la "réussite sociale" (car la vie lui avait fait connaître bien d'autres vicissitudes et enjeux !), se riant de l'esbroufe et des faux-semblants, il se situait aux antipodes de l'esprit bourgeois. Il avait choisi d'"être", sans vraiment se préoccuper d'"avoir" (au-delà de ce qui lui semblait nécessaire pour assurer aux siens une vie décente). Il tenait bien trop à sa qualité d'homme libre !...

Délaissant les doctrinaires ou idéologues décorporés, au mental exacerbé, ignorant les phraseurs de salon, il ne s'était pas non plus laissé pervertir par un intellectualisme coupé du réel ! Lorsqu'il parle de Saint-Loup et de lui-même, il emploie l'expression *"philosophes du concret"*, et évoque ainsi ce qui les réunit : "Notre absence d'illusions sur les potentialités du présent et notre non moins commune foi en la victoire finale des lois de la nature et de la vie sur les bulles creuses des idéologies à la mode".

Porté par un enthousiasme d'une étonnante jeunesse, par sa foi en la vie et par le sens de la mission qu'il s'était assignée, il avançait, dans sa quête spirituelle, au gré de ses approches dans le champ du sensible et du ressenti. "Dégagez-vous de l'intellect qui désertifie tout !"

Nous l'avons toujours vu mener une vie simple et saine, anti-conformiste et d'esprit "spartiate". Accordé au rythme des saisons, ayant pratiqué le naturisme, il aimait à se baigner dans l'eau vive des rivières,

à marcher pieds nus sur l'herbe perlée de rosée, à dormir à l'air libre en pleine nature, ou même sur le balcon de sa maison, où, avec sa femme, ils installaient leurs couchages pendant toute la belle saison. Pour eux, la voûte étoilée était le plus beau ciel de lit ! Dans le même esprit, ils préféraient se nourrir "bio", des produits de leur jardin, et ne connaissaient de meilleurs remèdes que les plantes.

"Je hais la ville, j'ai besoin de voir loin, de respirer librement, de marcher au rythme qui me plaît... Je trouve la nature débordante de joies diverses. J'aime les paysages, la montagne, la forêt, la mer, la lumière, la nuit et la lune, le vent, la pluie et la neige, les animaux libres, mêmes s'ils sont dangereux". Ecologiste de la première heure, cette nature qu'il aimait parcourir sans cesse, il l'avait observée, étudiée car il voulait tout en connaître, pour pouvoir mieux la protéger et en défendre tous les aspects, de l'eau au bois, du caillou au nuage, des plantes aux animaux, et en prôner le respect. *"Les religions païennes percevaient le sacré dans le concret... Nous autres, païens, nous percevons l'âme jusque dans le minéral !"* Et d'aller enlacer ce grand chêne pour se ressourcer aux vibrations des énergies telluriques qui le traversent, et d'escalader cet énorme rocher couronné de pierres à cupules, et de retrouver les vertus de cette ancienne source oubliée, et de chanter les runes, au lever du soleil, près du menhir ou dans la clairière de hêtres... Car il savait en retrouver l'âme, le principe de vie, l'appartenance à l'ordre cosmique. Immanence du divin. Fusion des éléments et forces naturels, des dieux et esprits et archétypes enfouis dans l'inconscient. "Prends confiance en toi, toi qui sais que la race des hommes est divine et que la nature sacrée lui révèle ouvertement toutes choses", ces vers d'or de Pythagore, il les citera bien souvent !

Cette perception de la nature, il la partageait volontiers, sachant fort bien raconter ses mystères et ses enchantements ! Car sa maison était grande ouverte, souvent pleine d'amis de passage, qu'avec son épouse Suzanne, ils recevaient gaiement, sans manières, mais avec tant de générosité et de disponibilité. Et tout s'animait, entre ripaille et discussions tardives, entre l'apprentissage de l'Europo et les bonnes recettes pour les stages de survie, l'évocation d'un ordre de chevalerie et les bienfaits du Reiki, l'intérêt de la psychologie des profondeurs, Guénon, Evola, ou la venue du surhomme, les secrets de la confiture d'airelle ou ceux du calendrier cosmique... Amis ou émules de tous âges et de tous horizons politiques ou religieux, de tous niveaux sociaux ou culturels, Robert savait les rassembler, prenant la peine d'écouter chacun et de partager sincèrement.

Respect de l'autre qu'il manifestait d'ailleurs pour chaque vie. Il s'émerveillait du mystère de la naissance d'un enfant, considérant qu'à lui seul ce nouveau-né était un concentré de vie, d'énergie, représentant de l'humanité toute entière, contenant en lui la globalité du Cosmos, porteur de toutes les mutations futures. De même, il pensait nécessaire de réhabiliter l'image de la femme en tant qu'être libre : "L'homme européen voulait la liberté de la femme, autant que la femme elle-même, car son sentiment de possession n'est satisfait que si la femme lui reste librement". Tiens, il parlait souvent des amazones ! Je crois même qu'il avait un penchant pour elles... mais chut !

Les solstices de Montclair réunissaient une belle confrérie d'amis et souvent beaucoup d'enfants, car Robert, grand rassembleur, savait que chacun y trouverait sa place et s'investirait dans la célébration champêtre de cette fête solaire. J'ai rencontré là, loin des cercles parisiens, nombre de personnes de valeur, que je n'aurais jamais eu la chance de côtoyer sans lui. Chaque fois la "magie" devenait opérante. Pas question de mise en scène, de spectacle ou de consommation, Robert suggérait quelques clés... Alors les herbes des fées pouvaient être cueillies, les couronnes tressées et les runes gravées, les portes pouvaient être franchies, la ronde pouvait commencer à tourner selon le sens de la course des astres, et le feu préservé du soleil de midi pouvait enfin transmettre sa flamme au bûcher qui allait éclairer la veillée jusqu'au retour du Sol Invictus. L'Esprit était au rendez-vous des cœurs et des éléments !

Outre ses dits, qui restent dans ma mémoire empreints de toute la fougue et la passion propres à la transmission orale, à l'antique façon celte, – celle que je préfère –, Robert nous a laissé ses écrits (lettres, articles) et ses livres qu'il a commencés à rédiger tardivement. Parmi eux, deux me tiennent plus particulièrement à cœur.

D'abord, *Liberté, Vérité, Santé – ou les catacombes de la libre pensée*, puisque tel était le titre des 182 pages dactylographiées et photocopiées, qu'il avait adressées à quelques-uns pour avis et corrections (encore un beau témoignage de son sens du clan et du partage !)

Son manuscrit, rédigé sur une machine à écrire qui avait dû faire plusieurs guerres, était accompagné de tout un plan de fabrication, financement et diffusion, aussi artisanal que "machiavélique", destiné à déjouer "la conspiration du silence", dans le droit fil de l'esprit du Samizdat, le mouvement d'auto-édition des plus beaux temps de la dictature du prolétariat !

Puis, *L'âme européenne – Réponse à Bernard-Henri Lévy*, car je me souviens encore de sa violente réaction à la parution du *Testament de Dieu*, faite d'excitation mais aussi d'emportement à constater que les

PAÏEN D'ABORD !

mouvances païennes n'en faisaient pas plus de cas et laissaient passer de tels propos dans l'indifférence, sans même se soucier d'y répondre ! Il y avait là une trop belle occasion à saisir ! B.H.L. ne déclare-t-il pas que la nature lui fait horreur, que l'arbre est nazi ? Il en appelle à détruire tous les bosquets sacrés !

En dévoilant aussi clairement la pensée et les objectifs du judéo-christianisme, le "nouveau philosophe" confirme noir sur blanc, explicitement et publiquement, toutes les thèses de Robert Dun sur ces "religions du désert" ! Nous savons avec quelle jubilation il a répondu scrupuleusement à ce très médiatique ennemi, enfin à sa mesure : "Vous et moi, B.H.L., sommes les deux pôles d'un conflit irréductible. Vous êtes le pôle du nihilisme monothéiste, je suis le pôle de l'amour païen."

"Oser regarder en face la mort de civilisations multimillénaires, avoir la volonté aussi silencieuse que farouche de transmettre le meilleur de nous-mêmes, programmer et jeter les bases d'une renaissance ennoblée de notre culture spécifique, telle est la tâche qui attend les courageux lucides. Il y faut beaucoup de foi, beaucoup d'abnégation, beaucoup d'ardeur."

De cette foi, cette abnégation, cette ardeur, il en était rempli ! Et il a bien accompli sa tâche !

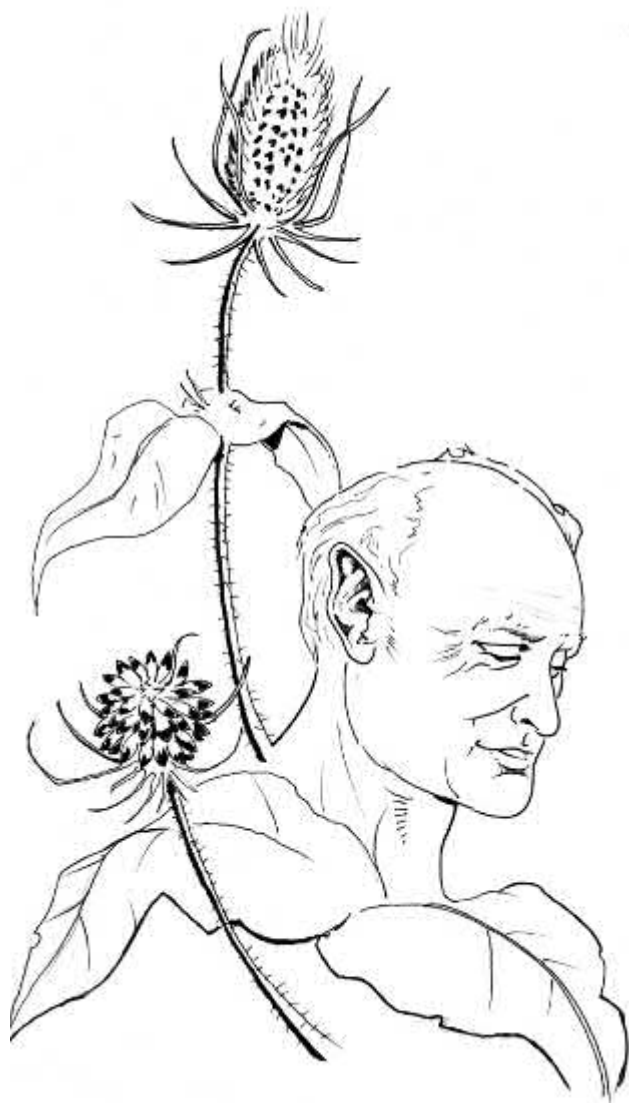
C'est sûr, ce païen-là ne croyait pas... il savait !

Le plus beau signe de gratitude que je puisse lui adresser, c'est encore de relever mes manches ! Et, derrière un menhir moussu dressé vers le ciel, dans le chant clair d'une source, avec la mélodie du vent dans les grands chênes, au détour d'une forêt touffue, pouvoir surprendre un souffle subtil, ressentir cette vibration puissante venue s'unir à la grande énergie, pour encore et encore, avancer sur le chemin escarpé de l'éveil...

Aujourd'hui, Robert a réalisé son rêve alchimique : ce n'est pas du plomb qu'il a transmué en or, il a fait bien d'avantage. Il a su ouvrir de jeunes esprits (de moins jeunes aussi...) aux voies étroites de la pensée lucide et responsable, comme à celles, multiples, de l'âme. Il a achevé sa quête, il a enfin trouvé son Graal : cet ouvrage en est témoin...

Catherine Nauwelaers

Binic – 9 mars 2003



Regard sur la beauté.

ROBERT DUN, UN CAVALIER HORS DU TEMPS.

Avant même de parler de ses œuvres, Robert Dun conseillait toujours d'ouvrir, le plus souvent possible, *Le Prophète* de Khalil Gibran. C'est dire la forme d'absolu qui l'habitait. Et son combat de toute une vie, il l'a mené au service de cet idéal, avec les armes que les circonstances lui ont imposées.

Esprit libertaire, il pense à s'engager aux côtés des anarchistes pendant la guerre civile espagnole, puis vient la conflagration mondiale. Pour lui, l'enjeu n'était autre que la survie des identités européennes, et de certaines valeurs aristocratiques populaires. A l'issue de la bataille, il retrouvera l'aide fraternelle, inentamée, des anarchistes. Il se consacrera, dès lors, à l'écriture. Dans un ouvrage étonnant *Le Message du Verseau* il avance que "la parole christique n'est autre qu'une irruption de spiritualité celtique parmi les peuples du désert..." En quelque sorte, une métamorphose du culte de Vénus par l'enfant de Bethléem...

L'Algérie devenue indépendante, il se lance dans une nouvelle quête, celle des survivances de traditions antiques, proches des nôtres, chez les paysans des montagnes de Kabylie. Il pressent alors les malheurs qu'allait connaître cette ethnie, et des temps incertains pour ce pays. Il en reviendra conscient des problèmes inévitables qui se poseraient à une France aveugle.

Finalement, Robert Dun n'aura livré qu'une lutte, inlassable, au service de la seule beauté fragile de la vie ; cette beauté qui est la première expression du divin. Un jour, dans son village, il fit observer à un vieux paysan qui venait de sabrer un superbe chardon, dressé comme un soleil au coin d'un champ, que cette fleur rustique avait sa raison d'être. Que l'urgent était de la reconnaître, et de l'enseigner pour commencer aux enfants de son village. De quoi retarder une désertification des campagnes, dont cet homme se plaignait habituellement. C'était dire l'intensité de son regard sur le monde, et sa lucidité. Ce qui ne l'empêchait pas de lire Bettelheim ou Freud, et d'étudier les contes de fées pour nous rappeler leur utilité dans la construction du psychisme enfantin. Au moment où il était de bon ton, chez des esprits supérieurs, de dénigrer ces histoires de "bonnes femmes", tant de Blanche-Neige, depuis, en ont souffert...

Il puisait aussi dans Nietzsche, et particulièrement son *Zarathoustra*. Nous en offrant traduction nouvelle et commentaires, de manière à armer les âmes inquiètes ou égarées qu'il rencontrait sur sa route.

Une route parcourue, sur sa moto, même à un âge avancé ; explorant au passage les hauts-lieux de spiritualité, cherchant, sous les nouveaux habillages, ce qui pouvait subsister des vérités antérieures, jamais complètement mortes. Comme pour le chardon, une lueur à peine perceptible... L'essentiel vit sous la cendre. Dans la basilique de Brioude, la Vierge de lave noire, près du chœur, le fascinait. Ce beau sein basaltique dont le jet invisible doit nourrir l'âme du pèlerin vers Compostelle. Un jet qui se disperse, suprêmement, en Voie Lactée...

A un technicien du centre spatial de Kourou qui lui disait quelle merveille de technicité recèlent les Arianes, il rétorqua : "A quoi bon s'envoler vers les étoiles si c'est pour y déposer notre confusion et notre avidité marchande..." Mais il préférait parler aux enfants, leur dire qu'ils sont au cœur d'une autre merveille, incomparable, dont ils ne se doutent même pas : leur propre vie... belle et délicate, et aujourd'hui, souvent indignement malmenée dès l'école maternelle. Cette merveille fabuleuse qui est leur vie elle-même, déposée au sein d'une autre infinie merveille qu'il leur faut explorer aussi pour être heureux. Et qu'aucune de ces ivresses artificielles à la mode ne vaut ce trésor, et il leur insufflait le nécessaire respect dû aux bêtes, aux plantes, et mêmes aux pierres inertes. Son amour des forêts, des sources, des monts et des choses secrètes qui y vivent sous de multiples formes. Il y avait du Parsifal en lui : "Si les nefs de nos cathédrales ressemblent à des allées bordées d'arbres nobles, ce n'est pas un hasard". D'ailleurs, les enfants des écoles, laïques ou confessionnelles, qu'il entraînait parfois au fond des forêts, non pour qu'ils s'y perdent, mais qu'ils se retrouvent eux-mêmes, fidèles à leur âme secrète, l'écoutaient en silence. Même les enseignants et les ingénieurs forestiers venus décrypter le mystère des arbres, lui exprimaient leur satisfaction pour cette vision éloignée de la rentabilité et du mercantilisme. Toutes choses qui donnent une autre couleur, un autre goût à la vie. Sa parole, pure et généreuse, ne put que rarement sortir des bois. Laissons donc parler Robert Dun encore une fois : *"Ne nous voilons pas les yeux, sinon nous paierons notre lâcheté face aux évidences avec des larmes de sang. Nous sommes à l'heure historique où tous les problèmes ont atteint un degré de situation limite. Il en est ainsi de la démographie galopante, de l'engorgement économique et de tous les aspects de l'usure de la biosphère. On peut dire sans exagération : « la forêt ou la mort ! » . Car la forêt est la mère de nos corps et de nos âmes. Ceci reste vrai malgré l'aveuglement volontaire et les sourires*

UN CAVALIER HORS DU TEMPS

supérieurs de certains responsables politiques et économiques dont la seule espérance est que la fuite en avant durera bien autant qu'eux. Leurs enfants et petits enfants s'en tireront comme ils pourront... ”.

Bien entendu, détaché des choses matérielles, il offrait facilement livres et objets à ses amis de passage dans son pays de volcans.

Nul doute qu'il n'avait pas peur du terme du parcours... Dieu, les dieux, ou quelque divinité incompréhensible, n'auront pas dû lui faire mauvais accueil... et bien de ses amis l'attendaient. Mais pour nous, il n'y aura plus de ses surprenants messages, hors du temps, par lesquels il invitait ses camarades à “banqueter sous la lune”. C'était sa façon de gripper un peu la machine à mouliner les braves gens – ceux d'en bas, paraît-il... dans le royaume du père Ubu.

“Un instant, un moment de repos sur le vent, et une autre femme m'enfantera”. Ainsi s'achève *Le Prophète*...

Luc Boivin

SUR LE SENS DE LA VIE CHEZ LA FEMME ET CHEZ L'HOMME

*“Ainsi le corps traverse-t-il l’histoire, comme un être de devenir et de combat.
Et qu’est l’esprit pour lui ? Le héraut de ses combats et de ses victoires,
un compagnon et un écho.”*

Frédéric Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

Une grande dame allemande vient chez Robert Dun. Elle se souvient, aujourd’hui : “Dans la chaleur de son foyer, les conversations me procuraient savoir et sagesse. Une fois, je me demandais s’il n’existait pas un condensé de citations de Nietzsche au sujet des femmes. Maurice réfléchit un instant et me dit « viens », il me précéda dans son bureau et commença immédiatement à taper à la machine. J’étais assise à côté de lui, silencieuse, et je vécus en direct comment un travail accompli, qui répondait à maintes questions, fut élaboré d’une seule traite.

Il m’offrit avec un regard amical “Sur le sens de la vie chez la femme et chez l’homme”. En voici la traduction.

Pourquoi ne pas tout simplement parler du sens de la vie chez les êtres humains ? Parce que l’on constate à son sujet des différences significatives entre les femmes et les hommes.

Remarquons tout d’abord que les buts que nous poursuivons ne sont pas prédominants. Nos instincts sont de loin les plus puissants même si parfois nous n’en sommes pas conscients. Même lorsque ces derniers sont la cause de notre malheur, nous ne pouvons pratiquement pas leur échapper, sans nous rendre encore plus malheureux. Ce que l’on appelle destin n’est la plupart du temps que la résultante de la conduite de notre inconscient. Avec justesse, les Grecs anciens pensaient que l’on ne pouvait pas échapper à un certain destin déterminé par les Dieux. Nous ne réussissons, aux dépens de la relation profonde avec nous-mêmes, qu’à nous réfugier dans une fuite de superficialité sans consolation, qui nous rend toute chose insipide.

De nos jours, on dénombre des millions de femmes qui se détruisent moralement et physiquement, car leur combat pour l’égalité est fondé et dirigé à partir de concepts faux et absurdes. La femme moderne avait toutes les raisons pour vouloir dépasser sa démonisation et ses conséquences sociales, causées par le christianisme. Mais elle s’est engagée sur une voie complètement fausse en aspirant à devenir l’égale

de l'homme. Elle le fit par le biais de l'habillement, de l'activité professionnelle et des dépendances de l'homme comme le tabac et l'alcool. Elle n'a pas réalisé que de cette façon, elle reniait sa propre nature. Elle a été beaucoup trop souvent induite en erreur par des démagogues, parfois même par des scientifiques comme Freud qui lui a attribué et inspiré ce complexe d'infériorité.

Il nous faut nous baser sur des concepts religieux. Les anciens européens furent particulièrement représentés par ce qu'a dit Pythagore : "Aies confiance, toi qui sais que l'homme est d'origine divine et à qui la nature sacrée dispense tout." Celui qui sent de cette façon, ne diabolise pas ses impulsions, il ne laisse pas souiller son environnement par des prophètes de malheur et son esprit se "brider" par des dogmes. Il reconnaît le divin dans la matière ; c'est par exemple de cette façon que lui furent révélées les sciences naturelles. Au XIX^e siècle, Friedrich Hebbel écrivait encore : "Tout ce qui est contre la nature est contre Dieu."

Aussi longtemps que la majorité des hommes pensait ainsi, la femme était plus que respectée. Elle était vénérée et avait un rôle politique en conséquence. Elle était conseillère et intermédiaire avec les forces secrètes de la nature. Un exemple : l'ultime soulèvement des Amazones en Bohême se produisit au XVIII^e siècle car le Roi niait le rôle des femmes et fit abattre les tilleuls sacrés de leur lieu de culte. Toute la paysannerie aida les femmes, qui, seulement avec l'aide des Bulgares furent vaincues au terme d'une guerre longue et sanglante.

L'on doit approuver Nietzsche sans le moindre dédain mais au contraire au plus haut point quand il écrit : "Tout chez la femme est une énigme ; mais il a une réponse à cette énigme : la grossesse."

Depuis, la psychologie a également constaté que les femmes avaient moins peur de la mort que les hommes, ce fait nous renvoyant à un sentiment primitif d'immortalité lié à la maternité. La danse du ventre des arabes – la vraie – pas celle pour les touristes – exprime pleinement ce sentiment. Ainsi le Féminin recèle un avantage et une supériorité. La femme n'a vraiment pas besoin pour acquérir une pleine respectabilité, de singer l'homme et de se donner l'apparence d'une nature hybride. Dans le *Gai Savoir*, Nietzsche exprime son admiration de la femme, car celle-ci a été capable de ne pas abandonner son sain sens de la vie, malgré toutes les accusations, diabolisation et la souillure de sa plus importante fonction vitale.

S'il écrit aussi, à propos de la femme, on ne doit pas penser trop "haut", mais ce n'est pas une raison pour "penser faussement" à son sujet. Il est vrai que l'on trouve aussi dans ses livres des appréciations négatives au sujet de la nature féminine. Il ne serait pas honnête de contester que ces appréciations sont justes la plupart du temps. Mais nous

devons à ce sujet ne jamais perdre de vue que la nature humaine des européens a été profondément modifiée par le clergé, et ceci de façon plus importante chez les femmes que chez les hommes.

L'idée naïve persiste chez beaucoup d'entre nous, selon laquelle l'église et surtout l'Inquisition n'auraient persécuté que les libres penseurs. Mais une beauté rayonnante, un regard fier suffirent à conduire des millions de gens sur le bûcher. La richesse était également dangereuse : une ordonnance papale du ^{xv}^e siècle décréta que tous les biens des hérétiques condamnés au bûcher ne seraient pas hérités par leurs familles mais par l'église. Ainsi cette dernière mis la main sur de nombreux vignobles en Rhénanie, et la Reine Isabelle la Catholique, en Espagne, dût promulguer le décret de la priorité du sang afin de préserver la noblesse espagnole de la rapacité du clergé.

Il résulta de ces faits terrifiants une sélection contre nature. Si dans notre société, la fourberie, la cupidité et la lâcheté sont légion, nous le devons à la politique du clergé. En ce qui concerne la dignité des femmes, elle a été sauvée par la culture chevaleresque et le culte de la dame qui s'y rattache. De ce point de vue, la noblesse wisigothe du sud de la France, en particulier la cour royale d'Aix en Provence et de Toulouse apportèrent la contribution la plus importante. Sans eux, la littérature des troubadours n'aurait jamais existé. Idem des troubadours allemands qui furent formés à Aix en Provence. Nous devrions même dire initiés, car à cette époque, on ne parlait plus depuis longtemps le german à Aix en Provence (voir à ce sujet Novalis).

Ce n'était également pas un hasard, si tous les ordres de chevalerie adoptèrent la vierge comme symbole de leur culte. Et après que les chevaliers teutoniques durent quitter Marienburg, ils s'établirent à Marienthal. Les cultes des madones et des saints et les pèlerinages populaires prouvent qu'au sein même du peuple, le Christianisme était une façade. Nietzsche écrivit : "Le futur appartient au peuple qui possède la plus longue mémoire." Il serait grandement temps de réveiller notre mémoire et de prendre conscience de notre histoire culturelle, qui n'a quasiment rien à voir avec l'histoire officielle.

Ensuite et seulement ensuite, nous serons en mesure de distinguer les fondements spirituels et psychologiques de notre guérison. Et ces fondements sont les suivants : vénération de la féminité, de l'amour et de la maternité. Il sera évident pour chacun, que la femme masculinisée ne prétendra pas à cette vénération. Mais faites-le quand même, même si c'est vain au premier abord. Cette vénération ne doit pas être un aveu du bout des lèvres, mais doit s'exprimer par des mesures sociales. Il nous serait normal que la moitié des revenus d'un couple soit attribuée légalement à la

femme, ce qui est tout à fait du domaine du concret. Mais si nous retournions à nos racines culturelles, des mesures législatives seraient quasiment superflues. Si nous étions habités par cette loi fondamentale, qui n'est pas liée à l'argent et à la vanité, mais au contraire à l'amour sincère et au bonheur, alors la plus grande révolution se mettrait en marche : la révolution de notre renaissance. Et comment pourrions-nous vivre de façon satisfaisante, si nous méprisions l'objet de notre amour ?

Ce que le futur proche nous apporte est difficilement prévisible. Le plus probable sera des catastrophes inimaginables. Mais une chose est sûre : si nous avons un futur au bout du tunnel, ce sera à la condition seule d'avoir su garder une âme pure.

Pour reconnaître de nouveau une ligne directrice à un sens de la vie, afin de ranimer des espoirs sensés, nous devons porter un regard sans préjugés sur le message de Nietzsche. Mais avant tout, nous devons distinguer dans quelle mesure ce message doit être ajusté. Pour ce faire, il nous suffit de lire l'introduction du *Zarathoustra* pour instinctivement constater que Nietzsche n'a pas seulement été falsifié, mais aussi inversé. Si nous en sommes très loin, nous devons reconnaître le contenu positif de ce message crucial. Et ce contenu n'est pas du tout compliqué. On pourrait le résumer comme suit : "Toi l'homme qui a une si haute idée de toi-même, tu n'es pas un sommet, mais une étape de l'évolution. Ce n'est pas par orgueil que je t'enseigne cela, l'homme est quelque chose qui doit être dépassé, mais plutôt par la prise de conscience de tes limites, de ta bêtise, de ta vanité et avant tout de ton égoïsme, tes sentiments vils, desquels tu t'accommodes très bien en les camouflant de nobles prétextes. Mais les mensonges que tu profères à toi-même et tes proches ne t'apporteront que déception, car il y a dans la nature même des choses des tromperies si raffinées, que tu ne leur échapperas que par la déception.

Soumets-toi volontairement au lavage de cerveau que je te propose, et qui préparera le terrain pour la réalisation des plus hautes idées et des plus grandes joies.

Non mon cher, tu n'es pas le sommet de l'évolution, quand bien même tu serais un pur Cro-Magnon, ce qui de nos jours est très rare. Ta destinée et ton devoir sont de couvrir le surhomme à travers tes enfants. Si tu ne l'acceptes pas, alors tu n'es que mort et je ne peux rien y changer. Mais si cette volonté est tienne, alors il te faut tuer le vieil être qui est en toi. Seulement après cela, tu seras apte au futur. C'est l'ordre de la création, que toute chose doit être considérée dans une constante évolution. S'il n'en était pas ainsi, tu serais dans le meilleur des cas un ver de terre. Le fait interchangeable d'être un homme ou une femme nous montre clairement le chemin". Le passage "de l'enfant et du mariage" est particulièrement

clair à ce sujet, et ce chemin est particulièrement reconnaissable tout au long de l'œuvre de Nietzsche. Nous devons pourvoir à une descendance saine, ne serait-ce que pour notre propre santé. Nous devons enseigner à nos enfants notre sens de la vie et leur faire clairement comprendre qu'ils doivent engendrer eux-mêmes des enfants qui leur seront également supérieurs. Une telle conception de la vie ne peut se mettre en application dans un engagement fébrile. Nietzsche nous met toujours en garde contre une carence de joie et de sang froid. Nous devons par un nouveau sentiment d'éternité et par son sens même nous rendre plus calmes et par là même remplir notre existence de joie et de puissance d'action. La vallée des larmes de la Bible, la condamnation à voir la sueur couler sur notre visage, l'accouchement dans la douleur, tout cela repose sur une mentalité d'esclave, une négation de la vie.

Nos ancêtres désignaient le monde par l'expression "moulin du Joyeux et des grandes chansons". Ils enseignaient que le travail était le sel de la vie, car ils se réjouissaient à chaque création. Nietzsche nous restitue l'âme de nos ancêtres. A travers lui, nous pouvons exhumer le trésor de notre mémoire. Et nous aider par là même à survivre au chaos et à affronter le futur victorieusement.

A travers notre conception du monde et notre conception de la vie une fois pour toutes guéries du nihilisme, il nous appartiendra de nous fixer de nouveaux objectifs qui seront plus facilement atteints. Nous devons clairement identifier sur quels fondements éthiques préparer la mutation surhumaine. A travers cette vision de l'évolution future, nous ne vénèrerons pas seulement la femme, mais aussi l'enfant. L'aryen européen est le seul à avoir développé un culte de l'enfant depuis des milliers d'années. Il est également le seul dont le bon sens et la fidélité sont ressentis comme les valeurs les plus fondamentales. Que nous soyons d'accord avec quelques phrases de l'évangile ne signifie pas que notre culte de l'enfant prenne racine dans le christianisme. Le clergé a tenté de canaliser à son profit le pouvoir spirituel de nos fêtes liées à l'enfant, en ce sens qu'il a superposé arbitrairement la naissance de son prophète au solstice d'hiver. Mais cette réduction de notre culture de l'enfant a échoué, car dans chaque foyer où vivent de jeunes enfants, ces derniers sont demeurés comme autrefois le point sur lequel se focalise toute la joie.

Une autre caractéristique spécifique de l'Aryen européen est la protection du faible contre l'arbitraire. Cette préoccupation allait si loin chez nos ancêtres, que dans les périodes graves nécessitant des prises de décisions rapides et leur mise en application, ils élaient deux chefs. Ils en choisissaient deux pour que l'un surveille l'autre et afin que l'arbitraire soit impossible. C'est de là que tirent leur origine les nombreux mythes de

ROBERT DUN

dioscures : Castor et Pollux à Sparte, Rémus et Romulus à Rome, Hengsti et Horsa chez les anglo-saxons, Raos et Raptos chez les Goths et Amber et Asser chez les Vandales. D'où également le *duumvirat* chez les Romains.

“Embrasse la main que tu ne peux pas trancher” et aussi *“mieux vaut être un chien vivant qu'un lion mort”* enseigne la sagesse arabe. Notre perception est toute autre. Nous affirmons : *“N'abdique jamais la fierté virile, même devant le trône des puissants”* et la devise des chevaliers errants était : *“Doux envers les humbles, fiers envers les forts.”*

Robert Dun

Et notre amie d'Allemagne de conclure : “Honoré Maurice consiste à faire en sorte que son œuvre lui survive et à poursuivre le chemin qu'il a tracé.”

Elisabeth Kruger



Soleil dans le cœur. Sonne in Herz.

L'EVEILLEUR DES JEUNES

*“Le secret du bonheur, c’est la liberté.
Le secret de la liberté, c’est le courage.”*

Robert Dun

Robert Dun était l’homme de tous les temps. Une sorte de Merlin, aussi vivant maintenant qu’il nous a quitté, que lorsqu’il marchait à mes côtés et qu’il me parlait de ses moments merveilleux, passés au contact des jeunes, au milieu des années quatre-vingt. Grâce à des situations privilégiées, il avait pu leur parler de ses expériences, faire passer des messages, répondre à leurs questions.

Il leur expliquait sa vision du monde, me disait-il, prévenait chacun de l’attitude qu’il devait tenir dans sa vie propre, commentait Nietzsche, insistait sur l’écologie, l’importance de l’environnement et ne cessait de répéter que l’avenir était entre leurs mains. Il voulait qu’ils acquièrent une pensée libre dans un monde que lui même considérait comme un monde d’esclaves.

“Dans notre monde”, leur disait-il, “non celui des bourgeois consommateurs, les actes essentiels de la vie sont soumis à une règle. Il convient par principe de ne pas s’en départir et d’être toujours fidèle à sa parole. Nous appelons cela l’éthique... Vivre selon la règle pendant seulement quinze jours pour retomber ensuite dans la douce tiédeur séculaire, est une mascarade et un mensonge à soi-même... Que ceux qui gagnent par bassesse et chantent leur félonie qu’ils osent baptiser victoire, retournent dans leur monde d’illusions. Ils ne font pas partie de notre “race”. Elle est liée à notre identité culturelle, à nos mythologies, à nos croyances d’avant l’arrivée du christianisme”, répétait-il inlassablement.

Les peuples Européens les plus tardivement christianisés furent les peuples du Nord. Quand Robert Dun parlait aux enfants des runes qui sont les signes et les sons magiques du monde nordique antique, il en profitait pour faire des croisements linguistiques (langues latines, germaniques). Ainsi les jeunes prenaient conscience du fond commun de notre histoire et de nos mythes. “Les runes”, leur disait-il, “furent d’abord un secret de prêtresses, dont le souvenir s’est conservé longtemps dans nos campagnes. En tant que signe, elles ne pouvaient être gravées que sur du bois de hêtre ou d’if. En effet, les Celtes comme les Germains considéraient

le hêtre comme un arbre magique. C'est pourquoi en langue populaire, il porte le nom de fayard ou arbre des fées."

En tant que son, les runes possèdent une puissance, car leurs vibrations se transmettent à l'environnement quelles peuvent structurer ou détruire : une note de musique prolongée ordonne le sable fin sur une plaque de métal selon des courbes harmonieuses, tandis que des bruits discordants provoquent la formation de lignes chaotiques entrecroisées. Les chansons appelées "berceuses" endorment les enfants, tandis que le "kai" des grands judokas peut être mortel.

Il expliquait enfin le symbolisme de chaque rune, avant qu'elles ne soient utilisées comme alphabet.

Partant de cette unité des peuples du Nord, Robert Dun associait la mythologie et le symbolisme des civilisations grecques et latines, revenant sans cesse sur l'unité du cosmos, qui n'est autre que l'association d'un dieu ou d'une déesse, des métaux, des couleurs, des minéraux, des végétaux. L'homme en étant le microcosme et possédant tout cela à la fois.

Puis, avec cette force de vie qu'était la sienne, Robert Dun s'écartait de l'histoire pour entrer dans la matière qu'il n'avait d'ailleurs jamais quittée. Avec cette capacité de persuasion qu'il accompagnait d'un doux sourire, il s'enflammait : "Quelle est la force qui nous pousse ? Quel fol espoir nous anime pour nous rendre si confiant ? De quel lointain passé vient-elle, cette vague de fierté qui soulève nos poitrines ? C'est en découvrant les légendes de la vieille Europe" poursuivait-il, "c'est en dormant sous les étoiles auprès des anciennes pierres dont les paysans même, ont oublié la mémoire, c'est en chantant autour de nos feux comme le firent les premiers hommes, que nous avons doucement réveillé les dieux, les héros, les fées de notre continent. Alors, marchant dans nos pas, buvant les coupes de notre jeunesse, ils se sont approchés de nos feux de bivouac et se tenant timidement à distance, dans la joie de leur renaissance, ils nous ont accordé leur protection, apporté la force de leur magie et donné à notre clan la chance, l'impertinente chance, celle que seuls les vainqueurs connaissent ; cette chance rayonnante qui orne leur tête comme une couronne de feuilles de chêne. Tout dépend de vous" ajoutait-il "car si nous savons garder leur confiance, ils nous accorderont la victoire".

Puis, il parlait de Nietzsche sur un ton plus sérieux : "Là où il y a une volonté, il y a un chemin." disait ce dernier. "Ne nous laissons pas décourager par la veulerie actuelle, les torrents de mensonges et de

vulgarité. Si nous savons bien ce que nous sommes et ce que nous voulons, nous trouverons d'étape en étape les moyens de nous faufiler à travers les événements les plus imprévus et à construire l'avenir que nous voulons. Nous sommes ceux qui doivent survivre... Ne craignons pas d'être durs avec nous-mêmes, nous en serons récompensés par la grande santé... Notre devoir joyeux est de progresser vers le meilleur, de vouloir la prochaine phase de l'évolution et de la préparer en nous améliorant sans cesse. Le divin ne doit plus être cherché dans les livres de révélations fanatiques, fantaisistes et falsifiées, mais dans nos instincts et les lois de la nature telles que nous les révèlent la physique, l'astrophysique et la biologie." Parce qu'il tenait de tels propos, "Nietzsche est mort enfermé dans la solitude et l'incompréhension. Nous sommes ceux qui se reconnaissent dans ce message et la jeunesse est la première concernée. Elle doit prendre conscience de cette force qui l'habite".

A la toute fin de sa vie, Robert Dun marchait avec difficulté, aussi nous arrêtons nous plusieurs fois au cours de nos promenades pour qu'il se repose. Il s'asseyait au bord du chemin, me montrait une mousse ou un insecte et me racontait la vie de cette mousse, son évolution, son importance dans l'écologie. Prise de curiosité, je posais encore des questions. "Tu es comme ces petits jeunes", me disait-il. "Ils veulent toujours en savoir plus. Il faut pouvoir répondre à leur attente, leur raconter la vie écrite par la nature, comme on lit dans un grand livre."

Robert Dun était un véritable écologiste : "La jeunesse doit savoir que les hommes s'autodétruisent sous la pollution incontrôlée, que cette pollution est dictée par l'appât du gain et qu'ils ne respectent plus leur environnement. Il viendra un jour où l'eau ne sera plus consommable, l'air ne sera plus respirable et ce sera trop tard pour agir".

"Les hommes confondent l'avoir et l'être, car l'avoir est facile, il est de l'ordre de la consommation et c'est ce que pratique notre société. Quant à l'être, c'est un chemin long et difficile pour le toucher, puis pour le réveiller, enfin pour le construire. Cela, les enfants le comprennent très bien, une force intérieure les y pousse tandis que les modèles de notre société les en dissuadent. Ils doivent en être conscients, doivent rester clairvoyants et vigilants".

"Tu connais les *Poèmes Barbares* de Leconte de Lisle ?" me disait-il, "Je récite aux enfants chaque fois qu'il m'est possible, le poème *Aux Modernes*". Et il me récitait ce poème avec la conviction que notre société est au bord du gouffre.

*"Vous vivez lâchement sans rêve, sans dessein
Plus vieux, plus décrépis que la terre inféconde
Châtrés dès le berceau par le siècle assassin
De toute passion vigoureuse et profonde*

*Votre cervelle est vide autant que votre sein,
Et vous avez souillé ce misérable monde
D'un sang si corrompu, d'un souffle si malsain,
Que la mort germe seule en cette boue immonde*

*Hommes, tueurs de dieux, les temps ne sont pas loin
Où, sur un grand tas d'or vautrés en quelque coin,
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,*

*Ne sachant faire rien ni des jours ni des nuits,
Noyés dans le néant des suprêmes ennuis,
Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches."*

Ma fille, était adolescente, quand Robert Dun faisait ses interventions pendant le camp d'été 1986. Elle se rappelle très bien de l'homme à la démarche difficile et à l'esprit si prompt.

"Il était curieux de tout et savait s'adapter à chacun d'entre nous, selon la question ou selon notre âge. Je le revois..." me dit-elle "...assis sur le rebord de la camionnette qui lui servait de campement, sa vieille machine à écrire noire sur les genoux, préparant le journal du jour ou l'intervention du lendemain. Toujours souriant, toujours affable, il s'interrompait chaque fois que quelqu'un lui posait une question, ironisait souvent sur son pauvre corps fatigué et quittait tout, si nécessaire, pour accompagner les enfants lors d'une sortie en forêt. Pour nous, il était un peu le grand-père druide qui pouvait répondre à toutes nos questions. Il nous parlait de la symbolique des couleurs, de la sève de bouleau qu'il fallait boire au printemps et comment la recueillir, il connaissait chaque plante et leur utilité pharmaceutique".

"Parfois, fatigués par une nuit agitée, nous dormions un peu lorsqu'il nous parlait de Nietzsche et de Zarathoustra. Mais malgré le relâchement de notre attention, il parvenait à faire passer le souffle. Il était un inspireur."

"Je ne sais si c'est cette année là..." poursuit-elle, "...mais j'ai en mémoire, comme si c'était hier, l'introduction dans nos activités, de la

L'ÉVEILLEUR DES JEUNES

cérémonie du Loup et de la Chouette. Pour Robert Dun, l'ordre du Loup distinguait ceux qui possédaient le plus de qualités physiques, le plus de courage, d'esprit de combativité, de caractère. La chouette, oiseau de malheur pour les chrétiens, était l'oiseau de la sagesse pour leur prédécesseurs, car elle voit ce que l'homme endormi ne perçoit pas. Ainsi, la distinction de la Chouette était accordée à ceux qui possèdent un degré particulièrement élevé de qualités d'intelligence, d'âme, de sensibilité. Et Robert Dun cette année là fut le Grand Duc.

Je me revois sur la lande, ayant passé la nuit seule à dormir dans les genêts avec la lune pour compagne. J'entends encore le hululement du Grand Duc qui aux premières heures du jour vint me réveiller. Ce fut un moment magique, une rencontre avec soi-même, ce que je n'avais pas vraiment compris à l'époque. Il nous apporta beaucoup d'autres choses, mais ce qui me parut le plus déterminant reste ce souffle de symbolisme qui donnait une nouvelle dimension à nos activités. Et ce qui me frappait le plus, c'est cette grande douceur qui émanait de Robert Dun, liée à une force intérieure qui irradiait de toutes parts. Je me souviens encore, de ces deux maximes émanant du Grand Duc, elles ne m'ont jamais plus quittée :

– Seul l'invraisemblable a des chances de se réaliser dans l'avenir. (Teilhard de Chardin).

– L'homme est une chose, qui doit être surmontée. Maxime, à la fois douloureuse et porteuse des plus hautes espérances. (Nietzsche)''.

Notre époque est une époque de dissolution. Tout ce que le passé a connu de noble est tourné en dérision. Pensant à Robert Dun, je dirais que pour nourrir nos âmes et nous aider à traverser forts et joyeux ces années difficiles liées à une formidable mutation historique : "Le secret du bonheur c'est la liberté, le secret de la liberté, c'est le courage."

Je remercie aujourd'hui l'ami, l'inspirateur, le philosophe pour tout ce qu'il a apporté par sa noblesse et sa grandeur d'âme.

Une amie fidèle



L'éveilleur des jeunes.

SOUVENIR D'UN CHEVALIER EUROPÉEN

“Ne pas courir après le Graal mais concourir à le former...”

Hrodgar

Vivit et non vivit

(il ne vit plus et pourtant il vit encore)

Jacques Benoist-Méchin,

Frédéric de Hohenstaufen ou le rêve excommunié

Robert Dun fût un combattant, un guerrier, un soldat.

Et pour tout dire... un Chevalier !

Comme tous les Chevaliers, il avait le sens de l'honneur et la religion du devoir.

On se doit à ceux qui nous précédèrent. Pour être digne d'eux...

On se doit à ceux qui nous suivront. Pour éclairer la route. Poser des jalons. Dégager le chemin...

La Chevalerie n'est pas d'origine chrétienne. Elle a été “récupérée” par l'église catholique, qui en fit un instrument à son service. Les Chevaliers étaient son bras armé, pour la domination du monde...

La Chevalerie est d'origine “païenne”... et par nature : spirituelle !

Comme le jour se bat contre la nuit...

Comme la liberté se bat contre l'esclavage...

Nous –Chevaliers de ce temps – nous nous battons pour rester des hommes debouts, sur la terre de nos ancêtres.

Et contre tous ceux qui voudraient nous asservir à leurs idéologies de mort et de lâcheté.

Comme tous les Chevaliers, Robert Dun s'est battu jusqu'au bout.

Soyons dignes de lui,

De ce qu'il nous a transmis.

Maintenant et à jamais,

Notre honneur s'appelle fidélité !

Michel c. d'A.



Ton courage au service de la vérité et de la justice.

AU VISIONNAIRE À LA LONGUE MÉMOIRE

“Seuls ceux qui sont d’hier me traitent de pessimiste.”

Oswald Spengler

Le lecteur non averti trouvera peut-être décalées, voire anachroniques, certaines remarques inspirées par la période encore “heureuse” d’après mai 68. A “l’assomption de l’Europe” souhaitée par Raymond Abellio s’est substitué aujourd’hui le grand déclin. Il y a trente ans, on n’eût jamais imaginé pareil degré de déchéance et de corruption généralisée, le cloaque qu’a dénoncé Maurice Martin-Robert Dun dans ses derniers écrits. Alors ? Florilège de souvenirs aimables ? Archives d’un passé suranné ?... Bien plutôt table de Mémoire au sens où Mémoire est la mère des Muses et de la Poésie, cette “Aurore boréale de la Mémoire”, l’arme totale d’un combat total... en se souvenant de l’adage guerrier selon lequel “Tout est gagné quand tout semble perdu...”

C’était autour des années soixante-dix. Lecteur assidu de la revue *Argad*, cri de guerre de haut vol proféré contre “un monde vétuste et sans joie”, un titre, la “*Chanson mystérieuse*” mobilisa soudain mon attention. Il était associé au nom de Robert Dun qui était alors pour moi un inconnu. J’éprouvai dès cet instant des connivences secrètes avec ces paroles venues du fond des temps et qui semblaient m’habiter depuis toujours. J’ignorais alors que ce qui serait bientôt notre “*Chant de Fidélité*” trouverait pour moi son expression exemplaire en la personne de Maurice Martin à qui je m’adresserai le plus souvent de manière directe au cours de ce bref hommage.

Celui qui n’avait été d’abord qu’une voix devait recevoir un visage grâce à mon ami Philippe dont j’eus la chance de faire la connaissance dans un cours privé de la banlieue ouest de Paris. Bien vite se révélèrent entre nous des affinités éthiques et spirituelles suffisamment profondes pour créer les liens d’une parfaite complicité. Je fus ainsi admis au sein de la communauté élective dont Maurice était la source vive, le visionnaire passionné qui savait fasciner et séduire et dont “l’enthousiasme” – au sens premier du mot – était toujours contenu par une maîtrise supérieure, parente de cette “impersonnalité active” qu’évoque Julius Evola. Cette “action de Présence”, ce rayonnement jailli du plus lointain de ton être donnait à ta parole une force de persuasion peu commune.

J'ai ici souvenance de la réaction plus qu'admirative d'une classe d'élèves de terminale à l'occasion d'un entretien sur la pensée de Nietzsche que Philippe et moi t'avions demandé de diriger. Ton intervention fut des plus percutantes. Les questions fusèrent. Une écluse fut ouverte. Des champs furent irrigués, semencés. Malgré l'épreuve du temps, quelques fruits sont demeurés intacts. Puisse l'ouragan avoir fait tomber les fruits pourris... Pédagogue et initiateur, tu le fus à merveille, loin de tout esprit théorique et ratiocineur propre au psychisme du désert dont tu as maintes fois dénoncé les effets délétères sur l'âme européenne. Rejoignant ainsi Ludwig Klages dans son *"Esprit comme adversaire de l'âme"* et surtout Stefan George, le plus grand poète après Hölderlin, ce fils de vigneron avec qui je te sens tant d'affinités : "Tu ne connais ce qui est pire en toi : lorsque ton esprit puissant se perd dans les nuages, lorsqu'il rompt ses liens avec la bête et la glèbe, alors il ne sait plus rien interpréter: dégoût et appétit, poussière et rayon, mort et naissance, hors de l'anneau de vie tout devient inintelligible..."

Cet "anneau de vie" peut-être n'en as tu jamais senti autant la force que lors de ces sombres journées où, proscrit, traqué comme une bête sauvage, tu trouvais réconfort dans la présence nuptiale de la "Grande Nourricière". *La Sorcière* de Michelet fut alors ta compagne en esprit. Comme elle, tu connaissais la vertu des végétaux, des plantes, et aussi parfois la chair plus ou moins savoureuse des animaux qui croisaient ton chemin. L'homme, nous disais-tu, est un prédateur conduit à tuer pour assurer sa survie en vertu du tropisme universel. Vingt ans plus tard, en réponse à un bipède à grosse tête dénonçant "l'horreur de la nature", tu auras ce mot sans appel : "Il n'y a qu'une manière de ne plus tuer. C'est de se suicider". Et je pense ici à la phrase laconique de Nietzsche que tu citais souvent : "Ce qui demande à tomber, ne le retiens pas, pousse-le".

En un fulgurant "retour-amont", je te revois à l'instant, une matinée de juin, lors d'une marche en forêt, ma fille Marie-Paule aux cheveux de soleil juchée sur tes épaules. En adepte fervent de Pythagore, tu lui appris ce jour là à lire au grand livre de la nature, et l'arbre, l'oiseau, la fleur, elle sut habiter leur nom au point de percevoir plus tard le divin dans la matière.

*"Et comme un oeil naissant couvert par ses paupières
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres"*
(Nerval, *Vers dorés*)

Ainsi, dans le bruissement des feuillages d'Orphée, dans la magie du "flamboiemment vert" où l'ombre et la lumière étaient alors plus près d'être

une même chose, nous découvriions que le paganisme, religion de la forêt, est bien une école d'émerveillement, loin des clivages dualistes, ce jeu d'intellectuel qui consiste à voir le jour et la nuit, la joie et la douleur, la vie et la mort dans deux camps opposés alors qu'ils composent entre eux de grandes alliances. Tu aurais sûrement adopté avec Montherlant la phrase des *Olympiques* : "Une âme saine, ayant ce fond de simplicité qui caractérise et permet les choses grandes sera toujours assez flexible, assez abondante et assez vigoureuse pour fondre joyeusement dans une unité supérieure la plupart de ces prétendues antinomies qui arrêtent tant les larves que nous croisons." Mais aussi Saint John Perse qui écrit dans son poème *Chronique* : "Nous vivons d'Outremort et de mort même vivrons nous." Propos qui rejoint l'attitude des anciens Mexicains dont les symboles de fertilité étaient auréolés de têtes de mort. Et à l'heure où sifflaient les balles des "orages d'acier", la joie ne fut elle pas pour toi la "cavalière de la mort" pour une initiation "qui n'ouvrait pas seulement les repaires brûlants de l'épouvante" ? Là, comme du haut d'un char qui laboure le sol, "on voyait aussi monter de la terre les énergies spirituelles. Il semblait qu'on se frayât ici un passage en faisant fondre une paroi de verre – passage qui menait le long de terribles gardiens" (Ernst Jünger)

Dans l'un de tes premiers livres, ces *Confidences de Loup Garou* dont les "considérations intempestives" furent un alcool trop puissant pour la plupart des éditeurs potentiels, j'appris que le chevalier Lohengrin avait un lien de parenté on ne peut plus étroit avec le "flamboisement vert" puisque son nom en était l'étymologie même. Preuve au passage que la chevalerie était, sous des apparences chrétiennes toutes formelles, structurellement païenne.

Couleur dominante de la forêt, le "vert", obtenu par la fusion du "bleu" et du "jaune", est la couleur païenne par excellence. C'est, nous disais-tu – car ta connaissance de l'univers symbolique était impressionnante – la réconciliation harmonieuse de l'eau et du feu, de l'homme et de la femme, celle des religions de l'immanence à base de mythes qui libèrent l'esprit sans le contraindre. Ainsi Lovecraft disait sa passion pour la mythologie, alors que la Bible le faisait bâiller d'ennui. Distance majeure que celle qui sépare, à l'origine, l'Européen des peuples de la Lune et des religions du désert où le Soleil est un feu torride, l'homme dominateur, où l'eau est rare et la femme subalterne. Phénomène ethno-psychologique dont tu nous as souvent signalé les effets pervers, en particulier dans un domaine aussi important que celui de la sexualité car le drame est précisément que le désert ne cesse de croître dans la conscience européenne.

"Le désert croît. Malheur à celui qui recèle des déserts" avertissait Nietzsche il y a plus d'un siècle. Que dirait-il alors aujourd'hui? Le sexe,

point de liaison de l'être et de l'éternité où la femme assure sa fonction de médiatrice entre l'âme et les dieux, qu'en est-il maintenant? Qu'est devenue cette *Métaphysique du sexe* – titre du livre-phare de Julius Evola – qu'illustra jadis la revue *Rebis* ? Où trouver la "Femme ultime" qu'évoquait Raymond Abellio ? Et que dire désormais de l'hypermédiatisation et des techniques d'ahurissement mises au service d'un pseudo-érotisme effréné, vidé de toute dimension sacrée, qui a fait de bon nombre de nos concitoyens des psychopathes tristes, d'éternels insatisfaits au Prisunic du sexe ?

Mais en vertu du principe alchimique *Solve et coagula*, tu sais comme moi qu'il en est des peuples comme de la matière et que c'est à l'instant de la dissolution que se forme le noyau dur de sélection. Ainsi, selon le mot de Ernst Jünger, pourrons nous "arrêter le pendule afin d'en inverser le battement..." Stefan George, pour le citer encore, évoque cette nouvelle aristocratie, cet "Homme Vrai" du "Nouvel Empire" capable de montrer le chemin et de régénérer l'Histoire :

*"Que soit répété l'enseignement secret,
Que la totalité des frères est plus forte
Que l'action des fractions,
Que l'être nouveau se propage dans le cercle
Qui exalte la puissance
De chacun de ses membres.
Que chaque nouveau chevalier
Du Temple de feu puise sa force
Dans ce cercle d'amour
Auquel rien ne doit échapper
Et que son propre dépassement
Se projette sur le monde
Pour revenir déboucher
Dans le cercle des purs."*

Ami Maurice, je pense à cette nuit de solstice où crépitait un feu immense, au centre du cercle sacré que formaient les "fils du Soleil" réunis à l'appel des *Oies Sauvages* et au cri de la chouette. C'était la fin du cérémonial. Soudain tu te levas et chacun fit silence. Alors, jaillit de nos cœurs, monta vers le ciel étoilé l'air venu du fond des temps, la *Chanson mystérieuse* pour laquelle, au dernier couplet, la chaîne d'or que nous formions se retourna pour se projeter vers le monde et ses "rivages lointains". Ce fut comme un instant éternel, à l'extrême pointe de tous les êtres, "sans enfance antérieure et sans vieillesse possible."

C'est aux accents du *Vin gaulois* que se déroula la veillée qui suivit, jusqu'à la naissance du soleil pour les gardiens du feu. Mais certains, dont nous étions se sentirent, l'hydromel aidant, possédés par la fureur sacrée des "berserker" et des aèdes et partirent dans les bois pour une "chasse sauvage" placée sous le signe de Dionysos. Un syncrétisme mythologique naquit cette nuit là, dans lequel les dieux du Nord et du Midi se retrouvèrent unis dans une bacchanale effrénée. Tu m'avais dit peu de temps auparavant, alors que nous évoquions les anciennes divinités du Nord que "les chemins du jour sont dangereux pour celui qui cherche la vérité". Mais, en cette nuit de solstice, la Lune brillait toute ronde et donnait à la scène une irréalité magique. Sous le charme de cette "poétesse enivrée" devenue pour un soir notre propre miroir, nous crûmes soudain entendre la cloche, "l'antique cloche de minuit" de *Zarathoustra*.

*"Toute joie veut l'éternité,
Veut la profonde, profonde éternité..."*

Mais minuit était passé depuis longtemps et nous retrouvâmes bientôt les gardiens du feu aux premières lueurs de l'aube. Tel fut le moment cime de notre amitié. En raison de contraintes professionnelles, la période qui suivit m'apparaît plus confuse, jusqu'à ma mutation en pays landais. Je te perdis alors de vue mais non de cœur. J'avais alors de tes nouvelles grâce à notre ami Philippe et je n'ignorais pas l'œuvre prodigieuse de désintoxication que tu réalisais auprès des moins abrutis de nos concitoyens. Je lisais tes livres et apprenais ton action sur le terrain pour donner toute son actualité à l'œuvre du solitaire de Sils Maria, notre maître à penser et à vivre. De mon côté, demeuré fidèle à la "religion de la forêt", je pratiquais toujours dans mon terroir landais d'adoption le salut au Soleil, sous le regard des chênes dodonéens et des pins musiciens. C'est tout récemment que j'ai appris que tu avais pris congé d'un monde dans lequel tu avais tout donné de toi en faveur de la "mutation surhumaine" devenue une exigence vitale en ces "temps de détresse".

"Alors nâtra la Grande Aurore, dans l'odeur solennelle des roses et l'anneau nuptial du retour brillera à nouveau dans le ciel de l'Europe."

Jacques Delort



*La houle fortifie les bras de nos rameurs
et la tempête nous mène plus vite au but...*

2. Les œuvres

*“On peut apaiser les corps
On peut battre les volontés
Mâter la fierté la plus dure
Sur l’enclume du mépris
On peut assécher les sources profondes
Où l’âme orpheline par mille radicelles
Suce le lait de la liberté*

*Je remonterai vers mes racines
Dussé-je les abreuver de mon sang
Jamais je ne serai de ces renégats
Prêts à jeter ma terre au gouffre
D’où que vienne l’appel du bien
Son chemin est celui où j’irai”*

Lounès Matoub,
poète et chanteur Kabyle assassiné
(*Chants anagighs d’Algérie*)

CONFIDENCES OU CONTRE-POISONS ?

*“Ceux qui dorment ne dorment pas par leur faute,
mais seulement par la faute de ceux qui ne savent les éveiller.”*
Alphonse de Châteaubriand, *La réponse du seigneur.*

L'histoire officielle affirme que les ultimes loups de France disparurent dans les années vingt. Sur ce point comme sur bien d'autres, l'histoire officielle se trompe. Il n'y aurait en cela rien de criminel si c'était le fait de l'ignorance. Or, les faussaires des manuels scolaires ne sont ni naïfs, ni innocents. Le seul paramètre qu'ils mésestiment, est que tant au niveau des hommes que des animaux, l'appréhension d'un danger mortel pour l'avenir du groupe, suscite sans trêve des révoltés incontrôlables par la légalité.

Et c'est ainsi que des loups en arrivent jusqu'au cœur du xx^e siècle à transmettre à ceux qui savent les écouter, les contrepoisons nécessaires en des temps où pullulent les traîtres.

“Une flambée de l'esprit...” cette métaphore séduisante, placée au milieu de “L'avant-propos” de *Confidences de loup-garous*, pourrait résumer le souvenir de tant de personnes qui rencontrèrent Robert Dun. Et pourtant... ce n'est pas par les *Confidences* écrites à Lyon en 1967, que ceux de la génération des années soixante et soixante-dix (à laquelle votre serviteur appartient) abordèrent les réflexions du loup-garou du Velay. Pour la majorité d'entre-nous, ce fût *Le Grand Suicide, Liberté, vérité santé ou les catacombes de la libre pensée* (dactylographiées, photocopiées, brochées et diffusées entièrement par leur auteur) puis *L'Âme Européenne, réponse à Bernard-Henry Lévi*. Souvent, ce sont ces lignes qui amenèrent, une volonté de contact, l'envie de découvrir un homme à part, ou encore le rêve de l'aider et d'“œuvrer” collectivement. Et malgré ces lectures, auxquelles succédèrent celles d'*Une Vie de Combat* et de *Vers l'Europe Retrouvée ou la Mort*, malgré bien des journées de randonnées (au château de Polignac ou au Mézenc) et des heures de discussion (sur les années de guerre et la vocation première des libertaires), ce roman géopolitique présente, au travers de lignes inégalées, une dimension encore inédite, même pour ceux qui l'approchèrent souvent, de la personnalité de Robert Dun.

“Les croyances et l'équilibre de quiconque ne l'a pas lu, ne reposent que sur du sable”, annonce l'exergue de l'ouvrage. C'est très loin d'être un

slogan commercial, les trente premières pages du livre, justifiant à elles seules cette phrase !

L'amorce, cependant, n'a rien que de plus banal : quatre personnages résident dans le Paris de l'automne 1963. Gilbert, l'ingénieur agronome en prise au doute sur l'existence, Léo et Arlette, deux enseignantes libres d'esprit et de corps et Helmut, solide gaillard d'âge mûr et de caractère accrocheur. C'est de ce dernier que viendra l'éveil.

De la capitale française à Malaga, de Fez à Bône, pratiquant le spagyrisme d'un Paracelse conscient que la création d'un devenir ne peut s'opérer qu'après séparation, purification et union nouvelle des éléments, Helmut qui se révélera être un SS, confronte, les réflexions à l'action, les sentiments aux arguments et à la manière d'un révélateur acide, indique à tous "le chemin à suivre volontairement. Ce chemin que d'autres suivent aveuglément".

Bâtir une aussi riche et solide intrigue autour de la première citation de Frédéric Nietzsche que Robert Dun parcourut, encore adolescent, dans une bibliothèque de Saint-Etienne, serait déjà une gageure. Gageure d'une valeur bien supérieure à ce que le monde contemporain du livre est capable d'offrir à ceux que la réflexion honnête tente encore. Mais cette écriture essentiellement "algérienne" va bien au-delà.

S'il peut paraître surprenant, au premier abord, que le lieu de telles *Confidences* vitales pour notre conception du monde se placent en Afrique du Nord (imaginée par tant de *pathos* comme un vaste désert !), deux explications cautionnent ce choix d'écrivain. En premier lieu, Robert Dun y fût présent de septembre 1963 au mois de juin de l'année 1965 (comme professeur de littérature française au lycée d'Annaba). Ce qui lui donnait le droit d'en parler. Ensuite, parce que des esprits "libres", autant que le sont ceux des héros, ne pouvaient donner leur pleine mesure qu'au sein d'une nature équivalente à leur état.

Ainsi, des montagnes enneigées de la Kabylie aux criques abondantes en mérours de Tipasa, des grandioses ruines romaines avoisinant Cherchell, aux plaques de sable superficiellement stratifiées du Sahara, se succèdent les analyses historiques (tous continents confondus !), les virus toxiques pour l'homme blanc (les monothéismes, les vogues d'exotisme), les propositions innovantes (l'amour libre mais non avili, un ingénieux contrat social) et tant d'autres fulgurantes pensées. On reste époustoufflé devant un tel raisonnement (symbiose d'éléments culturels et d'une solide mémoire), dont la justesse plonge ses racines dans la non-distorsion des faits humains ou la logique, lucide parce que dépassionnalisée.

Conséquence de toute grille d'analyse partagée, les parents de gènes et d'esprit vont se regrouper et se retrouver au sein d'une Fraternité. Idéal

support de la doctrine et de la foi nietzschéenne, fantastique outil informel, sans journal, affiche ou appellation, impitoyable ordre agglomérant, sans qu'ils se heurtent, les caractères, les avis, les jaillissements de chacun ; "Église" avec ses règles que trop de nos contemporains humanistes décervelés ne toléreraient pas : l'argent dépouillé de sa toute puissance, des sentiments dénués de l'usante jalousie, les rites totémiques d'initiation, la pleine confiance dans l'autre (que ceux qui sourient se réfèrent au *SS Leithefte* "Pourquoi nos armoires n'ont pas de serrures"), où la seule inquiétude connue n'est pas celle de la guerre atomique, mais celle du jeu auquel se livrent les forces de désintégration psychique des peuples.

Et puisque ce recueil se veut la suite, en quelque sorte, de celui qui avait été consacré à Saint-Loup, il y a treize ans de cela, il n'est sûrement pas inutile d'établir des parallèles entre ces deux hommes dont la première "rencontre" eut lieu lors d'une conférence "Ajiste" avant-guerre. Ils se revirent seulement des années plus tard, peu après l'édition du deuxième volume d'une trilogie devenue depuis réputée, et cette "parenthèse temporelle" justifie d'autant, le regard qu'il est nécessaire de porter sur les réflexions communes de ces camarades de combats.

Si Saint-Loup, découvre à travers la personnalité de "Catulle le jeune", certains villages "germaniques" constitués de maisons aux murs droits et propres, de rues larges et entretenues dans une Russie stalinienne dépenaillée, Robert Dun, va se servir d'un passage de l'ingénieur trentenaire au village Kabyle de Beni-Yeni, sur la route de Tizi-Ouzou, pour procéder à un constat identique : "... l'hospitalité est de toute première qualité. Les prix des bijoux sont incroyablement bas. Les artisans nous reçoivent avec une gentillesse qui nous laisse confondus. Personne ne mendie dans les rues du village. Les maisons sont propres, les escaliers de bois bien entretenus. Rien ne sent la pouillerie et la veulerie tant de fois rencontrées."

Et tout aussi incontestablement, les personnalités d'Helmut et de Le Fauconnier (apparu pour la première fois dans *Les Hérétiques*) sont sœurs. Nous savons à présent, que toutes deux ne sont que des mythes. Mais contrairement à d'autres légendes qui doivent une éternelle luminosité à l'irréalité qui les nimbe, ces "prototypes" d'hommes nouveaux sont susceptibles d'appuyer leurs existences sur du concret et d'obtenir ainsi une auréole plus noble parce que appréhendable.

Dans *Nouveaux Cathares pour Montségur*, Saint-Loup accorde une large place aux tablettes gravées "d'une écriture enchevêtrée" envoyant ainsi des centaines de jeunes occidentaux découvrir fébrilement les rues de Mayrhofen et les pentes des glaciers proches. Robert Dun (qui signa

donc, en 1967, le premier jet de *Confidences de loup-garous* du patronyme de Bernard Jourdan) fait également dire à Gilbert : “L’initiation, c’est lorsque soudain tout l’être entre dans la certitude immédiate. Vois-tu Arlette, une vieille légende celtique parle d’une science qui dort dans les Tables d’Emeraude. Ces tables ont peut-être une réalité objective. Elles peuvent porter les signes graphiques et une partie de la richesse des langues perdues. Mais de toutes façons, elles ne peuvent qu’être le reflet des grandes Tables d’Emeraude que nous contemplons tous les jours sans les voir.”

Plus important encore, car s’il n’y avait qu’une chose à retenir des écrits de ces deux hommes, ce serait celle-là : on n’aide pas l’ennemi à vaincre ! Gévaudan (travestissant la personnalité de Saint-Loup) répond au juge d’instruction, qui dans *Les Nostalgiques* le convoque : “Un instant, s’il vous plaît, dit-il, je résumerai mes déclarations. Mais auparavant, je veux développer certains points, préciser la portée du refus que nous opposons à ce que nous considérons comme une entreprise de démoralisation. Pour entrer dans notre communauté il faut, par exemple, se séparer des postes de radio et de télévision. Car accorder le moindre crédit aux truquages de la TV, ajouter foi aux commentaires de la radio, équivaut à abaisser sa garde devant l’ennemi. Nous n’achetons jamais de journaux quels qu’ils soient. – Vous ne savez donc rien de ce qui se passe autour de vous ? demanda le juge en marquant sa surprise par un mouvement des sourcils. – Erreur. La “*vox populi*” nous renseigne sur l’essentiel après avoir filtré l’accessoire. Il existe peu d’événements dignes d’être notés... Rien d’important en politique intérieure jusqu’au départ du général de Gaulle. Rien d’important en politique extérieure jusqu’à la guerre. Si de Gaulle s’en va, si la guerre éclate, nous le saurons en même temps que les autres ! Je vois, je vois, murmura le juge. En somme vous êtes une communauté de mauvais consommateurs et de mauvais citoyens ? Gévaudan prit le parti de rire (...).”

Piochant à son tour dans sa biographie, Robert Dun décrit le personnage de Michel Morin, professeur de mathématiques venu enseigner bénévolement, en bon coopérant socialiste, aux Algériens récemment “libérés”. Mais l’inertie orientale lui a donné une conscience raciale et son individualisme libertaire est devenu “...le fond de ma rage blanche contre le capitalisme et, plus encore, contre les victimes du capitalisme. Car ce sont elles qui sont coupables de ne pas boycotter les produits qui font une publicité tapageuse, qui sont coupables de ne pas boycotter les élections, de ne pas boycotter les journaux, les cinémas, les spectacles veules et stupides...”

CONFIDENCES OU CONTRE-POISONS ?

Peut-être à sa façon, Robert Dun est-il moins “stylé” que Saint-Loup. Peut-être aussi mise-t-il sur une impérative clarté : “Il y a trois appuis indispensables à posséder pour affronter le chaos.” écrit-il, “Une grande force intérieure, une éthique basée sur l’instinct, une communauté de frères.”

Nul ne pourra douter, après avoir lu les ouvrages d’un tel loup-garou, qu’ils touchent à l’intérêt du plus grand nombre. S’ils avaient bénéficié d’un support de diffusion notoire et de la publicité minimale qu’assure une maison d’édition médiatiquement reconnue, ce n’est pas quelques dizaines de milliers d’Européens qui auraient bénéficié de secousses vitalisantes, mais des millions.

Dans tous les cas, et puisque notre avenir ne sera pas, de manière certaine, aussi long que notre passé, observons les yeux des enfants d’Europe pour nous convaincre de garder au cœur “Une seule consigne. Ne sème pas pour toutes les oreilles. Rayonne, catéchise de manière à former des êtres qui seront à leur tour des foyers ardents de dispersion de notre doctrine.” Pour le seul respect du souvenir, de ceux qui sous les runes doublées, suivirent une route similaire à celle de Robert Dun, nous devons continuer à agir. À chacun de se dresser à son tour ?

Charles Dexter Ward

LE MESSAGE DU VERSEAU

“J’ai rencontré Robert Dun chez un ami commun. Nous avons correspondu. J’ai lu ses ouvrages. Ce qui frappe, dans ses œuvres, c’est la recherche constante de ce que l’individu isolé peut et doit entreprendre contre une décadence qui paraît ne laisser aucun espoir. Comme Nietzsche apporte d’importantes solutions aux problèmes de notre temps, Robert Dun les met à la portée des lecteurs intelligents d’aujourd’hui.”

Gaston Amaudruz

Un message c’est une incitation adressée aux hommes par un artiste, un écrivain, un visionnaire. En choisissant le titre de son livre, notre auteur a clairement indiqué sa volonté de transmettre des données qu’il estime importantes à l’aube d’une ère nouvelle.

Mai 68 lui a montré qu’il existait, loin des factions rivales, des hommes et des femmes ignorés de tous, aspirant à ne pas vivre et mourir idiots dans la solitude des mégapoles.

Quelques années plus tard paraît un modeste livre, fruit de quarante années de recherche. C’est la première fois qu’un ouvrage est imprimé avec la signature de Robert Dun. C’est *Le Message du Verseau*.

Ce livre à compte d’auteur il va le diffuser largement, notamment dans les librairies ésotériques. Il l’apporte aussi à quantité de groupes marginaux qu’il visite et encourage au fil des ans.

Ceux qui ambitionnent d’“entrer en politique” ne l’intéressent pas. C’est bien aux jeunes marginaux qu’il dédicace son ouvrage, à “tous ceux qui ont placé les valeurs de l’Être au-dessus de celles de l’Avoir.” Il leur dit qu’ils ne doivent pas “se laisser refroidir par les ans” car leur rôle historique est d’être “les lions et les colombes de Zarathoustra et l’annonce de ses enfants, car c’est parmi eux que vagit l’humanité de l’avenir.”

Robert Dun écrit comme un humaniste non comme un spécialiste de la dissection du cerveau de la sangsue. En 208 pages, il concentre des masses de connaissances, histoire de l’humanité, systèmes politiques qui s’opposent, contrastes climatiques et psychologiques, il embrasse le cosmos, “*le temps père de l’espace et l’espace mesurant le temps*”... De ce riche foisonnement d’images et d’idées, à l’instar de la tapisserie de Bayeux, on pourrait tracer des fresques hautes en couleur, animées par sa verve. Citons, par exemple ce court passage : “*Lorsqu’un navire coule, il en est qui entonnent « plus près de toi mon dieu », d’autres vident les bouteilles du bar, ce qui fait deux manières à peine différentes de s’anesthésier pour l’agonie, d’autres enfin qui préfèrent construire des*

radeaux et scruter l'horizon. Je fais partie de cette troisième catégorie... Mon message est un bon flotteur, attrape qui pourra !"

Cependant, à travers ce bouillonnement le *Message du Verseau* est un livre construit avec méthode, pédagogique même, dans un langage simple à comprendre. Le lecteur est vite amené à pénétrer des enchaînements de cause à conséquences.

Il convient d'aider les porteurs de l'avenir à construire leur propre ensemble de concepts cohérents. La ruine de la Babel moderne entraîne la perte du logos, la perte de la pensée (pourtant spécifique de l'homme).

Robert Dun prend soin de redéfinir ce dont il parle, soigneusement : qu'est-ce qu'un mythe, un symbole, un concept, un archétype ? Qu'est-ce qu'un État, un peuple, une culture, une civilisation ? En bon germaniste, il va même jusqu'à éclairer sa route en ayant recours à l'étymologie : la forêt - *wald* – les Puissances : *Gewalten*. *Faust* : le poing donc la force...

Dans la première partie du livre, Robert Dun entraîne son lecteur à partir des mythes à suivre les enchaînements permettant de comprendre les malheurs de notre temps. De Faust qui vend son âme et détruit tout ce qu'il touche symbolisant l'hypertrophie du moi, nous pouvons passer à l'examen d'une conception faustienne. Celle-ci a déferlé sur l'Europe, supplantant celles issues des mythes de Prométhée et d'Héraclès. L'auteur trace les lignes de forces des impérialismes faustiens : croyance au progrès indéfini des sciences et des techniques matérialistes, la machine qui domine l'homme, l'accélération du rythme des guerres et leur férocité, le profit immédiat. "Cette impasse catastrophique n'est pas accidentelle, les représentations faustiennes contenant les plus pernicieuses erreurs sur le bonheur et la puissance". Elles ont été figées dans l'autorité de Rome, le capitalisme et le marxisme.

Mais pourquoi Faust est-il devenu le Maître du monde, écrasant Héraclès et Prométhée ? Ils sont tout le contraire de l'avidité, de l'Avoir. Prométhée est une figure parente du Christ et d'Odin, ils donnent aux hommes l'éveil et l'esprit et expriment le mythe de l'incarnation. Héraclès naît du souvenir de Prométhée. "A la mort du bien fait homme, répond la montée du héros, de l'homme-dieu" (Héraclès, Siegfried, fils de l'homme et surhomme.) Tout ceci à comprendre comme des lignes de forces.

Comment vous en sortir ? Notre inconscient est lourd de vérités refoulées ou ignorées. "Un cheminement existe pour ceux qui ont conservé, développé ou retrouvé les perceptions. Ce cheminement est sélectif qui conduit du divin extérieur abstrait au divin intérieur." Robert Dun invite chacun à faire appel à son intuition et chatouiller un peu ce géant endormi de l'inconscient individuel et collectif.

Dans la deuxième partie de son livre, il développe un mode de recherche original sur les archétypes Jungiens.

Il l'applique d'abord à ce qu'il nomme le tao occidental – le masculin et le féminin dans les quatre éléments. Jung comme Nietzsche ont été des précurseurs plus que des créateurs. Cette observation conduit Robert Dun à s'étonner que "personne avant lui-même n'ait tenté un éclairage des cultures et des civilisations qui les ont suivies à partir des archétypes." Il propose la découverte de la puissance de ces archétypes à travers l'obscurantisme judéo-chrétien puis celui des scientifiques. D'où de très grandes pages sur le conditionnement géographique et historique des psychismes et des cultures. Il dégage l'antinomie et la difficulté de compréhension réciproque entre le monde "nordique" et le monde du "désert."

L'analyse de l'ère dite chrétienne forme une troisième partie très fournie (monothéisme – royauté de droit divin – infériorité de la femme – oppression et ruse...) L'étude de la persistance clandestine de valeurs prométhéennes peut se résumer dans la formule "Shakespeare ou la Bible." Les distorsions dûes à Paul de Tarse sur une version "vénusienne" du message religieux sensible dans les Evangiles ont eu des conséquences tragiques. Marchés des nantis impitoyables devenus mondialistes, usure de la biosphère, oxygène et eau en tête, impasse de la surpopulation, menace atomique...

D'où dans le monde actuel des adultes apeurés et des jeunes ligotés par les données de leur vie. Seuls parmi les plus lucides ceux qui accèdent à un niveau spirituel seront capables d'être protégés du désespoir nihiliste. Grâce à eux, nous ne devons pas désespérer ni de l'homme ni de sa destinée surhumaine.

La quatrième partie du *Message du Verseau* porte le sens lumineux et positif du message. "Le bonheur le plus haut des humains ne réside que dans la personnalité" rappelle Goethe. Les idéaux dépeints par Stephan George font état de la nouvelle noblesse. Sans lignée glorieuse, grandissent dans la foule d'étranges rejetons, premiers nés de leur rang et les frères se reconnaîtront à la flamme pure du regard.

Cette nouvelle noblesse est celle de la jeunesse partie à la recherche du "chant des choses nécessaires, l'unique et irremplaçable mélodie."

La voie dans laquelle il faut s'engager a été décrite par Nietzsche dans toutes ses œuvres et notamment "la Volonté de puissance" véritable clé de voûte de ses écrits. Le chercheur peut s'immerger dans la vision religieuse optimiste du monde selon Nietzsche.

Robert Dun la décrit magnifiquement : "*Chaque atome de l'univers est une parcelle de cette énergie positive qui pousse chacun à grandir donc à dévorer et à se reproduire donc à aimer.*"

Tous les conflits et toutes les générosités de l'univers sont contenus dans le jeu de destruction et de construction simultanées. Un finalisme divin agit dans la création selon sa propre sagesse.

La volonté de puissance, ce *fatum*, nous pousse sans cesse sur la voie de notre réalisation personnelle, car "il est au monde un seul chemin que personne ne peut suivre hormis toi-même." Une vision, un but "surmonter l'homme afin qu'il atteigne la destination surhumaine." Ce but passe par un travail, une *catharsis*. C'est l'heure du Grand Midi et du Grand dégel ou "tout peut s'abîmer de votre grand mépris, bonheur, raison, vertu en une vaste mer qui le purifie. La purification conduit à l'engagement, une ascèse sur la « corde raide » mais au travail pour surmonter les catastrophes avec un enthousiasme pour fièrement témoigner du sens de la terre. Une éthique du dépassement, travailler et inventer, bâtir la maison du surhomme, et avoir la volonté de créer à deux l'unique qui est plus que ses créateurs".

On remarquera que dans tout son livre, Robert Dun tient la complémentarité de la femme vis-à-vis de l'homme comme essentielle. La révolution culturelle ne serait jamais là sans la création d'une société réelle au sein de la "société" moribonde.

Les dernières pages du livre sont présentées comme une "veillée d'armes", un appel pour un mouvement créateur. Il faut une réaction en chaîne, un réseau silencieux pour que vienne une révolution culturelle.

Une trentaine d'années ont passé depuis que Robert Dun a conclu son livre en disant : "C'est plus qu'un livre, c'est un acte."

Interrogeons nous sur l'état actuel du monde et sur l'état des gens lucides et sur leur engagement...

Robert Dun, dans sa préface s'était interrogé avant d'écrire : "Pourquoi écris-tu imbécile ?" Et son Daimon intérieur de lui répondre : "Inutilement ? Qui peut le dire ?"

Habité par une tenace espérance il concluait : "Même si je n'aidais quelques dizaines d'humains à retrouver un sens à leur vie et le courage pour œuvrer pour l'avenir, ce ne serait pas en vain. Ce ne serait pas en vain même si je ne sauvais qu'un seul couple dont les enfants de chair reprendraient la marche ascendante de l'espèce..."

Tel était Robert Dun – Tenace et chaleureux.

Jackez le Gwen

LE MESSAGE DU VERSEAU

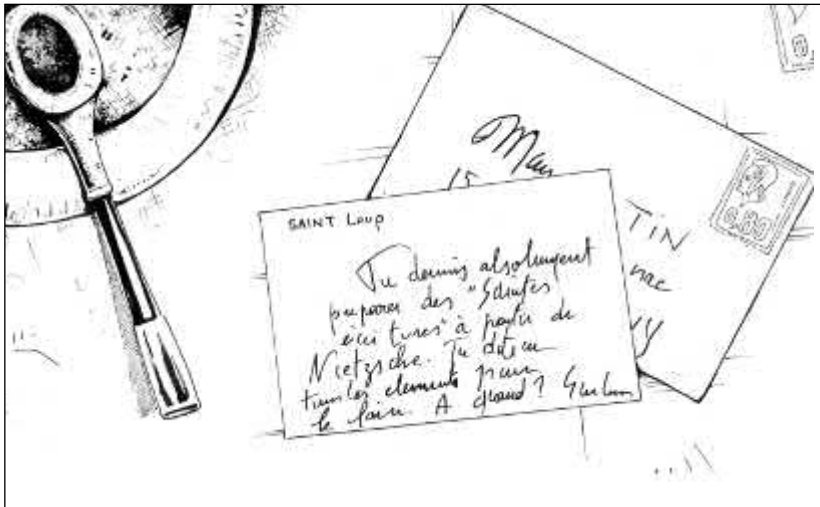
New Dehli, avril 1978

“Cher ami,

J'ai relu votre “Message du Verseau”. Il y a là une mine de renseignements historiques précieux. La vraie valeur du livre c'est de montrer Nietzsche sous le jour qui est le sien et le nôtre. Comme vous avez été habile de ne pas souffler mot de la postérité spirituelle active combattante du philosophe !

Je destine les livres envoyés cette fois-ci à l'ambassadeur de Grèce à Dehli, à deux brahmanes du Penjab ainsi qu'à la bibliothèque de l'Alliance Française (attraction du titre judicieusement choisi).”

Savitri Devi



RENCONTRE AVEC UN HOMME REMARQUABLE

*“Ma liberté m’a souvent coûté cher,
mais je l’échangerais pour rien au monde.”*

Robert Dun

“Quel drame, au fond, qu’une vie droite !”
Léon Degrelle, *Les âmes qui brûlent.*

Certains hommes ont eu le mérite de vivre une destinée peu commune, de qualité, tournée vers l’engagement permanent et inconditionnel. Maurice Martin, *alias* Robert Dun, fut de ceux-ci. Remarquable, son engagement le fût déjà dans son principe. Par le fer et le sang, il risqua le don suprême, celui de sa vie pour ce qu’il savait être juste là ou tant d’autres se complaisaient dans les péroraisons stériles. En conclusion logique, il avait prolongé dans l’action ultime le mouvement de l’Idée ayant toujours sous-tendu l’existence des civilisations européennes.

Et l’époque de l’action pure et effective n’ayant plus force de loi sur le terrain, ni dans bien des volontés anéanties par la défaite, il choisit de poursuivre le combat sur le plan de la pensée, de cette pensée salutaire prompte à germer dans de jeunes esprits sains et ferment indestructible d’une renaissance future. Cela il le savait plus que tout autre et en tous cas mieux que certains. La richesse énorme de son savoir ainsi que sa longue expérience lui permettaient de l’affirmer. Et à nouveau, il trouva le moyen de l’exprimer d’une façon très concrète : par son œuvre littéraire, idéologique, historique, rituelle. Et cette création inestimable capable d’activer les cœurs et les esprits des générations futures a ainsi gagné ses lettres d’immortalité que le temps et l’adversité ne pourront jamais effacer. Lorsqu’on m’a fait l’éminent honneur de me demander un texte en souvenir de Robert Dun, j’ai d’abord ressenti une profonde confusion et indignité, n’ayant moi-même jamais rien risqué d’autre que d’endurer par de simples écrits les foudres d’un système arrogant de sa toute puissance, des foudres somme toute très anodines et qui paraissent plutôt des aboiements de roquets, comparées aux épreuves passées. Faute d’avoir vécu des temps plus honorables où l’épée sacrait la valeur, je n’ai pu que jeter ma plume dérisoire dans ce combat titanesque qui se poursuit toujours sous une autre forme et où s’affrontent des forces dont l’envergure nous reste insoupçonnée. Je ne désire donc qu’apporter ici un modeste témoignage d’amitié.

Robert Dun, je l'ai rencontré pour la première fois il y a bien longtemps, lors d'un passage à Paris pour une conférence. Sa vivacité d'esprit, sa clairvoyance, son érudition qui ne laissaient aucune prise aux assauts irréversibles du temps, m'avaient profondément impressionnée. Un homme de foi, de combat, d'engagement idéaliste toujours résolu malgré la tragédie épouvantable de 1945, se tenait devant moi comme un exemple vivant de ce que nous devons tous être, nous qui nous prétendons trop rapidement et présomptueusement militants d'une cause sacrée avant que de n'avoir jamais rien prouvé, ni sacrifié.

Autrefois, en temps de guerre, il avait donné son sang pour l'Europe, et à présent, en temps de paix, il nous donnait sa volonté de poursuivre la lutte dans l'honneur et la fidélité au sang, précisément, ce qui ne pouvait manquer de réchauffer nos cœurs parfois défaillants face à l'ignominie triomphante et généralisée. Et comme Antée se ressourçant au contact familial de la terre mère, tournons-nous avec admiration et respect vers ces Grands Anciens qui nous lèguent leur force et nous confèrent ainsi l'assurance intérieure.

Mais je laisse ici à d'autres, qui l'ont certainement bien mieux connu que moi, la joie, quoique endeuillée, de parler de la vie de Robert Dun et me contenterai d'évoquer un aspect de son parcours à travers un roman très autobiographique qu'il nous a laissé : *Le Grand Suicide*. Titre évocateur au possible, qui nous entraîne dans l'aventure européenne de deux jeunes guerriers idéalistes à l'époque charnière et définitive qui vit le triomphe des valeurs marchandes contre les valeurs aristocratiques dans le monde.

L'un était français, Emile, anarchiste qui se cherchait. L'autre allemand, Klaus, et s'était trouvé dans la SS. L'un était profondément sceptique et se méfiait à juste raison de toutes ces prisons où se complaisaient les êtres serviles et que l'on nomme préjugés, partis, croyances, morales. Mais volontaire, indépendant, curieux de tout, il s'interrogeait et cherchait la vérité, finissant par comprendre que chacun porte la sienne, celle de sa nature.

Il rencontra fortuitement l'autre, Klaus, qui avait dépassé le stade des oppositions factices et trouvé sa vérité dans l'unité du combat. Et ce combat lui-même, le jeune SS le savait déjà sans classe ni frontières, jusqu'à le déshabiller de l'idéologie très politique et historique du national-socialisme pour voir en lui la nécessité élitiste de l'identité aryenne. Il connaissait ainsi sa valeur inestimable, valeur qu'il aurait été naturellement bien incapable de quantifier suivant l'optique occidentale.

Car, de fait, quand tout a un prix, rien ne vaut. Et peut-on précisément accorder quelque valeur à des idéologies qui ne voient en l'homme

qu'une force de travail pour les unes, un instrument de consommation pour les autres et un mouton de Panurge parqué par son pasteur pour la troisième ? Que dire d'un système où les femmes se réjouissent de porter des fruits exotiques et les hommes dénigrent l'assurance virile de leur talent ?

Au-delà de tous ces refus, les deux aventuriers se rejoignirent et se surent naturellement amis dans ce qui n'a pas de prix : le courage, l'idéalisme, le sens de l'honneur et cette dignité qui puise sa force dans le mépris de la fatalité.

Véritablement libres, de cette seule liberté qu'inspirent fierté et force intérieure, et non les décrets constitutionnels, ils ne purent qu'aimer des femmes de leur rang par ce vrai sentiment de complicité, d'accord instinctif qui s'oppose au vulgaire désir bourgeois de possession. Ils prolongèrent ainsi le combat dans la famille et la lignée harmonieuses.

Ils étaient tous les deux guerriers dans l'âme, l'un effectif, l'autre en devenir, et ne purent qu'éprouver un profond dégoût devant les abjects moyens d'une guerre américanisée, sachant par instinct que comme le disait Claude Farrère : "Le courage n'est courage et ne vaut vertu que libre, individuel, volontaire, – choisi tel –. On est brave quand on risque par amour de risquer. On est couard quand on avance, passif, entre les rafales incertaines d'un adversaire auquel on échappera peut-être et la mitraille imminente et précise des gendarmes de l'arrière... la guerre moderne, enrôlant de force tous les hommes et toutes les femmes d'une nation, les arrachant à leurs travaux, à leurs devoirs, à leurs familles, fait reculer l'évolution humaine, et n'est plus qu'une école de morne démenche, de bestialité, d'inertie résignée et trop souvent, pour paradoxale que l'affirmation puisse paraître, de lâcheté."

Et cet amour de risquer, cette aisance face au danger, d'aller à l'ultime sacrifice sans considération pour les avantages ou pertes, c'est ce qui confère sa noblesse au guerrier avant tout autre. Il trouve même, grâce à la mort, une sorte de sanctification qui le sacre dans son instinct de perfection et le soustrait au caractère très ordinaire de l'existence.

Mais le guerrier, ce n'est pas que l'action pure. C'est aussi la pensée qui la sous-tend, qui peut, le cas échéant, lui donner une dimension spirituelle et conduire à une voie de réalisation intérieure. Dans les temps primordiaux, les Brahmanes, la caste des prêtres en Inde, savaient aussi se faire guerriers. Et alors, ils se sentaient "l'incarnation de la justice, comme la main agissante du divin". (*Le Grand Suicide*).

Cette notion de "chevalerie métaphysique", la SS fût la dernière à l'avoir défendue, portant haut l'idée fondamentale qu'une élite, fer de lance d'un peuple, d'un continent, d'une race, ne peut être animée que

par une conception métaphysique conforme à sa nature intrinsèque. De là l'évacuation de ce qui fait obstacle à l'unité primordiale perdue : la classification par le travail, les confessions religieuses, les appartenances diverses et multiples à des cercles de privilèges d'argent, titres, propriétés, savoirs et tout ce qui éloigne l'homme de ses liens familiers avec la nature.

Le Français fût reçu dans la SS parce qu'il le méritait, que là était sa place évidente. On lui offrit même la possibilité d'être un instructeur idéologique dans son pays et de former à son tour des élites. Il s'engagea à nouveau, s'unit ainsi au rêve de créer une nouvelle Europe dégagée des clivages, nivelée par le haut et libre dans sa force. Nos deux héros ont vibré en commun pour cette belle utopie à portée de leur volonté, de la volonté de tous ceux qui oseraient y croire et se sacrifier pour elle. Et ils ont osé, même en sachant pertinemment que la médiocrité sait toujours se liguer contre la valeur pour en assurer la perte. Ils ont en apparence perdu, mais sans perdre leur âme ni la dignité, ni même renoncer en esprit. Ils ont donc gagné le droit de rester des exemples dans l'histoire face à des vainqueurs de pacotille qui n'ont que leur obscure vilenie comme étendard.

Or, au cœur de ce grand suicide des Européens aveugles que fût la Seconde Guerre mondiale orchestrée intelligemment par des puissances étrangères, quelle finalité pouvaient encore trouver ces hommes de guerre d'un autre temps, artistes de la mort, authentiques samourais qui la portaient sur leur casquette parce qu'ils ne la redoutaient plus, ayant vécu une autre naissance ? L'époque n'était plus au triomphe loyal par les armes mais à la boucherie sciemment organisée comme hémorragie finale, – l'espérait-on – des forces vives de l'Europe.

Ceux qui survécurent, et parmi les plus intelligents comme Robert Dun, comprirent que le combat devait se poursuivre d'une autre façon, par les armes de l'esprit, par le sens de l'action communautaire, familiale, par la diffusion de notre spiritualité, afin de finalement préserver ce qui est valable et laisser aller à leur sort inévitable les déchets irrémédiablement contaminés. Entretenir le feu caché de la valeur, conserver une inaltérable indifférence face aux attaques d'un cycle qui s'épuise et se sait bientôt à son terme, garder toujours au cœur la flamme qui, un jour, rallumera un grand incendie, tels sont les défis qui nous élèvent et nous renforcent.

Villiers de l'Isle-Adam a énoncé cette magnifique maxime : "L'homme se mesure à ce qu'il admire." Et à tout instant, à toute heure, il n'est que trop évident de constater ce que ce nouvel ordre mondial nous

RENCONTRE AVEC UN HOMME REMARQUABLE

pousse à admirer, – si tant est que l’admiration, sentiment qui distingue déjà les âmes nobles, soit dans l’ordre de sa compréhension élémentaire – il serait plus juste de dire adorer. Ces “valeurs”-là ne sont pas les nôtres, et l’on ne se risquera d’ailleurs pas à souiller ces pages de recueillement en les définissant. Celles que nous affichons et défendons suffisent à les classer et les éliminer d’office, comme le soleil radieux transperce les vilains grisons dans le ciel.

Les hommes que nous admirons, qui sont des exemples et non des modèles, nous montrent la voie à suivre, l’éthique à transmettre. A nous de savoir en être dignes. A nous d’être suffisamment intelligents et lucides pour ne pas encore une fois nous tromper d’ennemis face aux manipulations auxquelles on assiste et qui ne visent qu’à détourner notre attention des vrais problèmes. A nous d’agir dans le devoir et la constance, quoi qu’il arrive. La survie de nos descendants, des peuples encore identitairement conscients et même le sort de la planète en dépendent.

Le reste n’appartient plus à notre volonté. Comme le dit Robert Dun dans *Le grand suicide*, “Nous sommes dans la main de Dieu”.

Edwige Thibaut

TRADUIRE SANS TRAHIR

Comment pénétrer, aujourd'hui, dans ce texte labyrinthique, à la fois obscur et lumineux qu'est le *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche ?

Comment interpréter ses multiples symboles ; l'aigle, le serpent, l'ermite, le funambule, l'homme à la sangsue, le devin... ? Quel message déchiffrer derrière ses allégories ?

“Un livre pour tous et pour personne”, ainsi le voulait son auteur. S'exprimer par aphorisme ou à travers l'étrange aventure de ce prophète, était pour Nietzsche, une façon d'en appeler à son lecteur. Celui-ci se devait de participer à la construction de cette pensée nouvelle. Il le voulait “co-créateur” mais aussi “bon ruminant”, afin qu'il digère les aliments contenus dans son œuvre.

On retrouve, dans ce rejet d'une pensée systématique et dogmatique, quelque chose de Socrate et de son refus de figer son message par l'écriture, “pensée morte”. Socrate, lui aussi, voulait que les réponses viennent de son interlocuteur, qu'il les trouvent en lui-même. Il refusait de lui imposer les siennes.

Mais que serait-il advenu de cette pensée vivante de Socrate si son disciple, Platon n'avait pas conservé, à travers ses écrits, la trace de sa philosophie ? La prouesse de Platon fut sans doute de savoir restituer, par le biais du dialogue, le caractère vivant de la maïeutique. Chacun de ses ouvrages se termine ainsi de manière aporétique : on n'y donne jamais la réponse à la question initiale. C'est donc bien au lecteur de la trouver.

Certes, contrairement à Socrate, Nietzsche a écrit et nous a légué des textes d'une grande poésie, porteurs de messages philosophiques tout aussi profonds. Mais pour accéder à ces messages, sans doute avons-nous besoin d'un guide, qui, sans pour autant nous imposer son interprétation et sans se substituer à la parole originelle de l'auteur, nous aide à la traduire.

Traduire sans trahir. Interpréter tout en conservant la modestie de l'interprète. Expliquer sans déformer. Commenter sans paraphraser. Eclairer sans faire perdre au texte son séduisant mystère. Pari impossible ?

Robert Dun nous a offert une éblouissante traduction de *Ainsi parlait Zarathoustra* et nous accompagne dans sa lecture, grâce à des commentaires d'une pertinence inégalée. L'originalité de ce travail, consiste aussi et surtout à nous aider à mieux comprendre en quoi la parole de Zarathoustra et ses prophéties s'appliquent à notre monde moderne, à notre présent et à notre futur. Contrairement à tous ces commentateurs

imbus de leur érudition qui ne font souvent œuvre que de fossoyeurs ou d'archéologues, Robert Dun avait compris que le but de la philosophie c'est de pouvoir s'appliquer à la vie. A quoi sert l'accumulation de connaissances, de savoir, si ce n'est à nous aider à comprendre notre monde, notre histoire, notre vie ?

C'est le but du travail de Robert Dun. En rendant le texte de Nietzsche plus accessible, il voulait le rendre aussi plus efficace, l'aider à agir sur l'humanité, ne serait-ce qu'à travers une prise de conscience salvatrice.

Ce qui m'a frappé, lorsque j'ai découvert pour la première fois la traduction de Robert Dun, c'est le respect de la pensée de Nietzsche, un respect qui ne se limitait pas au respect de la lettre. Combien de traductions avais-je lues qui n'étaient que des traductions de bons germanistes, soucieux parfois de conserver la poésie du texte, mais peu préoccupés de rendre compréhensible le message. Bien au contraire, il semblait que plus le texte paraissait obscur, plus on le trouvait beau !

Mais le but de Nietzsche ne se limitait tout de même pas à "bien écrire" !

J'ai aussi eu à faire avec des traductions plus rigoureuses, plus soucieuses du fond que de la forme. Ainsi celle de Golschmidt satisfaisait-elle davantage les philosophes et ai-je dû l'utiliser à la demande de ma directrice de collection lorsque j'ai rédigé mon ouvrage consacré à Nietzsche.

Mais si cette traduction était honnête et permettait d'accéder au texte de Nietzsche, elle manquait cependant de ce que Bergson appelait "intuition". Ce dernier distinguait, en effet, deux façons d'approcher un même objet pour tenter de le connaître :

L'approche scientifique, qui consiste à tourner autour de l'objet, à multiplier sur lui les prises de vue objectives, mais qui reste extérieure à l'objet et l'approche philosophique ou "intuition", qui consiste à pénétrer d'emblée à l'intérieur de l'objet pour en éprouver les contours. C'est une telle intuition qui est à l'œuvre dans la traduction de Robert Dun. La pensée de Nietzsche est vue, lue, comprise, de l'intérieur, grâce à une secrète sympathie entre l'esprit du solitaire d'Engadine et celui de Robert Dun.

C'est alors un véritable dialogue qui s'engage, à travers le temps, entre Nietzsche et son commentateur.

Les notes de ce dernier n'ont rien du rabâchage stérile et redondant d'un Hyppolite sur la Phénoménologie de l'esprit de Hegel. Elles témoignent, au contraire, d'une pensée libre et autonome. Elles nous invitent aussi à voyager au cœur de l'œuvre de Nietzsche, éclairant un chapitre par un autre ou par une référence à un ouvrage du même auteur.

Mais pour illustrer davantage cet hommage à Robert Dun, il faut évoquer la lecture lumineuse qu'il a faite de certains des aspects les plus obscurs de la pensée nietzschéenne : la mort de Dieu et l'éternel retour.

Commentant le chapitre 7 de la quatrième partie intitulé “le plus hideux des hommes”, Robert Dun écrit : “Ici, nous découvrons qui a tué le Dieu de la Bible et pourquoi : ce n’est pas l’esprit critique, l’esprit scientifique, le besoin de liberté, le sens de la dignité qui l’ont tué, comme il l’ont tué en Nietzsche-Zarathoustra. L’athéisme moderne a tué Dieu parce qu’il était un témoin gênant, pour accéder à la liberté que donne la superficialité.”

Quant à l’énigme de l’éternel retour, Robert Dun la commente superbement comme ce “oui” au devenir, ce triomphe de la volonté de vivre sur le renoncement judéo-chrétien.

Il a su voir ainsi, en Nietzsche, ce philosophe du mouvement, préférant Héraclite à Parménide, le mouvement à l’immuable et à la fixité que les métaphysiciens ont toujours privilégiée :

“Délivré de la maniaquerie des religions du désert qui veulent absolument nous faire croire que la réalité est dans un être suprême de fixité, extérieur à la vie, nous pouvons nous baigner joyeusement dans la cascade des « apparences », dont nous savons que pour éphémères qu’elles soient, elles n’en sont pas moins réelles que tous les paradis de fixité. (...) La conscience joyeuse du devenir sans repos qui se moque de toutes les fatigues, de tous les paradis définitifs inventés par la fatigue, de tous les dieux immobiles, le rire explosif des dieux grecs, germaniques et gaulois, tel est le fond de la sagesse nietzschéenne.”

On retrouve plus loin ; dans un commentaire du chapitre intitulé “le convalescent”, ce style fulgurant et incisif qui accompagne la pensée de Robert Dun et le rapproche encore davantage de Nietzsche : “ Pour finir, quand l’homme parvenu à la conscience suprême fera le bilan de sa maïa, les joies pèseront plus lourd dans la balance et il s’écriera : “Eh bien ! Re commençons !” Tant pis pour les maniaques des paradis définitifs, tant pis pour les enfiévrés du coup de soleil oriental qui ont besoin de croire à un aboutissement sans retour, sans involution. Le but... ne serait-il pas le chemin dans toute sa longueur, dans tous ses avatars ? (...) Oui, le but c’est le chemin. Alors mordons et crachons bien loin la tête du serpent métaphysique et suivons volontairement ce chemin que les autres suivent aveuglément.”

Enfin, Robert Dun a su également comprendre le refus nietzschéen d’élaborer un système et un dogme : “Il ne s’agit pas de convaincre les foules, car il ne s’agit pas d’organiser une révolution socio-politique, ni même religieuse, il s’agit de bien plus : il s’agit d’attirer loin de la foule, de désengluier de la médiocrité ambiante une élite faible par le nombre, mais d’une lucidité sans faiblesse et capable de préparer le formidable avènement de la mutation du surhomme, un seuil comme celui qui nous a fait passer de l’hominien à l’homme.” Dans le commentaire du chapitre

ROBERT DUN

intitulé “le retour au pays”, Robert Dun s’interroge néanmoins sur l’utilité de son travail de commentateur : “Ce message est fait pour être vécu. Ceux qui le vivront n’auront pas besoin de toi. Et pour ceux qui ne le vivront pas, tes explications n’ajouteront rien.”

Certes, il ne sert à rien de décrire des couleurs à un aveugle. Mais il est des cécités qui peuvent être guéries. Trop de lecteurs abordent les textes de Nietzsche dans un esprit trop scolaire, universitaire. On veut s’instruire, découvrir un grand monument de la philosophie. Peut-être même s’agit-il bien d’une lecture obligatoire faite dans le cadre de la préparation d’un concours ou d’un examen. On reste alors à l’extérieur du texte. On ne le vit pas. On l’aborde comme une pièce de musée, certes avec respect et curiosité, mais sans prendre conscience qu’il est toujours vivant, toujours d’actualité.

Or, grâce aux commentaires de Robert Dun, il n’est plus possible de s’abriter derrière une telle démarche, si confortable soit-elle, de pieuse érudition et de studieuse attention. Constamment, Robert Dun nous montre le lien entre les paroles de Nietzsche et le monde où nous vivons, avec notre actualité scientifique, économique, sociale, politique.

Impossible donc de fuir cette mise en application du message nietzschéen. Impossible de ne voir en lui qu’un objet d’étude ! Grâce à Robert Dun le lecteur ne peut plus rester sourd et aveugle.

Cette entreprise témoigne ainsi de la grande confiance que Robert Dun avait en l’avenir, sa foi en la vie. Il avait compris en quoi consistait, selon Nietzsche la meilleure façon d’en finir avec les prêcheurs de mort, les adorateurs d’arrière-mondes, les contempteurs du corps : inutile de les combattre, il suffit de les laisser poursuivre jusqu’à son terme leur logique d’auto-anéantissement. Ainsi, citait-il souvent cette phrase de Nietzsche que l’on retrouve en plusieurs endroits de ses commentaires : “Ce qui doit tomber, il ne faut pas le retenir, il faut encore le pousser.”

Dans cette phrase, Robert Dun puisait sa sérénité face à la décadence de notre monde moderne et ce que nous entendons à travers son dernier commentaire, c’est un rire salvateur et libérateur, celui du *Gai Savoir*.

Cette dernière phrase mettra un terme à ce trop bref hommage : “A la différence de tous les gourous, de tous les mystagogues, nous ne vendons pas notre Gai savoir : nous le donnons. Il est comme l’amour : partageable à l’infini sans diminuer. L’attrape qui pourra !”

Gisèle Souchon

Note : Les Amis de Robert Dun précisent que lorsqu’en 1994, Robert Dun publia une nouvelle traduction avec commentaires en France de cette œuvre difficile de Nietzsche, l’année suivante, les commentaires furent traduits par lui en allemand. Ils parurent sous le titre de *Neues Licht über Zarathoustra*. Une édition augmentée comportant le texte original de Nietzsche est en projet. En France ce furent environ 4000 exemplaires de l’ouvrage qui furent écoulés en deux éditions.

LE ROSIER SUR LA CENDRE

“Mon nom d'honneur est Gibelin, je viens du fond des âges.”

Robert Dun, *Le Rosier sur la cendre*.

Dans la bibliographie de Robert Dun, il est un petit recueil de “*Poèmes initiateurs*”, de condition fort modeste (photocopie) et de pagination réduite, où se trouvent néanmoins rassemblées quelques-unes de ses pages les plus émouvantes.

L’auteur, dans la préface, est d’humeur batailleuse et le recueil se veut résolument militant : “Je dédie tout ce qui suit à ceux qui sont capables de comprendre que la poésie peut être un glaive et un combat et j’en fais le dépôt à mes jeunes frères en notre guerre sainte.”

C’est dit ! La forme poétique pour laquelle il avait à coup sûr des dons surprenants sera désormais une arme entre ses mains, flèche nouvelle en son carquois.

Alors, par l’aigle dont le regard embrasse les millénaires et par le serpent lové dans les replis de l’âme universelle, il brosse le tableau d’un monde encore plein d’énergies primitives où le grand fauve humain a déjà sa place et sa conscience d’homme. Dans ses vers circule tant de sang vermeil et bouillonnant que tout le reste s’en trouve décoloré.

Comme les hymnes attribués à l’immortel amant d’Eurydice, les poèmes initiateurs brillent de feux barbares où doivent s’allumer les torches de l’avenir. Ils ont la saveur des chants anciens de la Grèce et dans le moindre paysage, plein de sources et de fleurs, on devine aussitôt la présence sacrée de la Nympe.

Comme les poètes grecs, Robert Dun n’a pas craint de célébrer le plaisir, écoutant chuchoter la verte jeunesse, amoureux des jeunes printemps. Comme eux, il a dit, et sans moins de verdeur, l’agrément de la chair comblée ; tout en chantant la merveilleuse sensualité de la vie. Ainsi en est-il des êtres dont la liaison est étroite avec les puissances de la Terre.

Il écrivait sans doute avec une plume d’aigle et dans l’éphèbe de Sparte défiant Artémis, les amis de Robert Dun sauront bien reconnaître Maurice Martin.

C’est à lui qu’il convient maintenant de céder la place ; c’est lui qu’il faut écouter dans son chant fraternel ; c’est avec lui qu’il faut, sous le regard des dieux, respirer l’odeur de la terre.

Et quand tout sera oublié, résonnera encore la petite musique de la chanson gibeline ou le farouche refrain du chant de Dionysos.

Jean-Marie Malzieu

Le chant de Dionysos

Feu de vie qui gémit dans la racine torse...

*La chèvre qui broutait la vigne sanglante
s'est arrêtée soudain.
Ses oreilles dressées ont écouté le vent
et la terre qui vibrait.
Et le bouc est venu, labourant de sa verge jaillissante
la chair rose du jeune sein.*

Feu de vie qui gémit dans la racine torse...

*Les femmes ont quitté le village
l'œil plein d'attente.
Elles ont broyé à pleines mains
les mûres du buisson et la tige rétive,
et elles ont bu leur sang mêlé à celui de la ronce.
Quel fouet les pousse vers les hauteurs déchiquetées
où sommeillent les ruines des temples
parmi les pins tordus et les genévriers?*

Feu de vie qui gémit dans la racine torse...

*Elles rient d'un rire provoquant et vainqueur,
d'un rire qui vient du ventre
et ratatine la mort en fœtus.*

Feu de vie qui gémit dans la racine torse...

*Le serpent complice a tracé ses torsades
entre les jambes des processionnaires.
Elles cinglent les vierges hésitantes
d'une verge épineuse:
"Que crains-tu, jeune folle?
Là-haut t'attend le pénis du Dieu!"*

Feu de vie qui gémit dans la racine torse...

LE ROSIER SOUS LA CENDRE

*Les filles et les femmes ont dansé pieds nus
sur les dures pierres du sentier,
et le feu de la terre est monté entre leurs cuisses.
Elles ont cerné les bûcherons
endormis sur des souches millénaires
où plus aucune sève ne monte,
et elles ont interrogé les horizons
avec le regard de l'éternité.
Alors la terre a tremblé, faisant jaillir flammes et sources
aux flancs lézardés des montagnes.*

Feu de vie qui gémit dans la racine torse...

*Les bûcherons se sont éveillés, la verge gonflée.
Ils ont sailli les femmes et les filles,
et les cris de la vie ont fait un vent de tempête
dans la forêt et sur la mer.*

Feu de vie qui gémit dans la racine torse...

Par toi la coupe sera remplie !

La poésie utilise rime et rythme comme
une danse sacrée de l'esprit pour
atteindre l'état second. Elle peut
aussi les sacrifier à la densité de
l'expression. Dans le premier cas
elle provoque l'essor et le guide;
dans le second cas elle sème des
graines qui s'incrustent lorsqu'elles
tombent dans de la bonne terre,
puis germent et mûrissent
en leur temps.

Robert Des

A ROBERT DUN...

Robert... un personnage, un phare dans la nuit
Un poète, un ami, un homme enraciné
Au cœur d'acier trempé et à l'âme bien née
Ignorant les horions, méprisant les ennuis.

Voilà qu'il est parti à la table des Dieux
En nous laissant chacun un peu seul... orphelin
On le pleure aujourd'hui comme on pleurait Merlin
Lui, vieux loup solitaire en garde près du feu.

Il nous laisse hériter d'un fabuleux trésor
Ses livres, ses poèmes... ce sont nos étendards
Que nous saurons porter jusqu'à l'ultime port.

Lui qui nous enseignait le Combat comme un art
Comme lui, nous saurons marcher vers les hauteurs
Sa devise en nos cœurs : Fidélité... Honneur !

Maurice Rollet



RÉPONSES AU SPHINX CONTEMPORAIN

*“Plus le pouvoir des armes et des techniques
de surveillance prend des proportions invraisemblables,
plus il apparaît clairement que les tireurs de ficelles
ne dominent pas les masses.”*

Bojorix.

Si l'on voulait présenter à grands traits ton credo politique et le testament que tu laisses à notre jeunesse : bâtir l'avenir de notre continent à partir de la connaissance de nos racines, ta brochure *“Woher, Wohin, Wozu, Antworten an die heutige Sphinx”* (*“D'où venons-nous, où allons-nous, et pourquoi ? Réponses au Sphinx contemporain”*) viendrait immanquablement à l'esprit. Partant de l'analyse sans concession de notre situation présente, qui, à n'en pas douter, s'est encore dégradée dans les deux décennies écoulées depuis la parution de cet écrit, tu as montré les voies par lesquelles les Européens de souche indo-européenne pourront survivre aux temps de chaos qui s'annoncent. “Je ne crois pas que nous pourrions nous affirmer à nouveau sans une catastrophe mondiale. C'est pourquoi je consacre toutes mes forces à la création d'un réseau de survie.” Ce passage tiré de l'une de tes lettres est également à la base de tes *“Réponses au Sphinx contemporain.”* Certes, on pourrait te rétorquer que tes prévisions, foncièrement pessimistes, sur l'avenir seraient plutôt paralysantes. Je pense que c'est là une vue trop courte, car le pessimiste – plus exactement : l'observation réaliste – est mieux préparé à affronter des situations négatives et les revers du destin et il peut donc les surmonter avec plus de maîtrise.

Quelles sont donc les caractéristiques des sources, ainsi mises en lumière, de notre être européen et de notre force, que nous devons mettre au jour pour maîtriser l'avenir ?

D'où venons nous ?

Nos sources sont tout d'abord la démocratie et la liberté germanique. Elles sont fondées sur une loi éthique, non sur un décret d'Etat. Cette loi éthique à son tour suppose une conscience raciale, la connaissance des lois racio-biologiques et le maintien des capacités héréditaires. Les enseignements des religions du désert combattent évidemment cette

hygiène biologique et psychique. Le retour à notre religion naturelle ancestrale de la forêt, de l'eau et du soleil est donc une condition indispensable à la guérison de nos peuples.

Quelle sera notre marche vers l'avenir ? Autrement dit, *où allons-nous ?*

L'avenir proche est caractérisé par l'accumulation de plusieurs impasses et par leur convergence exponentielle.

D'une part, le déclin tragique des naissances chez tous les peuples blancs s'accompagne d'une explosion des naissances dans le "Tiers Monde". Ce qui réfute toutes les théories du socialisme-providence de type marxiste ou capitaliste, et entraînera inéluctablement l'effondrement de tous les systèmes sociaux.

D'autre part, l'exploitation incontrôlée des matières premières et l'atteinte aux écosystèmes de notre planète s'accélère. Conséquence inéluctable du désenchantement de la nature, de l'égoïsme, de l'idéologie du bien-être et de l'irresponsabilité du capitalisme néo-libéral que nous connaissons.

Troisièmement : le métissage "multiculturel" forcé à l'échelle mondiale, qui détruit tous les peuples sains, à quelque race qu'ils appartiennent, et les transforme en un conglomerat humain explosif, déraciné, manipulable et n'ayant plus aucun devoir à l'égard de traditions organiques et de normes éthiques.

Avec cynisme, ces impasses sont encore encouragées essentiellement par les Etats-Unis, qui se sont autoproclamés "gendarmes du monde" et par les forces financières apatrides et "globales", qui espèrent s'enrichir par la clochardisation accélérée d'un nombre sans cesse croissant de pays, sans s'apercevoir, dans leur aveuglement, que les catastrophes raciales, culturelles et écologiques qui pointent à l'horizon les entraîneront elles aussi dans l'abîme.

Nous ne pourrions nous opposer avec succès à tous ces fourvoiements que si nous définissons clairement la route, européenne-nordique, qui est la nôtre et engageons une révolution de la culture et de l'esprit, dans laquelle les acquis récents des sciences naturelles nous seront d'un grand recours. Une telle révolution suppose cependant une prise de conscience et une mutation appartenant à notre type d'humanité, et c'est là notre

objectif primordial. Cette prise de conscience doit rejeter l'erreur fondamentale selon laquelle l'économie serait l'unique moteur de tout développement, et reconnaître que les vrais problèmes de notre époque ont leurs racines dans l'esprit et dans l'âme. Notre mutation intérieure doit consister en ce que *"nous nous sentions éternels, porteurs de liberté, de joie de vivre, de dignité humaine, de dignité de la femme, instruments conscients des lois naturelles."*

A cet égard, tu rappelles que c'est Nietzsche, Carl-Gustav Jung et Stefan George qui t'ont mis en relation avec ton "moi" profond. Ce moi profond, nous devons le réveiller en nous car il nous donnera accès à ce pouvoir invincible qui nous soutient, *"ce pouvoir des vérités fondamentales qui sommeille dans l'inconscient de tous les hommes."* Et c'est ainsi que ta deuxième question au Sphinx (*"où allons-nous ?"*) obtient une réponse en forme d'alternative : soit nous demeurons dans l'entropie de la nuit du monde que nous traversons, et nous sommes tous livrés à l'auto-anéantissement, soit nous renouons audacieusement avec notre être le plus profond et engageons la renaissance.

Cela nous conduit à la troisième réponse à la question du Sphinx : *"pourquoi ?"*

D'emblée, une mise en garde : cette question ne peut être posée que par des gens fatigués de vivre, découragés ou souffreteux. Les forts et les sains, de par leur joie de vivre et leur amour, n'ont pas besoin de justifier philosophiquement leur existence. Mais il existe deux sortes de malades : les existences marginales, séparées de l'inconscient collectif et déboussolées, désorientées par la maladie de notre société. A ces dernières, tu lances une planche de salut : la doctrine nietzschéenne de l'évolution, le mot d'ordre *"en invoquant et réveillant les ancêtres, vers le surhomme"*. Mais il est d'autres malades : nous tous, qui devons apprendre à projeter nos buts vers les étoiles. Mais pour cela, il faut un nouvel humanisme, une nouvelle culture. La science actuelle en dégage les premiers linéaments avec ce que tu appelais *"la psychocoscobiologie"*. Elle nous apprend à saisir *"les promesses infinies de la vie"* tout en utilisant la sagesse intemporelle enfouie au cœur de notre inconscient. Devant ses révélations, silence et modestie sont de mise. D'ailleurs, le mot allemand *Ahnung* (pressentiment) évoque la présence encore palpable des ancêtres (*Ahnen*). C'est ainsi que seul l'équilibre entre la connaissance scientifique et le nouvel accès aux anciennes connaissances sur la vie et la mort, à la véritable religion de la réalité

ROBERT DUN

éternelle, que nous facilite la psychanalyse jungienne, permettra notre guérison globale.

La tâche historique à laquelle tu nous exhortes consiste donc à regrouper les forts, les sains (mais aussi les guéris), à organiser notre survie commune et à assurer les fondements de la civilisation future. Aucun engagement ne peut être sans risque. Pas plus qu'il ne peut y avoir lâcheté confortable. Si nous ne voulons pas que nos fils soient gouvernés par des ayatollahs, des rabbins, des prêtres romains ou des idéologues capitalistes ou marxistes, si nous ne voulons pas laisser définitivement le champ libre aux doctrines du désert, dans lesquelles nous suffoquons, il nous faut suivre ton appel au combat pour une vie libre, pour l'affirmation et la détermination de nous-mêmes. Le succès de ce combat réside dans une « réaction en chaîne des éveillés ». Telle fut ta volonté, ta vision et aussi la réponse que tu apportas à la dernière question du Sphinx contemporain.

“Ce n’est pas parce que les actes sont impossibles qu’ils sont jugés tels ; c’est parce qu’ils sont jugés tels qu’ils deviennent impossibles.”

Urs Lontei

CATACOMBES

*“Le gouvernement d’aucun royaume ne m’appartient.
Mais toute chose de valeur qui soit en danger dans le monde
tel qu’il est à présent, voilà mon souci.”*
John Revel Ronald Tolkien, *Le retour du roi*.

Une bouteille à la mer. Tel a été, pour Robert Dun, le rôle assigné à son livre, *“Liberté, vérité, santé ou les catacombes de la libre pensée”*, version retravaillée du *“Message du Verseau”* qui datait de 1977.

Confronté au mur du silence dressé par les éditeurs pour interdire en douceur, sans l’avouer bien sûr, l’expression d’une libre pensée, Robert Dun avait choisi la formule du samizdat. Formule adaptée à l’hypocrisie du monde occidental comme au caporalisme de feu le Goulag. Tant il est vrai que le totalitarisme feutré régnant en Occident sous le nom usurpé et perversi, de démocratie ne vaut pas mieux que celui qui régnait, brutal et primaire, dans le monde soviétique. Et puis, ce qui modifie tout, c’est la sanction de l’Histoire : alors que le monde soviétique, tombé dans les poubelles de l’Histoire, paraît aujourd’hui antédiluvien, le modèle occidental règne en maître, en usant et abusant des méthodes de conditionnement mental, très “soft”, que lui fournissent les moyens médiatiques qu’il contrôle intégralement. Le mur de l’argent est infiniment plus efficace que n’importe quel rideau de fer.

Voilà pourquoi les esprits libres, les rebelles – ceux qui ont “la nuque raide”, comme dit “La Bible” de ceux qui ne plient ni la tête ni le genou – sont condamnés à prendre le maquis. Pour continuer la lutte, vaille que vaille, pour continuer à dire et à écrire ces vérités devenues des tabous dans le monde d’aujourd’hui, construit sur le mensonge, l’abus de confiance, l’escroquerie institutionnalisée. Bien sûr, pour prendre le maquis, dans un monde abruti de confort, il faut un certain courage. Mais comme a raison Périclès, que Robert Dun cite en exergue : *“Le secret de la liberté c’est le courage”*. C’est ce que rappelait le dernier grand philosophe de l’Antiquité, Boèce. Jeté en prison, attendant la mort à laquelle il avait été condamné, il a consacré ses derniers jours à écrire un très beau livre, *“La consolation de la philosophie”*. Du fond de sa prison, cet homme affirmait ainsi sa liberté.

Restons un instant dans l’Antiquité romaine pour parler des catacombes, puisque Robert Dun y fait symboliquement référence. On

sait que les catacombes étaient des galeries souterraines qui, contrairement à ce qui fut longtemps affirmé, n'ont pas été creusées pour servir de carrière mais bel et bien en tant que cimetières collectifs. Elles se rattachent ainsi à un monde de sépulture d'origine orientale et dont les juifs, les premiers, firent à Rome un large usage. Les premiers groupes chrétiens, composés de juifs ayant adopté cette forme particulière de judaïsme qu'était le christianisme des origines, ont pris tout naturellement l'habitude d'enterrer leurs morts dans les catacombes creusées sous des terrains mis à leur disposition par certains de leurs adeptes, particulièrement fortunés et dont les noms se retrouvent encore dans la toponymie archéologique romaine.

Les catacombes se composaient de galeries enchevêtrées, généralement étroites et basses de plafond mais s'élargissant parfois pour former de véritables salles qui ont servi de lieux de réunion pour le culte et, aussi, de chambres sépulcrales, les tombes étant installées dans des niches creusées dans les parois, sur plusieurs niveaux, et murées après l'ensevelissement. La décoration est faite de symboles chrétiens (le poisson et le Bon Pasteur, en particulier) et de sujets bibliques.

Les catacombes de St Calliste, par exemple, qui s'étendent au-delà de la via Appia, présentent un choix particulièrement riche de peintures.

Dans la légende dorée construite de toutes pièces par l'Eglise, devenue triomphante et triomphaliste à partir du IV^e siècle, pour valoriser et exalter les premières générations chrétiennes, on en a volontiers rajouté sur le thème des catacombes refuges des malheureux chrétiens persécutés par les méchants Romains. À l'époque contemporaine, romanciers et cinéastes soucieux de faire pleurer Margot ont utilisé sans parcimonie un thème aussi romantique (voir, par exemple, le célèbre navet *Quo vadis*). Il reste que dans l'imaginaire collectif les catacombes sont l'univers des parias, des persécutés et c'est donc à bon droit que Robert Dun a récupéré cette image puisque nous sommes bel et bien les maudits d'aujourd'hui (ce n'est pas du dolorisme, mais un simple constat, une évidence). Comme l'a écrit notre ami : "Les Européens conscients doivent se le dire et en tirer les conséquences : ils sont déjà acculés à la clandestinité".

Une phrase de Jules Romains, politiquement très incorrecte, est citée par Robert Dun : "Homme blanc, souviens-toi de toi-même, ressaisis ta lignée dans l'écheveau des peuples vils". Cette injonction pourrait résumer "*Liberté, vérité, santé ou les catacombes de la libre pensée*". Mais le livre est d'une telle richesse, d'une telle diversité qu'on ne peut le ramener à une seule phrase, même si elle est très évocatrice et pertinente. Il intègre en effet bien des apports, issus par exemple de

CATACOMBES

l'œuvre de C.G. Jung, ou encore fournis par l'histoire des religions et des mentalités. Ainsi l'analyse du phénomène chrétien est-elle intégrée dans une vision très large des psychismes collectifs, Robert Dun empruntant à Ernest Renan un fil conducteur particulièrement significatif : le contraste et même l'antinomie entre peuples et religions du désert, d'une part, et peuples et religions de la forêt d'autre part.

Mais l'aspect le plus original des réflexions de Robert Dun concerne sans doute l'environnement. Pendant bien longtemps, en effet, dans nos milieux, un réflexe stupide, quasi pavlovien, faisait rejeter tout souci écologiste comme entaché de gauchisme. Il a donc fallu entreprendre une véritable éducation, patiente, longue, courageuse (car trop souvent incomprise), pour expliquer en quoi la destruction de la biosphère est certainement le crime le plus grave d'une humanité devenue folle, emportée qu'elle est par un productivisme suicidaire.

Le pluralisme des pistes de réflexion est sans doute l'apport le plus fructueux des *Catacombes* : ce livre prend le lecteur par la main pour l'emmener à la découverte du riche univers mental qu'habitait Robert Dun et dans lequel continuent à vivre ses camarades.

Pierre Vial



L'ÂME EUROPÉENNE

RÉPONSES À B.H.L.

*“Vous et moi, Bernard-Henri Lévy, sommes les deux pôles
d'un conflit irréductible. Vous êtes le pôle monothéiste,
je suis le pôle de l'amour païen.”*
L'âme européenne – réponses à B.H.L.

En 1994 paraît *l'Ame européenne, réponses à Bernard-Henry Lévy*. On reconnaît dans cet ouvrage la façon qu'a Robert Dun de procéder grâce aux archétypes psychiques et géographiques comparatifs dans ses analyses. Sa pensée, imprégnée de Jung, Bachoffen et Nietzsche est incisive. Qu'y a-t-il de nouveau ?

On sent Robert Dun plus fort, plus positif et sa plume est plus alerte. Il a de l'audace et de la joie au combat. Cela tient pour une grande part à ce qu'il a, maintenant, avec lui pour réaliser ses livres amis et collaborateurs fondant une petite société d'édition, le crève-tabous.

Il lance ses flèches en tir groupé sur les religions “révélées” : les trois monothéismes dans lesquels il voit une inversion de la réalité, un total étouffement de la joie de vivre. Parce qu'impérialistes et universalistes, avec leur dogmatisme totalitaire elles sont une catastrophe qui s'abat sur l'humanité où celle-ci peut périr.

Il a trouvé sa cible : “J'adresse, sans ironie, un grand « merci », un jubilant merci à Bernard-Henry Lévy : dans son *Testament de Dieu* il expose avec une insurpassable netteté les clivages entre le judaïsme et les religions naturelles dites païennes qu'elles soient de références asiatiques, européennes, africaines ou américaines. “Grâce à vous, nous pouvons effectuer des pas décisifs dans la prise de conscience européenne, car vous exposez tout ce que les monothéismes ont d'irrecevable pour notre esprit et notre sensibilité. Cela me permet de passer par dessus les injures fanatiques et agressives que vous déversez sur la personnalité européenne authentique.”

Que dit B.H.L ? Dieu est mort ou inconscient, c'est son testament qu'il nous lègue. La lettre est plus que l'esprit... Le primat de la Loi la Bible, instrument de résistance éthique contre “l'obscurantisme lâche des plus antiques polythéismes qui amène le reflux, en cette fin de xx^e siècle,

ROBERT DUN

des normes incarnées de tous les dieux..." Lutter contre cette idolâtrie et les résurgences du "sacré", (il préfère le béton aux bosquets sacrés qu'il faut brûler)... Cette quête des "racines", cette nostalgie des sources où "revient toujours rôder le hideux esprit des bois" que prédisaient déjà les prophètes." Un clin d'œil en passant au "pape catholique" qui a proclamé : "Nous sommes tous des sémites."

C'est précisément ce questionnement à nos racines qui fait redire, avec Pythagore, à Robert Dun que l'européen doit reprendre confiance en lui, sachant que la race des hommes est d'essence divine et que la nature lui révèle toute chose. Car "si Dieu est mort", c'est seulement sous sa forme supraterrrestre, il est incarné en chacun de nous et dans les énergies universelles de la nature. Il suffit que les européens retrouvent leurs compétences spécifiques. La nature sacrée se révèle aussi dans les sciences.

A quoi nous sert le légalisme face à la catastrophe qui s'abat sur nous ? Robert Dun expose un plan socio-politique dans la dernière partie de son livre : "perspectives pour un contrat social européen"... mais "avant tout, il faut balayer le fatras actuel, créer une société nouvelle, alliant le sentiment d'appartenance communautaire avec la vie de femmes et d'hommes libres." Nouvelle fierté. Nouvelle noblesse d'âme. Nouvelle énergie au travail."

Les temps pressent ! Il n'est plus question d'un salut global de l'espèce humaine. Quelques uns des représentants de l'âme européenne doivent déjà permettre de discerner l'avenir de l'humanité, conscience claire, volonté farouche de défense des libertés. Préparer un avenir de survie pour les "enfants de l'apocalypse" que sont nos descendants. Vers la supra-humanité.

Quel avenir pour l'Europe que celui du Phoenix ? "J'ai extrait les braises les plus ardentes. Se trouvera-t-il des âmes de bonne volonté pour souffler sur elles ?"

Un livre à relire ! Un livre à mettre en œuvre !

Zani

VERS L'EUROPE RETROUVÉE OU LA MORT

La parution de *Vers une France païenne ?* d'Hippolyte Simon, évêque de Clermont-Ferrand avait fait bondir Robert Dun qui avait immédiatement écrit le petit opuscule *Vers l'Europe retrouvée ou la mort !* en réponse aux attaques du représentant de l'Eglise catholique contre l'esprit de la spiritualité européenne, qu'on pourrait appeler, permettez le néologisme, européenne.

La ville du Puy-en-Velay, chère à Robert Dun, ainsi que la campagne vellave environnante, tout aussi bien que les vallées alpines, les villages de Forêt Noire, la plaine de Galice, ont été effleuré par l'invasion spirituelle du monothéisme du désert. Mais dans l'esprit ainsi que dans la pratique, c'est bien la multitude des divinités, la sacralisation de la nature, l'importance des cycles lunaires et planétaires, la mise en forme et en action de certaines forces, de potentialités que le christianisme appelle sorcellerie et que la science moderne, tout aussi intolérante, refuse d'admettre, qui sont à l'honneur au sein du peuple rural de l'Europe.

Nos peuples n'ont jamais complètement cédé aux inquisiteurs, aux bûchers et aux curés zélés. Les vierges noires trônent encore assez souvent dans les églises romanes de notre belle Auvergne, divinités chtoniennes, matriarcales que le paysan honore par dessus tout. C'est de la terre que vient la vie, que la semence germe et donne le blé qui nourrira l'homme. C'est cette terre noire des plateaux volcaniques que l'auvergnat a façonné avec son araire puis sa charrue pour y semer le seigle et la lentille, c'est cette terre noire qui l'a façonné aussi.

Nos peuples n'ont jamais complètement cédé aux scientifiques et aux médecins zélés qui pensent tout savoir et tout connaître de la vie. Qui n'est pas allé voir un ancien, un "gars qui a le don", pour se faire enlever une brûlure, une verrue ou pour se guérir de nombreux maux. Sorciers pour l'Eglise, charlatans pour la Science, ils sont encore légions dans nos

ROBERT DUN

montagnes ceux qui guérissent bénévolement, en toute modestie, parce qu'ils savent qu'ils sont guérisseurs "malgré eux", c'est dans le sang, c'est de famille, mais il ne faut pas trop en parler.

Nos peuples n'ont jamais complètement cédé au matérialisme et au rationalisme. De nombreuses sources sacrées sont encore utilisées au détour d'un bois, au milieu d'un village. Souvent les personnes viennent y remplir des bouteilles, disent ne plus connaître les qualités de telle ou telle source, expliquent de manière alambiquée que "il paraîtrait que...", mais n'échangeraient d'endroits pour rien au monde. Les bâtiments agricoles et les terrains sont visités par des so(u)rciers avec leurs baguettes de cuivre ou de coudrier, malheur à celui qui utiliserait une machine, il ne serait pas pris au sérieux.

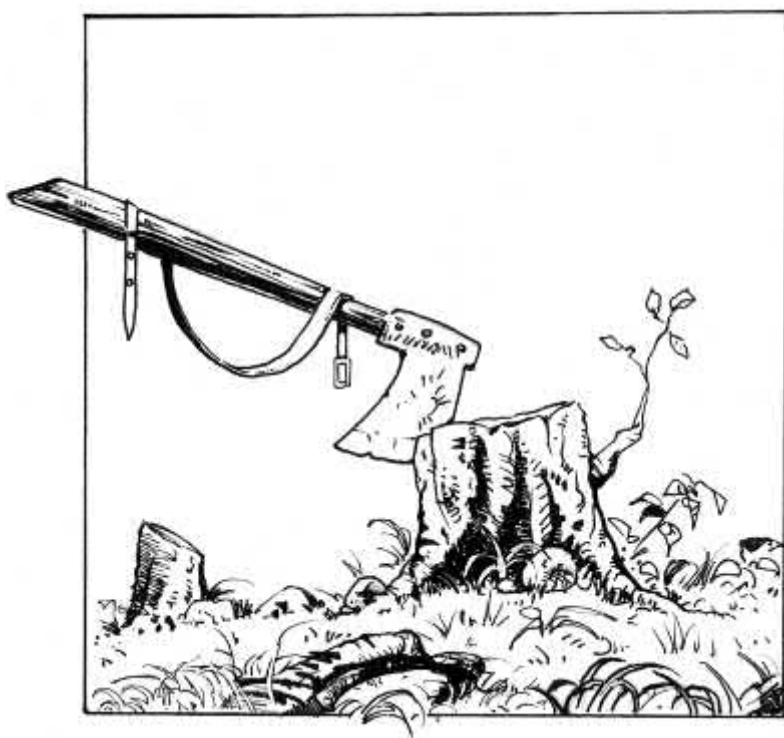
De nombreux autres exemples de la survivance du paganisme en Europe pourraient être donnés : fêtes populaires diverses, blasons, légendes, place de la femme...

Malgré tout, même si le paganisme a résisté aux attaques répétées du judéo-christianisme, il s'est affaibli au fil du temps, il est devenu secret, clandestin quand il était encore conscient. Mais la plupart du temps, il a été complètement oublié et a persisté par habitude.

La déspiritualisation du monothéisme du désert dans le judéo-économisme (capitalisme ou communisme, qui sont les deux aspects opposés d'une même doctrine) s'est avéré beaucoup plus efficace que le christianisme pour détruire l'esprit européen. En effet, un siècle de révolution industrielle, de consumérisme effréné ont eu raison de nos campagnes, de nos structures familiales, de notre conscience raciale et de tous leurs corollaires : transmission du savoir, respect des anciens, respect de la parole donnée, complémentarité de l'homme et de la femme, importance de la vie communautaire, harmonie avec la nature, gestion des ressources naturelles...

Nous ne sommes qu'au début de la chute, une accélération semble toutefois être perceptible, mais qu'importe ! Il faut en passer par là. Gardons à l'esprit dans cette époque troublée que nos ennemis sont forts de nos faiblesses. Le désert nous menace à chaque instant, notre meilleure défense n'est pas seulement de l'attaquer de face mais surtout d'entretenir et de vivifier inlassablement l'esprit de la forêt dans notre âme et dans notre cœur.

Yves le Matru



RENCONTRE AVEC ROBERT DUN AUTOUR DE L'EUROPO

L'œuvre de Robert Dun est à l'image de son auteur : protéiforme, polyvalente, diverse, riche, et offrant au lecteur attentif comme au lettré curieux, un ensemble de pistes de réflexion autour de la thématique européenne.

Parmi l'ensemble des travaux auxquels s'attachait Robert Dun, le projet de création d'une langue européenne, commune à tous les hommes blancs, occupait sans aucun doute une place majeure. Il devait en effet apparaître comme la pierre angulaire autour de laquelle s'articulerait ensuite un système plus vaste de pensées, prolégomènes à une reconstruction culturelle, humaine et ethnique de l'Europe de "l'après" : en ce sens l'europo apparaissait – et est encore – comme une alternative linguistique efficace face à la menace qui pèse sur notre Occident vacillant de ses propres contradictions modernistes.

Connaissant le ton employé par Robert Dun dans ses articles, ses essais ou ses ouvrages, un ton à la fois solennel, juste, fort mais aussi empreint lourdement de réalisme – certains diraient d'alarmisme –, on comprend mieux quelle place de choix pouvait avoir le problème de la survie culturelle par la langue chez l'auteur.

Fruit de nombreuses années de recherches, de comparaisons auprès d'autres langues européennes, d'études de l'Espéranto, de consultations de langues germaniques, latines, l'europo propose un système simple d'élaboration.

Pas de déclinaisons comme c'est le cas dans les langues latines ou germaniques, mais un ensemble de préfixes ou suffixes accolés à un mot de base, et permettant d'en deviner, par le simple bon sens, les termes associés. C'est ainsi qu'autour d'un mot de base europo comme "cheval", le système permet de constituer les termes "jument", "poulain", "équidé" "équitation", etc.

Tour de force linguistique pour certains, pied de nez admirable aux conventions grammaticales et sémantiques pour d'autres, l'europo est, de toute évidence, un système linguistique simplifié au maximum, duquel il est pourtant aisé de tirer un vocabulaire riche, par la constitution de champs lexicaux successifs.

Ayant abordé cette problématique au cours de nombreux articles, Robert Dun se sentait seul et incompris sur ce sujet, tant ses jeunes amis ou auditeurs ne semblaient pas mesurer la nécessité de l'apprentissage expresse d'une langue alternative. Robert Dun aimait à répéter que c'est le sanskrit, langue artificielle créée de toutes pièces par les Brahmanes, qui permit à l'Inde védique de survivre à la décadence culturelle qu'elle amorçât par la suite. Mais l'Européen est aussi un être naïf, Robert Dun le savait ; peut-être n'a-t-il pas encore mesuré tous les enjeux que constituerait une langue commune aux populations d'une Europe peuplée d'Européens.

C'est probablement ce qui explique le peu d'engouement que suscite l'europo aujourd'hui. Certes il s'agit là d'un combat difficile, car c'est sans doute le plus insidieux d'entre tous : là où le métissage laisse voir ses ravages, là où la culture se laisse brader aux yeux de tous, la langue que l'on parle évolue quant à elle bien plus lentement. Et pourtant les modifications sont là, impalpables mais pourtant bien présentes : glissements de sens, anglicismes de plus en plus nombreux, aseptisation de la langue au profit de la langue de bois, orthographe malmenée par une population ne communiquant plus que par messages entre téléphones portables, désintérêt des jeunes pour la lecture et la littérature, borborygmes des cités ayant fait irruption dans notre langage quotidien...

Les exemples sont nombreux et évocateurs, il suffit de regarder – et surtout d'écouter – autour de soi. Comme Robert Dun aimait à le répéter, il convient que chacun fasse ses propres observations, en déduise ses propres chiffres et statistiques, afin de se forger une opinion solide et indéfectible. Que chacun prenne alors le temps de mesurer quelles seraient les conséquences d'une disparition de nos langues si nous n'y avons pas préparé d'alternative, quelles en seraient les perspectives en terme de culture, de transmission du savoir, d'apprentissage du monde par les générations de demain.

On saisira alors aisément combien le projet de Robert Dun avait à la fois la taille de la démesure et le poids de la nécessité urgente, car comme il

AUTOUR DE L'EUROPO

le répétait à ceux qui s'entretenaient avec lui, le temps joue contre nous. Certes notre Occident est malade, certes il est dans une spirale de décadence qui va croissant, certes nous assistons à son anéantissement quotidien, mais encore faut-il ne pas être des spectateurs passifs ni naïfs.

Si nous sommes réellement des disciples de Nietzsche comme l'était Robert Dun, alors il va de soi que nous avons à nous inscrire au sein d'une dynamique forte, capable d'opérer tel un phare dans la tempête, afin de proposer, du moins aux nôtres, des repères, des idées-force, au milieu de la nuit indéterminée que nous traversons.

C'est sans doute dans cette perspective qu'il faut comprendre le projet Europo de Robert Dun. Il y voyait là un espoir de Reconquista. Les dieux ne lui ont pas laissé le temps de constater de l'efficacité de l'euro-po, mais il transmet à tous ses amis, lecteurs et camarades de combat, un manuel d'apprentissage de l'euro-po, ainsi qu'un roman écrit en euro-po, l'histoire d'adolescents européens qui découvrent en chacun d'eux l'amour, symbole de l'entente entre les peuples irrigués d'un même sang et empreints d'une même conscience.

Daniel Botta



EUROPO

EUROPA HAITI OG SIGI !

Si tes réflexions philosophiques se manifestèrent principalement à travers ton commentaire du *Zarathoustra* et tes réflexions politiques à travers la brochure théorique “*Woher-Wohin-Wozu ?*”, ton projet d’Europo est moins connu. Bien à tort, car c’est un chef-d’œuvre linguistique, un travail non moins admirable. Et aussi, peut-être, la plus ardue de tes entreprises. Lorsque, en 1985, de nombreux amis en entendirent parler, ils se demandèrent, et ce fut mon cas, quel pouvait être le sens d’un tel travail : était-il bien nécessaire de vouloir créer une nouvelle langue artificielle alors qu’on avait déjà tant de mal à vaincre la paresse de la plupart des Européens à apprendre ne fût-ce qu’une langue étrangère, et alors qu’avec l’espéranto – et le volapük, il existait depuis longtemps des langues à prétention mondiale, mais qui ne pouvaient intéresser qu’un petit nombre ?

Ton but était tout autre : tu désirais, comme tu me le confias dans une lettre de 1989, offrir un moyen de survie aux hommes de notre race dans les temps de crise dont tu prévoyais la venue. Car la survie devait être organisée, elle ne se ferait pas d’elle-même. Lorsque de grandes catastrophes surviendront, un outil de communication simple, transcendant les barrières linguistiques, aura une grande importance. Créer un tel outil de communication pour notre domaine européen, une langue qui puisse être apprise rapidement par tous, et qui en même temps se prêterait à la pratique de l’informatique, telle était ton ambition.

Selon toi, l’Europo n’était pas appelé à supplanter les langues nationales, mais devait être à la fois la langue des élites et un moyen de communication vernaculaire. Ton modèle était le sanskrit, créé voici 3500 ans en Inde par les brahmanes pour sauver à l’époque la sagesse aryenne du chaos qui s’annonçait. Tu voulus faire la même chose pour l’Europo. A tes yeux, la naissance d’une langue aux concepts absolument clairs ne nuirait pas aux langues nationales, dont on peut dès à présent constater le déclin, mais provoquer plutôt en retour un effort général pour

ROBERT DUN

les améliorer. Nous ne regretterons certes pas l'effroyable "franglais", ou ce pidgin English que l'on entend un peu partout.

L'Europo est fondé sur un symbolisme préétabli des lettres, permettant d'acquérir ludiquement un vocabulaire considérable. Les principes en sont les suivants :

- 1) La langue est absolument logique.
- 2) Tout y est le plus simple possible.
- 3) Il n'y a aucun cas douteux.
- 4) La syntaxe est essentiellement française car c'est dans cette langue que les règles de construction sont les plus simples.
- 5) Le vocabulaire est essentiellement nordique : allemand, anglais, scandinave, car cela permet de créer plus facilement des séries de concepts.

Après avoir rédigé une méthode d'initiation à l'euro-po en trois langues (français, allemand, anglais) et écrit, en guise d'exercice pratique un roman historique en euro-po, tu eus la satisfaction de voir de jeunes Français se mettre à l'apprentissage de cette langue. C'est maintenant à tes amis qu'il appartient de poursuivre ton œuvre. Peut-être la prochaine étape sera-t-elle de parvenir à établir et à mettre sous presse une nouvelle édition allemande et des cours sur internet.

Urs Lontei

EUROPO

L'homme que nous voulons façonner doit être non celui qui va devant une humanité telle qu'elle est dans cet instant mais celui qui, par delà, est pionnier d'un homme nouveau et d'une société nouvelle.

Que celui qui a le souffle court et les muscles relâchés, que celui qui craint le danger et l'effort, que celui surtout qui craint d'être souvent seul au milieu des huées de la multitude, que celui-là s'écarte de notre route et qu'il laisse la voie libre au libre développement de notre race.

Que celui aussi qui se croit prédestiné pour des droits et des privilèges, s'écarte de notre route. Nous n'offrons à ceux qui viennent que l'effort et la peine, la certitude des coups et la foi en la victoire finale. Que ceux qui trouvent creuse cette nourriture s'écartent encore : ils ne sont pas des nôtres. Avec nous, il n'est que devoirs, il n'est pas de salaires, ni de récompense matérielle. Ces devoirs, chacun les a choisis librement pour être la simple tâche de chaque jour.

Que celui qui, en revanche, est prêt à tout perdre et à tout risquer, que celui qui veut servir et encore servir et se surmonter lui-même, que celui-là vienne dans nos rangs car il est destiné à vivre dans notre atmosphère et toute autre lui serait étouffante.

René Binet

Contribution à une éthique raciste

Lo manko vad il voli stadmaki, no zoli bi do , vo gi ty éno mankole az ho bi tidyis, ma do vo hypertra bi forlofido énos noi manko og énos noi mankolsame.

Vo havi éno kyrt pysta og slap myskel, vo firi dro og mu, foral vo firi bi mortid aléno dotra lol hasskridel los mankolmange, mysi sidgi ayt of ilas strada og lasi do fri for lo fri hypgide ilas rase.

Vo bibli bi forsad og havi rigel og forrigel, mysi sigdi ayt of ilas strada. Dolam vo komi, il forgébi nodinga ma vorkmu og svère, lo storgvise om slagel og lo blive in lo èndsige. Dol vo smaki do ite holic zoli sidgi. Hol bi no of il. Inkon il, do bi alèn zotel, no lonel, no stofig bakluke. Do zolel, ièno havi fri fortakad lol az lo ènsig vorke iènos dagy.

Vo bi kongèn aystad al losi spilséti, vo voli dini, mordini og hon hypertaki, ho zoli komi inkon il, dén ho bi forsétad for livi in ilas atmado og iéno alter by hom drykatmig.

René Binet (*nabringe ty éno rasig zolside*)



*“Fier avec les forts.
Doux avec les humbles”.*

UNE VIE DE COMBAT

*“On ne se dérobe pas à la loi du combat,
parce que c’est la loi de la vie.”*

Drieu la Rochelle

Au milieu des ruines de la civilisation européenne, une poignée d’hommes et de femmes veillent toujours et encore, sous l’étoile du Nord, à conserver la mémoire du continent qui a écrit l’histoire de l’humanité et à en préparer la résurrection. Parmi ces groupes, la lutte a permis d’en sélectionner un petit nombre, une véritable aristocratie militante. Robert Dun fût assurément de ceux-là.

La plume et l’action

Ce fut une chance pour lui, avant qu’il n’ait découvert à dix-sept ans les écrits de Frédéric Nietzsche, d’avoir reçu très concrètement les enseignements de marxistes et d’anarchistes. A quatorze ans, révolté par les peines du monde ouvrier qu’il connaissait bien, il se rapprocha des Jeunesses Communistes et étudia sérieusement le marxisme. De cette doctrine, il retiendra une idée essentielle qu’il nous avait à maintes reprises exposée : dans une économie de type capitaliste, la saturation des marchés ne peut être surmontée que par la guerre ou par la plus grande entreprise de décérébration des peuples, à savoir la société de consommation excitée par la publicité et le crédit. “L’enflure de l’avoir dissimule la pauvreté de l’être”. Si, comme Julius Evola, il fulminait contre la démonie de l’économie (notamment comme facteur de destruction de l’environnement au nom du profit et du productivisme), il n’était pas marxiste dans le sens où aucun matérialisme ne trouvait grâce à ses yeux.

Après avoir ressenti un vrai coup de tonnerre à la découverte de Nietzsche, les grands axes de sa vision du monde furent tracés. La transmutation des valeurs européennes consistera donc seulement à remettre à l’endroit celles-ci, après avoir abattu l’hydre né dans le désert dont les têtes sont le monothéisme, l’égalitarisme et le cosmopolitisme.

Refusant les dogmes de toutes les églises (chrétiennes comme marxistes), il ne pouvait que se rapprocher des libertaires de la Fédération Anarchiste qui prônaient un véritable socialisme communautaire et révolutionnaire.

Ce fut dans les rangs de ces libertaires qu'il apprit la méfiance envers les humains, la droiture, le courage, l'impertinence envers les idoles, l'action révolutionnaire et la solidarité sans phrase. (Il fut à de nombreuses reprises foyer d'accueil pour des proscrits, les risques y compris, car il eut toute sa vie un sens extraordinaire de l'accueil).

La sagesse de ces militants, "nous ne te demandons pas ce que tu es mais ce que tu vaut", il la pratiqua. Il rencontra chez les "anars" des exilés anti-fascistes italiens et espagnols. Lorsqu'il reviendra des durs combats sous l'uniforme aux deux runes, en réprouvé, il trouvera accueil chez ses amis libertaires. Le périodique "*L'Homme Libre, fils de la Terre*", dirigé par l'un d'eux, Marcel Renoulet à Saint-Etienne, s'enrichira des articles de notre camarade.

Ce ne sera qu'à partir de 1971 qu'il commencera à écrire ses livres. Certains auront plusieurs tirages ainsi que sa magistrale traduction avec commentaires d'*Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche (deux éditions).

A la fin de sa vie, le "bouillant Robert Dun" (songez au "bouillant Achille" d'Homère), pourfendra en deux plaquettes les négateurs de notre "européenneté", Bernard-Henry Levy (*Le Testament de Dieu*) et l'évêque de Clermont-Ferrand (*La France païenne*).

Le fer qu'il forge entre le marteau et l'enclume, c'est la spécificité ethnique, culturelle, comportementale et spirituelle des européens. Il s'appuie notamment sur la notion de conditionnement géographique des psychismes et des cultures, s'étant inspiré de la pensée de Carl-Gustav Jung. Chacun de ses ouvrages est un véritable retour aux sources du paganisme le plus vivifiant. Les ouvrages qu'il tire de sa forge sont de formes diverses mais toujours bien trempés et percutants. Ce qui importe à ce combattant, c'est leur utilité. "J'ai moi-même photocopié des milliers d'exemplaires de certains de mes propres ouvrages", écrira cet auteur inclassable dont les œuvres sortaient tout droit de sa machine à écrire, d'un premier jet, sans brouillons.

L'expression de "religions du désert" tombée en désuétude depuis Ernest Renan lui valut des haines implacables de même que ses attaques contre "le" livre qui a pourri l'humanité (la Bible), mais cela lui apporta des ralliements ardents, notamment des plus jeunes à qui il fit découvrir leur identité la plus profonde et leur plus longue mémoire. Ses ouvrages serraient de près l'actualité mais s'élevaient au-dessus de l'événement. Il était tourné vers le futur. Orateur chevronné et conférencier reconnu, il avait pour public préféré les jeunes, les lycéens, les enfants même.

Ce que l'on savait moins, c'est qu'il rédigeait des centaines d'articles pour des revues d'extrême-gauche comme d'extrême-droite, pour d'éphémères bulletins, même des fanzines, comme pour des magazines de renom.

Une vie de combat, cartouches intellectuelles

En effet, notre ami lança, sous des pseudonymes divers – parfois cocasses – ses “cartouches” de 1970 à 2000. Parmi le public très divers, nombre de lecteurs écrivaient et le dialogue s’amorçait. Parfois c’étaient des contradicteurs. Il répondait. Novateur, il utilisa aussi des cassettes audios contenant des messages militants et des CD. Il envisageait que l’Europo serait parfait sur Internet.

Quelques titres des articles qu’il faisait paraître sont révélateurs de la manière dont il procédait pour envoyer ses messages et des sujets traités : Vision religieuse à l’âge de l’atome et de l’astrophysique - La mort des campagnes - Chasse aux sectes ou à la liberté ? - Effondrement du Communisme, trahison des socialistes et nécessité urgente d’un mouvement et d’une idéologie de défense populaire - Mort aux Irakiens et aux Serbes, pas de problème de conscience - La vache folle - Culture contre civilisation - Leçons des élections européennes... On trouve aussi des textes sur les runes, sur le décryptage etymologique du mythe de Siegfried ou sur la portée culturelle et pédagogique des légendes et des contes...

Ainsi parlait Robert Dun

Imprégnés de sa vision et marqués par ses écrits, nous lui suggérâmes un jour, au cours d’une de nos réunions de travail et de formation, de rassembler au sein d’un livre tous les textes qu’il avait pu écrire dans ses revues diverses, souvent sous des pseudos. Enthousiasmé par le projet, il se mit vite au travail. Il mit de l’ordre dans ses archives, passa divers coups de téléphone afin de récupérer certains de ses articles qu’il n’avait plus et dont il se souvenait. En quelques semaines tout fut bouclé de manière assez exhaustive : cent cinquante articles – et percutants – étaient rassemblés – cinq cent pages, trente ans d’écriture !

Nous lui proposâmes comme titre initial, en forme de demi clin-d’œil à Nietzsche et à son maître-livre : “Ainsi parlait Robert Dun”. Je le revois encore riant, tout en trouvant l’idée judicieuse, mais d’ajouter l’air malicieux : “Nom de Dieu, je ne suis pas encore mort !”. Nous décidâmes alors pour titre “*Une vie de combat*”, ce qui était après tout une réalité et une vertu assez rare dans ce monde de lâcheté. Lorsque parut l’ouvrage quelques mois plus tard, ce fut un succès dans les librairies encore libres qui avaient acceptées de le diffuser. Après *Le Grand Suicide*, *Les Catacombes de la libre pensée* et *L’Âme européenne*, ce livre permit de toucher un nouveau public et de lui faire découvrir une nouvelle grille d’analyse sur des sujets jamais ou très rarement abordés dans nos milieux. Par ailleurs, entre le premier article issu de *L’Or vert* et le

ROBERT DUN

dernier, paru dans *Réfléchir&Agir*, il est à noter la remarquable cohérence idéologique et doctrinale.

Transmettre

Au cours des dernières années de sa vie, la grande préoccupation de notre camarade fut de transmettre son message à la jeunesse révolutionnaire ou à celle qui avait encore des oreilles pour écouter... Je me souviens de notre première rencontre. Nous étions venus de Paris. Il était souffrant, en robe de chambre, l'air fatigué dans son salon. Quelle déception, nous qui avions l'image de l'écrivain de combat, l'homme de la Grande Santé ! Puis la conversation s'animant, nous avons vu son visage se transformer, ses gestes devenir plus vifs pour la passion de la lutte, des idées. Oui, nous avons discuté de seize heures à deux heures du matin sans avoir remarqué la course du temps ! Nous étions littéralement subjugués par de grandes aventures de la race européenne.

Je nous revois aussi dans une pièce où étaient stockés ses ouvrages, sortir notre argent sur sa table pour lui acheter les derniers "*Ainsi parlait Zarathoustra*" disponibles. Et lui de nous asséner de sa voix métallique : "Rangez votre argent ! Un livre est un fusil et un fusil ne se vend pas ! Ça se donne !". C'était aussi cela Robert Dun, un authentique militant révolutionnaire que les questions d'argent n'intéressaient pas. Sa loi n'était pas celle du troupeau et il n'allait pas boire aux fontaines communes : celles de la médiocrité, de la bassesse et du mercantilisme. C'était un homme plein de noblesse pour qui le Devoir et l'Honneur primaient avant son propre intérêt. Ainsi un sou gagné par la vente d'un livre était réinvesti intégralement dans le suivant ou pour une cause qu'il estimait nécessaire.

Véritable aristocrate dressé contre la débacle des temps modernes, Robert Dun a, comme personne, indiqué les voies d'une possible renaissance spirituelle, culturelle et ethnique. Voies que se doivent d'explorer les hommes d'exigence et du combat qui refusent la grande nuit sans étoiles qui submerge depuis 2000 ans l'Europe. On ne résume pas la grande figure de notre ami. Lorsqu'il s'est éteint, c'est un grand chêne des forêts d'Occident qui s'est abattu.

Exemple de fidélité à un idéal, ardent comme un feu de solstice, infatigable malgré les revers et la répression, Robert Dun restera à jamais dans notre cœur et notre esprit, le modèle du combattant européen le plus authentique.

Eric Fornal

3. Un Thing du troisième millénaire

HYMNE À LA MORT

SOURCE DE VIE

Dans un beau rêve
j'ai rencontré la mort ;
sa robe blanche
moulait son jeune corps.
Femme éternelle,
source de vie,
prends sous ton aile
nos êtres rajeunis.

Quand la vieillesse
aura ridé nos mains,
que ta caresse
nous conserve sereins.
Dans l'espérance
d'un clair matin,
flot de jouvence,
nous chercherons ton sein.

Quand la nuit blanche
aura fermé nos yeux,
quand nos consciences
erreront dans les cieux,
reine du monde,
sous ta clarté
nous vaincrons l'onde
gardienne du Léthé.

Robert Dun

LES OIES SAUVAGES

*“Le géant, qui souffrait, blessé,
De mille morts, de mille peines,
Eut un sourire triste et beau,
Et, avant de mourir, regardant le roseau,
Lui dit : Je suis encore un chêne”*
Jean Anouilh, *Fables*, le chêne et le roseau.

Le 9 mars 2002, à l'aube, un guerrier s'est envolé vers le soleil, son âme européenne portée par les oies sauvages, vers le Nord...

Quelques semaines plus tard, à l'invitation de son épouse Suzanne, taillée dans le même roc que lui, et de ses enfants, les plus fidèles de ses camarades furent conviés à la dispersion de ses cendres, à proximité d'un petit hameau qu'il affectionnait tant, là, au cœur des monts d'Auvergne... Et tout près d'un ancien lieu de notre plus longue mémoire : la clairière de l'Aurochs...

L'urne en bois, peinte sur ces quatre faces de motifs nordiques, germaniques et celtiques est posée sur une table de pierre ressemblant à un dolmen. À côté d'elle, quelques objets résumant notre ami : une de ses dernières photos, ses ouvrages, son poignard et une magnifique couronne de feuilles de chêne tressée par son épouse elle-même.

Au coude à coude, près de cinq générations de militants viennent à tour de rôle se recueillir devant l'urne. Les visages sont graves mais pas tristes, il n'aurait pas aimé... À tendre l'oreille, on pourrait presque entendre les ultimes paroles que tous ont adressé secrètement, du fond de leur cœur à leur vieux compagnon, pour lui dire leur gratitude, notre gratitude et renouveler un serment dont chacun peut en comprendre la nature...

Dans une prairie voisine, un bûcher de solstice a été dressé autour duquel les camarades se sont rassemblés. L'urne y est déposée ! Des quatre points cardinaux, quatre jeunes militants (la dernière génération qu'il a formée), torche en main (allumée par le feu solaire), apportent la flamme, au bûcher qui s'embrase. Sortant du cercle communautaire, à tour de rôle, des fidèles évoquent la figure de notre camarade et ses combats : les libertaires d'avant-guerre, la découverte de Nietzsche, les plaines ensanglantées de Pologne et d'Allemagne, les derniers Ordres chevaleresques européens puisant leurs sources dans nos lointaines racines, la remémoration du paganisme... Comme un aigle survolant ce thing du troisième millénaire, chacun peut ressentir combien il est

présent parmi nous... Durant la cérémonie, nous assistons à un curieux phénomène climatique : en quelques dizaines de minutes, nous passons d'un temps ensoleillé à un vent frais puis violent, la grêle s'en mêlant, suivie d'un tonnerre et du redoux. Trois arcs-en-ciel se croisent et se chevauchent. Toute l'assemblée a les yeux tournés vers le ciel. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'entrée de notre camarade au Walhalla des guerriers européens a été remarquée ! Comme il se doit, la cérémonie s'achève par *"Le chant de Fidélité"*, dont il avait écrit lui-même les paroles en français.

Dans la soirée, sous la grande tente où a été dressé le repas communautaire, dans tous les petits groupes, chacun évoque mille souvenirs, mille anecdotes. Un terme revient fréquemment pour résumer notre camarade : l'Exemple.

Autour du feu, jusque fort tard dans la nuit, sous les étoiles qui veillent sur nos destins, retentissent nos chants, ceux qui ont fait l'histoire de la Grande Europe... Avant sa future résurrection à laquelle Robert Dun a tant contribué :

*"Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissure,
Je vais m'asseoir parmi les dieux, sous le soleil."
Leconte de Lisle, *Le cœur d'Hjalmar**

À l'aube, nous sommes encore une poignée autour d'un de ses fils, afin de dresser une pierre, comme un menhir, au pied de laquelle vont êtres déposés le reste de ses cendres et du bûcher, pour l'éternité. Un groupe de Wandervögel français s'approche de la stèle, redresse la position et entonne son chant de marche et de combat : *"Honneur, Fidélité... Saurons nous donner des jours plus beaux !"*. À la fin de cette cérémonie improvisée, une belle jeune femme, son petit garçon dans les bras, s'approche de la pierre. Les premiers rayons du soleil qui se lève, illuminent la chevelure de cet enfant européen qui semble comprendre la sacralité du moment et du lieu, pour ses parents et pour les camarades qui ne se résignent pas à quitter cet endroit. Sa petite main blanche caresse la pierre, semblant dire au Grand Ancien qui désormais repose ici : *"Dors en paix camarade. Grâce à toi, sur le vieux tronc millénairement décharné de l'Europe, il est poussé un rameau vert."*

Et comme le rappelle un de nos vieux livres sacrés, l'Edda :

*“Les hommes meurent,
Les animaux meurent aussi,
Mais je connais
Une chose qui ne meurt pas :
La gloire d'un nom.”*

Eugène Krampon



Bibliographie

*Bibliographie des ouvrages de Maurice Martin
publiés sous le pseudonyme de Bernard Jourdan, Bojorix et Robert Dun.*

JOURDAN (Bernard), *Confidences de Loups-Garous*.
Procédé mécanographique, chez l'Auteur s.d., 1971, in-4.

2^e édition, sous le titre de "*Confidences d'un Loup-Garou*"
et sous le pseudonyme de Robert Dun.
Le Puy, Editions du Crêve-Tabous, 2003, in-8.

3^e édition, s.l. Les Amis de la Culture Européenne (ACE), 2005, in-8.

DUN (Robert), *Le Message du Verseau*.
Le Puy, chez l'Auteur, 1977, in-8.

DUN (Robert) - Nietzsche (Frédéric), *Ainsi parlait Zarathoustra*.
Traduction nouvelle et commentaire de Robert Dun.
Paris, Le Labyrinthe, 1983, in-8.

2^e édition, Paris, A.H.E., 1988, in-8.

DUN (Robert), *Manifeste de l'Art sacerdotal et le Rosier sur la cendre*.
Poèmes initiateurs.
Procédé mécanographique, chez l'Auteur, s. d. (circa 1984).

DUN (Robert), *Le Grand Suicide*.
Le Puy, Editions du Crêve-Tabous, 1984, in-8.

2^e édition, Saint-Etienne, Editions du Crêve-Tabous, 2001, in-8.
Edition augmentée d'un entretien exclusif avec l'auteur.

BOJORIX, *Woher ? Wohin ? Wozu ? Antworten an die heutige Sphinx*.
s. l. s. d., (circa 1986).

DUN (Robert), *Liberté, Vérité, Santé ou les Catacombes de la Libre Pensée*.
Procédé mécanographique, Le Puy, chez l'Auteur, 1990, in-4.

2^e édition, sous le titre *Les Catacombes de la Libre Pensée*.
Liberté, Vérité, Santé.
Edition privée hors commerce (Crêve-Tabous), slnd (circa 1999), in-8.

3^e édition, s.l. Les Amis de la Culture Européenne (ACE), 2005, in-8.

DUN (Robert), *L'Ame Européenne. Réponses à Bernard-Henri Lévy*.
Ruisbroek, L'Anneau, 1993, in-12.

2^e édition, Le Puy, chez l'Auteur, 1994, in-8.

DUN (Robert), *Neues Licht über "Also sprach Zarathoustra"*.
Homburg, Tempelhof, 1995, in-12.

DUN (Robert), *Vers l'Europe retrouvée ou la mort !*
Saint-Etienne, Les Amis de la Culture Européenne (ACE), 2000, in-12.

DUN (Robert), *Une vie de combat. Cartouches intellectuelles*.
Saint-Etienne, Editions du Crêve-Tabous, 2000, in-8.

Et en Cd-Rom, *Une vie de combat. Recueil d'entretiens enregistrés*.
Editions du Crêve-Tabous, 2000.

Faisant partie de la méthode trilingue d'apprentissage de l'Europo,
le roman "*Lo Sage om Vanda og Romuald*".
Procédé mécanique, s. d., chez l'Auteur, 113 pp.

Table des illustrations :

*Les dessins de cet ouvrage ont été réalisés par Frédéric,
un ami de Provence-Alpes-Côte d'Azur.*

*Les devises sont les cinq faces du coffret
contenant les cendres de Robert Dun,
réalisé par Monelle du Puy-en-Velay*

Les photos sont des archives de la famille.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	5
<i>C'était un regard</i> par Pierre Krebs	7
 1. L'Homme	9
<i>Patrie charnelle</i> par Urs Lontei	11
<i>Une vie, un destin, un combat</i> par Suzanne	13
<i>Ecologie : Robert Dun, un précurseur</i> par Serge Bourrez	25
<i>Robert Dun, un homme debout</i> par P. Vernhettes	27
<i>J'avais un camarade</i> par Paul Pinsar-Berthaz	31
<i>Rencontres d'anarchistes autour du Message du Verseau</i> par Roger Dorey	35
<i>En hommage au veilleur de l'Eternel retour...</i> par Osvaldo Ferrero	37
<i>Païen d'abord !</i> par Catherine Nauwelaers	43
<i>Robert Dun, un cavalier hors du temps</i> par Luc Boivin	49
<i>Sur le sens de la vie chez la femme et chez l'homme</i> par Elisabeth Kruger	53
<i>L'éveilleur des jeunes</i> par une amie fidèle	59
<i>Souvenir d'un chevalier européen</i> par Michel C. d'A.	65
<i>Au visionnaire de la longue mémoire</i> par Jacques Delort	67

2. Les œuvres	73
<i>Confidences ou contre-poisons ?</i> par Charles Dexter Ward	75
<i>Le message du Verseau</i> par Jackez le Gwen	81
<i>Rencontre avec un homme remarquable</i> par Edwige Thibaut	87
<i>Traduire sans trahir</i> par Gisèle Souchon	93
<i>Le rosier sur la cendre</i> par Jean-Marie Malzieu	97
<i>A Robert Dun...</i> par Maurice Rollet	101
<i>Réponses au Sphinx contemporain</i> par Urs Lontei	103
<i>Catacombes</i> par Pierre Vial	107
<i>L'âme européenne. Réponses à B.H.L.</i> par Zani	111
<i>Vers l'Europe retrouvée ou la mort</i> par Yves le Matru	113
<i>Rencontre avec Robert Dun autour de l'Europa</i> par Daniel Botta	117
<i>Europo. Europa haiti og sigi !</i> par Urs Lontei	121
<i>Une vie de combat</i> par Eric Fornal	125
 3. Un Thing du troisième millénaire	129
<i>Hymne à la mort, source de vie</i> par Robert Dun	131
<i>Les oies sauvages</i> par Eugène Krampon	133
 <i>Bibliographie</i>	136

CHEZ LE MÊME ÉdITEUR

KARL HÖFFKES,
Wandervogel: Révolte contre l'esprit bourgeois, 2001

ALAIN THIÉMÉ,
La jeunesse "Bündisch" en Allemagne, 2003

ERIK SAINT JALL,
La Compagnie de la Grande Ourse, 2001

ERIK ROBERT,
Le faiseur de Royaumes, 1999
Le chasseur de Chimères, 2000

ROBERT DUN
Une vie de combat, 2000
Une vie de combat, le CD, 2000
Vers l'Europe retrouvée, 2000
Le grand suicide, 2001
Confidences d'un Loup-Garou, 2003

JEAN-RENÉ LEIDELINGER,
Laure du Rhin, 2001

PIERRE HENRI BUNEL
Le Cederom Montségur, 2004

BRUNO FAVRIT
Nouvelles des Dieux ades Montagnes, 2004
Criminel de Guerre, 2005

JEAN PARVULESCO
Vladimir Poutine et l'Eurasie, 2005

NORGARD KOHLHAGEN
Histoire d'une fille qui voulait vivre autrement, 2006

ALEXANDRE DUMAS
Aventures de Lydéric, 2006

L'Ami
Mon Sang m'a dit, 2006



Graphisme **OGHAM**
Couvertures imprimées par l'Imprimerie Kocher (Rosheim)

pour le compte des Amis de la Culture Européenne

Octobre 2006

Dépôt légal : octobre 2006

ISBN 2-914157-17-7

EAN 9782914157179

Imprimé en France

www.crevetabous.com